

Google Démocratie

**Angevin, David
Alexandre, Laurent**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Laurent Alexandre - David Angevin

Google

Démocratie



naïve

LAURENT ALEXANDRE
DAVID ANGEVIN

GOOGLE DÉMOCRATIE

*L'homme a besoin de ce qu'il y a de pire en lui s'il veut parvenir à ce qu'il
y a de meilleur.*

Friedrich Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra

Et malgré toute la puissance des califes, la mesure d'un degré du
méridien, faite par leur ordre, est le seul monument qui reste de leur
grandeur.

Nicolas de Condorcet

Nous ne scannons pas tous les livres de la planète pour qu'ils soient
lus par des hommes. Nous scannons ces livres pour qu'ils soient lus
par une intelligence artificielle.
Un employé anonyme de Google

TRANSHUMANITÉ

Palo Alto, Silicon Valley, Californie.

11 janvier 2018.

Il se réveilla trempé de sueur. Son sommeil avait été agité. Des mauvais rêves à la chaîne. Sergey Brain fixa le plafond un moment avant de se redresser sur les coudes. Sa bouche était sèche comme du plâtre. Il observa ses mains, guettant les tremblements, comme il le faisait chaque matin depuis dix ans.

Il était porteur d'une mutation génétique héritée de sa branche maternelle. La maladie de Parkinson avait provoqué des ravages dans sa famille. Il était terrifié. Les statistiques n'étaient pas de son côté. Un jour ou l'autre, ses mains se mettraient à trembler. Progressivement, son système nerveux central se transformerait en bouillie débilitante. L'horreur pouvait se déclarer n'importe quand, parfois très tôt. À partir de quarante-cinq ans, tout était possible. Il en avait déjà quarante-quatre. À chaque fois qu'il voyait à la télé des archives de Michael J. Fox ou Mohammed Ali, une envie de vomir le terrassait.

Il avait déjà investi des centaines de millions de dollars dans la recherche. Toujours rien. Les généticiens pédalaient dans la semoule. Dix ans plus tôt, en apprenant la mauvaise nouvelle, il était confiant. Son fardeau génétique n'était qu'un mauvais programme informatique qui ne résisterait pas aux avancées fulgurantes de la science. La maladie de Parkinson n'était qu'un vulgaire bug. L'optimisme était de mise. Les thérapies géniques ou les cellules souches allaient terrasser le mal par les racines. Des montagnes de pognon avaient alimenté les meilleurs laboratoires de la planète. En pure perte. La technomédecine progressait sur tous les fronts. Parkinson résistait encore. Sergey Brain en pleurait de rage. Le temps passait, le stress le nourrissait. Pendant ce temps, les riches soignaient leur cancer et reprogrammaient leur ADN aux États-Unis, en Asie ou dans les pays Scandinaves. Les génoparadis pullulaient. Les grands pontes de la génomique guérissaient l'élite mondiale dans des cliniques cinq étoiles, hors de portée des lois bioéthiques européennes.

Sergey paniquait. Dans ses cauchemars, il se voyait dans un fauteuil roulant, tremblant comme une feuille, un filet de bave coulant sur ses genoux. Il ne voulait pas finir comme Howard Hughes, malade et dément, richissime et parano. Il voulait continuer à vivre. Il voulait faire des choses complexes, comme poursuivre le remodelage du monde. Il voulait continuer à façonner l'humanité et vivre comme un chef d'État. Il voulait aussi faire des choses simples, comme du trapèze ou baiser sa femme. L'idée de tout perdre le rongait littéralement.

Il était déjà midi et le soleil brillait haut dans le ciel de Californie. Pas un nuage à l'horizon. Sergey Brain était revenu d'un voyage d'affaires en Chine au milieu de la nuit, mais ne se sentait pas fatigué. Il avait dormi comme un bébé dans le Googlejet. Il enfila sa tenue de sport et sauta sur le tapis roulant. Il s'astreignait chaque matin à des exercices cardiovasculaires. Trente minutes à cent quarante pulsations par minute. Il transpirait comme une bête pendant les dix dernières. La maigreur : une bonne protection contre toutes les maladies, d'après son médecin.

Il regarda les dernières nouvelles du monde sur le mur en cristaux liquides de la salle de sport. À New York, les petits porteurs d'actions Microsoft continuaient à manifester devant Wall Street. Même chose à Redmond, dans l'État de Washington, devant le siège de la société. Une mère de famille ruinée s'était versé un bidon d'essence sur le corps avant de s'immoler par le feu. L'action Microsoft ne valait plus un kopeck. En quelques années, Google avait mis à genoux tous les fabricants de logiciels. Rien ni personne ne pouvait lui résister. Il avait écrabouillé le monde de l'informatique, du Net et des médias. Le cloud computing était devenu la norme. Sergey était à la tête du business le plus disruptif de l'histoire. Deux milliards d'individus se connectaient chaque jour sur ses serveurs. Des pétaoctets de données personnelles venues des quatre coins du monde. On le surnommait le Dieu de l'information. Les journaux parlaient de lui comme du Thomas Edison du XXI^e siècle. Il avait le pouvoir d'un chef d'État. Mais il y avait longtemps qu'il ne jubilait plus en songeant à ce genre de choses. Sergey pensait en priorité à sauver sa peau. En bon transhumaniste, il bandait en considérant la courbe exponentielle de la science. Le progrès serait un jour synonyme d'immortalité pour l'espèce humaine. Mais Parkinson était un gravier dans sa chaussure. Pour le moment, ses milliards et son influence étaient d'une risible inutilité.

Il serra les dents et accéléra le rythme. Cent cinquante battements

par minute. Wayne, son assistant personnel et garde du corps, un ancien de la CIA, lui apporta son petit déjeuner et ses biomédicaments. Il se doucha puis enfila un peignoir. Il ingurgita une cinquantaine de gélules de toutes les couleurs avec un verre d'eau. Il payait une fortune pour ces molécules fabriquées sur mesure. Il avala une purée nutritive en tube qu'il faisait venir du Japon. Un truc dégueulasse à base d'algues, de thé vert et de caviar. Demeurer en bonne santé jusqu'à l'apogée de la technomédecine nécessitait quelques sacrifices. L'immortalité future était à ce prix.

Wayne inspectait ses triceps devant un miroir. Les fenêtres étaient grandes ouvertes. Sergey crut sentir une odeur de friture dans l'air tiède de la Silicon Valley. Il aurait tué quelqu'un pour une tranche de bacon et des œufs.

Barcelone, Espagne.
20 février 2018.

Il avait envie d'une cigarette. Il regrettait l'époque des vols transatlantiques où l'on pouvait en griller une à sa guise. C'était un vieux coucou, un zinc qui avait connu l'âge d'or. L'accoudoir des sièges avait encore un de ces petits cendriers en aluminium. Jadis, les cabines étaient enfumées comme des salles de poker et tous les passagers sifflaient des mignonnettes d'alcool en s'envoyant des doses massives de nicotine. Voyager était moins pénible à l'époque. Les heures filaient comme des minutes. Ça remontait à très longtemps en arrière, avant que les connards du principe de précaution ne transforment la vie en société en une autoroute de l'ennui javellisé.

L'hôtesse de l'air avait une sacrée paire de seins naturels et des grandes dents blanches de lapin. Il était quasiment seul dans la cabine de première classe. La fille s'occupait de lui à temps plein. Deux heures qu'elle remplissait sa coupe de champagne en lui posant des questions. Il lui avait dit qu'il était flic. Il avait menti sans raison, histoire de passer le temps. Ce n'était pas un gros mensonge. Hugo Paradis avait été flic dans une autre vie. Il pouvait donner le change et la faire mouiller sans effort. Elle n'était pas particulièrement belle, mais elle posait les bonnes questions. Elle avait toujours rêvé de mener des enquêtes et de braquer les méchants avec un flingue. Il la rendit dingue en évoquant un serial killer qu'Interpol avait repéré quelque part en Catalogne. Il était en mission pour le traquer. Il allait coincer ce salopard coûte que coûte.

— Vous avez peur, parfois ?

— Parfois. La mort est souvent au coin de la rue. On peut sentir son odeur. Elle fait partie du job.

— Il a tué combien de personnes ?

— Une bonne dizaine. Sans doute plus.

— Mon Dieu...

L'hôtesse blêmit légèrement. Le commandant de bord amorça la descente sur Barcelone. Hugo boucla sa ceinture en reluquant les fesses de la fille.

— Je descends à l'intercontinental, dit-il. Laissez-moi vous inviter à dîner.

Elle rougit en griffonnant son numéro sur un boarding pass.

Hugo sauta dans un taxi, une Seat Cordoba déglinguée, et alluma une cigarette. Le chauffeur fit mine de protester. Il le calma en lui tendant un billet de vingt euros. De quoi faire deux fois le plein avec de l'huile de friture, le dernier carburant low cost à la mode. Le moteur diesel début de siècle faisait trembler la bagnole. Une vraie séance de Powerplate.

Il avait du mal à garder les yeux ouverts. Le shoot de nicotine le boostait. L'air était doux pour un mois de février. Il avait laissé la fenêtre ouverte et regardait le décor qui défilait. Barcelone était toujours aussi dégueulasse. Des quartiers entiers ressemblaient à des bidonvilles. Des gamins faisaient la manche aux feux rouges. La crise économique qui frappait l'Europe depuis dix ans se voyait maintenant à l'œil nu. Le ganglion grec avait métastasé la zone euro. Il n'était plus question de mauvais chiffres économiques et de statistiques défavorables. Les dégâts étaient spectaculaires. Les gens crevaient littéralement la dalle. Les pauvres erraient sans but en sniffant de la colle. Les fans de football portaient encore le maillot officiel du Barça, mais le modèle 2012, ou plus vieux et élimé encore. Barcelone, comme la plupart des villes européennes, était en train de pourrir sur pied. Les industries traditionnelles avaient délocalisé, ou n'employaient plus grand monde. L'Espagne ne produisait plus que des sandalettes et du chorizo. Le tourisme asiatique de masse était le dernier secteur qui faisait encore tenir la ville debout. Les visiteurs fréquentaient le centre et la plage, et évitaient les quartiers populaires. Les flics étaient partout pour protéger les Asiatiques sapés cent pour cent créateur qui venaient se pavaner sur las Ramblas. Barcelone était devenue Rio de Janeiro, période début de siècle. Le chômage touchait trente pour cent de la population. Les veinards qui avaient encore du boulot gagnaient des clopinettes. Paris, Rome ou Londres ne se portaient pas beaucoup mieux.

Hugo prit une douche rapide et enfila une tenue passe-partout. Pantalon beige, baskets et blouson Gap. Le parfait touriste à la con. Il avala un Coca et consulta ses messages. Son terminal crypté débordait. Son connard de neveu voulait du fric. Il avait laissé quatre messages vidéo. Il regarda le premier et effaça les autres sans les ouvrir. Les freaks lui avaient laissé des instructions : il avait rendez-vous avec son contact dans un restaurant du centre. Les freaks lui demandaient de régler cette mission au plus vite. Ils avaient besoin de lui fissa au Texas. Le chef voulait le voir en personne. Une première. Ça tombait bien. Il avait besoin d'argent. Beaucoup d'argent. Si le chef des freaks voulait le voir en personne, ça devait être sérieux. Il allait le faire casquer un maximum. Hugo avala une gélule de speed de dernière génération. La version 3.2, made in Korea. Tous les politiciens et le show-biz carburaient à la génococo. La coke synthétique avait tous les avantages de la blanche sans les inconvénients. Cette merde pouvait vous tenir éveillé soixante-douze heures d'affilée. Seul le cœur en prenait un coup. Il fallait juste faire gaffe, ne pas trop monter dans les tours. Le palpitant pouvait exploser en plein vol.

Le taxi passa aux abords du Camp Nou, l'immense stade de foot de la ville. Il y avait foule. Les gens n'étaient pas là pour admirer les stars du FC Barcelone. Le chauffeur lui expliqua d'un air las :

— Encore un meeting de protestation contre le clonage, et tous ces machins contre nature...

Il y avait des tarés plein la rue. Des extrémistes religieux. Des écologistes. Des cathos et des Arabes mélangés. Des familles. Des vieux. Des jeunes. Des pédés. Tous hurlaient des slogans anti-NBIC : « Non à la modification de l'espèce humaine », « Oui à l'homme, non aux androïdes », « La croissance, oui ! Mais pas aux dépens de la dignité humaine », « Nanotechnologies, piège à cons ».

Hugo alluma une clope et tendit un autre billet de vingt au chauffeur avant qu'il ne proteste. Il y avait des néohippies avec des pancartes « Débranchons l'Internet », « Résistons à la déshumanisation du monde ». Un bataillon de barbus islamistes criait sa haine de l'Amérique et des transhumanistes. « Google veut remplacer Dieu ! Google veut tuer Allah », « Ne touchez pas à l'ADN des musulmans »... Des milliers de bioconservateurs convergeaient vers le stade. C'était une foule hétéroclite et excitée. Des êtres rétrogrades, dignes héritiers

du mouvement luddite anglais du XVIIIe siècle qui s'opposait aux machines à vapeur et aux métiers à tisser. Un aréopage bioluddite qui voulait revenir au vélo et à la bougie. Les principaux responsables religieux du pays devaient prendre la parole et le chef de la gauche espagnole devait conclure le raout en s'opposant au projet de modification des lois bioéthiques du gouvernement. L'Espagne était un des derniers pays à résister. Les curés tenaient encore le pays. Même les Français et les Italiens avaient déjà lâché un peu de lest. Le ver était dans le fruit.

Ces quatre-vingt mille illuminés faisaient du bruit, mais ils ne représentaient rien. Cette manifestation marquait la fin d'une époque. La majorité des Européens avaient fini par comprendre que le retour de la prospérité passerait par les technologies du vivant. En dix ans, les vieilles industries avaient périclité. L'Internet avait littéralement pulvérisé des secteurs économiques centenaires. Google avait dévalué des industries pérennes en proposant des solutions plus rapides, moins chères, plus efficaces. Des dinosaures cotés en bourse s'étaient effondrés en quelques mois. Le Web avait mis l'économie traditionnelle à sa botte. K.-O. à la première reprise, dans l'incrédulité générale. Google était le symbole de la disruptivité d'Internet. Google écrasait tout sur son passage. Les médias et l'industrie du divertissement étaient exsangues. Contrairement à leurs prédictions naïves, l'iPad ne les avait pas sauvés. Sans avoir eu à se baisser, le marché de la publicité était tombé dans la poche de Sergey Brain. La prime au leader attirait le business comme un aimant. Google dominait les communications, la médecine personnalisée ou le juteux marché des petites annonces. L'Europe n'avait pas vu venir la révolution Internet. Elle avait refusé d'investir dans le génotsunami au nom de l'éthique et se retrouvait à genoux.

Le G2 dirigeait le monde. La Chine et l'Amérique écrasaient l'économie mondiale en monopolisant soixante pour cent des brevets. Les génoparadis avaient pris le reste. Des petites îles du Pacifique brassaient des milliards. Les Européens l'avaient dans l'os. Il était trop tard pour entrer dans la course. Assouplir enfin les positions bioéthiques ne ferait pas baisser le taux de chômage du jour au lendemain. L'Europe n'était plus qu'une coquille vide. On venait visiter ses vieilles pierres et ironiser sur ses bidonvilles. Tous les chercheurs valables avaient plié bagage pour travailler à Bangalore, en

Californie ou chez les Chinois. On estimait que l'espérance de vie des nouveau-nés du G2 et des pays du Nord allait passer ces prochaines années de quatre-vingt-quinze ans à cent soixante. On parlait déjà de nouvelles programmations biologiques in utero synonymes de vie éternelle. Les masses silencieuses voulaient goûter à leur tour à la technomédecine. Ils rêvaient de vie éternelle pour leurs bébés.

Dans leur immense majorité, les citoyens de l'Union européenne regrettaient de s'être engagés dans une impasse. Ils voulaient des bébés sur mesure, exotiques, beaux et solides. Les Italiens voulaient des enfants blonds aux yeux bleus avec un fort QI. Les Polonais voulaient des beaux bruns aux yeux noisette avec un fort QI. Ils voulaient tous faire machine arrière et dire aux écologistes d'aller vivre dans les bois si ça leur chantait. Les tracts transhumanistes cartonnaient dans les universités. La bible Human Plus, magazine californien, comptait trente millions d'abonnés numériques rien qu'en Europe occidentale. Son propriétaire, Sergey Brain, s'affichait en couverture du nouveau numéro avec ce titre : « Et maintenant, l'Europe ».

Les bioconservateurs monopolisaient la parole depuis vingt ans. Le petit peuple ne pouvait plus les supporter. À force de tergiverser, les Chinois étaient passés devant. Ils étaient plus riches que les Européens. Croissance à deux chiffres contre chômage galopant. Et l'écart se creusait chaque jour. C'était un cauchemar éveillé. Plus grand monde ne pouvait le supporter. Les gouvernements tremblaient. Bruxelles hésitait.

Hugo n'avait rien d'un transhumaniste. Il était de la vieille école. Il aimait Humphrey Bogart, Sinatra, l'alcool, les cigarettes et les filles naturelles. Le grand mythe de la singularité technologique le faisait bâiller. La singularité était un fantasme pour geeks biberonnés à l'Internet. L'émergence imminente d'une « superintelligence artificielle » dominant le monde le laissait de marbre. L'IA ne le faisait pas bander. La possibilité de l'immortalité lui semblait un cauchemar. Plutôt crever que de laisser des nanorobots s'agiter dans ses entrailles à la recherche de tumeurs. En dix ans, le monde était devenu dingue. La croissance exponentielle de la science avait tout remis en question. Le mot « stabilité » avait été rayé du dictionnaire. Les changements de paradigmes se succédaient chaque semaine, chaque jour, et bientôt chaque heure pendant qu'on y était. Hugo ne bandait pas pour les extropiens et les dingues de la Silicon Valley. Il était européen d'origine. Il compatissait. L'Europe prospère de ses parents n'était plus qu'un lointain souvenir.

Il travaillait la plupart du temps pour la partie adverse, qui avait de l'oseille. Pétroliers du Texas et des Emirats. Grands patrons pratiquants. Hugo aimait l'oseille. Il fermait les yeux et faisait son job. Le monde était un bordel monstrueux. Hugo ne pouvait faire bouger les choses ni dans un sens ni dans l'autre. Il y avait bien longtemps qu'il avait laissé ses opinions au vestiaire. Ce monde n'avait plus aucun sens. L'homme avait construit des machines d'une complexité stupéfiante. Il demeurait cependant un primate au comportement irrationnel. L'homme était un grand singe armé d'un pistolet laser.

Great Falls, Virginie.

21 février 2018.

Paulie Maldini se réveilla avec un mal de crâne carabiné et les mâchoires serrées. Une journée pénible s'annonçait. Il avait tourné sur lui-même toute la nuit. Cinq minutes de sommeil grappillées par-ci par-là. Sa femme dormait comme une souche. Il tendit le bras vers le tiroir de sa table de nuit. Sa boîte de speed était vide. Sûrement la femme de ménage. Ou sa fille. Il était six heures du matin. Il roula sur le côté et se dirigea comme un zombie vers la douche.

C'était une mission non officielle. Il évoluait sous le radar. Sa spécialité. Pas de paperasses. Les ordres venaient de tout en haut. Une conversation téléphonique. Sans équivoque. Il grimpa dans la Toyota et se glissa dans le trafic matinal des petits employés de bureau et des Latinos sans papiers. Les premiers rejoignaient leur bureau en open space. Les seconds avaient des pelouses à tondre. Paulie alluma la radio pour se tenir éveillé. Bruce Springsteen chantait Detroit Blues, une chanson nostalgique sur la disparition des constructeurs automobiles américains. Le Boss n'avait pas son pareil pour faire pleurer dans les chaumières. « ... Quand j'étais gamin, mon père conduisait une Ford Camarro, que sont les Big Four devenus, baby ? Que sont les Big Four devenus. » Paulie dit stop. Il demanda les news. Le scanner se cala sur un programme d'info en continu. Katie Current présentait la matinale. Paulie en pinçait pour Katie. Elle était hot. Des vidéos d'elle circulaient sur les écrans de tous les pervers de la CIA. Current avec une joueuse de tennis dont il avait oublié le nom. La joueuse lui broutait le minou. En qualité HD. Il demanda l'affichage vidéo. Katie Current apparut sur le pare-brise. L'affichage tête haute était interdit dans un véhicule en mouvement. Paulie s'en moquait. Il avait son badge. Katie présentait les news en tailleur Chanel. Une curieuse idée depuis le rachat de la marque par un industriel de Shanghai. C'est ce qu'il aimait aussi chez Katie : sa liberté. Le téléspectateur US n'aimait pas le made in China, mais elle portait du Chanel malgré tout.

Des bronzés avaient encore fait sauter une ferme de serveurs Google quelque part au pays de l'or noir. L'équivalent d'un stade de football bourré de serveurs informatiques. C'était la dernière mode.

Les types se servaient de bombes suppositoires pour se faire exploser. Un cheikh enturbanné présentait ses excuses. Il promettait l'arrestation prochaine du reste du commando. L'attentat avait été revendiqué par un sous-groupe d'Al-Qaida. Le porte-parole de Google protesta mollement en réclamant des mesures de sécurité à la hauteur pour ses datas farms. Il s'excusa auprès des clients du golfe Persique, privés de serveur pendant quinze minutes. Les serveurs du monde entier avaient pris le relais sans problème. Katie sourit de toutes ses belles dents en annonçant la nouvelle : la thérapie génique de Bill Clinton était un succès. L'ex-président américain, âgé de soixante-douze ans, était filmé à la sortie de l'hôpital de Sacramento. Accompagné d'Hillary et de Chelsea, Clinton remerciait les médecins et déclarait qu'il avait hâte de se remettre au golf.

Paulie gara la Toyota au point GPS indiqué. En plein milieu d'une forêt, sur un chemin de terre paumé, à quelques kilomètres de Rhinebeck. Il était pile à l'heure. Franck Aprile était déjà là. Franck était un vétéran de la CIA. Un type sur qui on pouvait compter.

— Bonjour, Paulie. Ça faisait longtemps, dit Franck.

— Drôle d'endroit pour une rencontre...

— Comment vont Karen et les enfants ?

— Très bien, merci. Il te reste du café ?

— Non, mon thermos est vide. Désolé, vieux.

— Putain de merde, j'aurais dû m'arrêter chez Starbucks. J'ai passé une nuit merdique !

Franck dégaina une plaquette de Glucofuel.

— Prends-en deux.

Paulie ne se fit pas prier. Il enfourna les comprimés et s'éloigna pour pisser contre un arbre.

— Qu'est-ce que tu as sur ce type ?

— Michel Karisky. Un ancien gros bonnet de la Silicon Valley. Il a

vendu ses parts de Microsoft il y a quelques années, au bon moment...

— Dis-moi quelque chose que je ne sais pas.

— Soixante ans. Docteur en informatique. Adventiste pratiquant. Veuf. Millionnaire. Père d'une fille aveugle. Il finance sous le manteau des organisations prohandicap.

— Des organisations terroristes ?

— Je n'en sais pas plus.

Franck enfila un sac à dos sur son blouson de randonneur. Avec ses jumelles, sa casquette Nantucket et ses chaussures à crampons, il avait l'air du parfait promeneur écologiste. Paulie n'était pas en reste : gilet en laine polaire et pantalon kaki de chasseur du dimanche.

— Let's rock'n'roll, grimaça Paulie.

Ils marchèrent un bon quart d'heure à travers les arbres. Le GPS indiquait la direction de la baraque. Leur progression était plus pénible que prévu. Le connard qui avait fait les repérages allait avoir de leurs nouvelles. Il avait plu la veille et le sol était boueux. Franck s'enfonça jusqu'à la cheville dans une ornière. Il faillit y laisser une chaussure. Les branches leur griffaient la figure. Toutes ces précautions étaient farfelues. Ils auraient tout aussi bien pu prendre le chemin et arriver à découvert. Il faisait un froid de canard et il n'y avait pas âme qui vive à des kilomètres. L'humidité était saisissante.

Ils débouchèrent enfin sur une clairière. La baraque était droit devant. Une maison en bois très élégante de deux étages, typique de la région. Dans la vallée de l'Hudson, une propriété de ce type valait une petite fortune. La voiture de Michel Karisky, un break Mercedes noir, était garée comme prévu devant l'entrée. L'Audi utilisée par l'employée de maison était là aussi. Il était 7 h 30 du matin. Dans cinq minutes, l'employée emmènerait la gamine au collège pour aveugles de Red Hook.

Ils restèrent tapis derrière les fougères. Paulie grelottait. Il regretta de ne pas avoir enfilé une couche supplémentaire. Franck dégaina une flasque de vodka et souffla :

— Réchauffe-toi.

— Merci, mais je ne bois jamais avant le soir.

Franck s'envoya une rasade.

— Aaahhh !

Paulie se mit en position et se lança dans une série rapide de cinquante pompes.

— Je ne comprends pas le problème avec ces tarés antitechnologie. Pourquoi un type voudrait que son gamin reste aveugle ?

Paulie se redressa sur les genoux. Il haussa les épaules. Ses muscles hurlaient de douleur. C'était bon.

— Ça n'a pas de sens, nous sommes bien d'accord ?

— Que veux-tu que je te dise...

— La gamine pourrait recevoir des implants rétiniens et recouvrer la vue, bordel de merde ! Pour qui se prennent ces cinglés ?

— Ils croient en Dieu, Franck. Ces gens pensent que les handicaps sont des dons de Dieu. Ils pensent qu'on ne devrait toucher à rien.

Franck était nerveux. Pas à cause de l'opération. Cette matinée dans les bois était un job banal. La routine. Franck était toujours nerveux. Il avait des principes. Les mecs qui piétinaient ses convictions le rendaient dingue. Il se transformait en moulin à paroles. Franck était un agent efficace mais fatigant.

La gamine Karisky et une femme blonde de forte corpulence apparurent sur le perron. L'adolescente portait une jupe bleue d'écolière anglaise. Elle avançait jusqu'à l'Audi en tâtonnant le terrain avec sa canne blanche.

Franck observait la scène aux jumelles.

— Je pensais que les aveugles à canne blanche n'existaient plus que dans les putains de pays d'Afrique centrale...

— Boucle-la deux secondes, tu veux ?

— A la limite, j'ai plus d'empathie pour les fanatiques arabes que

pour ce genre de trou du cul. Ces tarés ont l'excuse d'avoir été élevés comme au Moyen Age...

La grosse blonde enclencha la première et la berline s'engagea sur le chemin. Elle allait passer juste devant eux. Dans dix secondes, le terrain serait libre.

— Je veux dire, ce Karisky est diplômé de Stanford, putain de merde ! Une des meilleures universités du monde libre. Il n'a pas grandi en enculant des chèvres au fin fond du Maroc avec des posters de Ben Laden aux murs de sa grotte !

— J'ai pigé le message, Franck.

L'Audi passa sous leurs yeux à petite vitesse. La fille était assise à l'arrière. Elle était belle. Frêle et blanche de peau. Une version miniature de Vanessa Paradis.

— Cette pauvre fille mérite des implants, dit-il en se redressant. Cette pauvre fille mérite mieux que son cul serré de paternel.

— Je mérite que tu fermes ton clapet cinq minutes.

Paulie envoya le signal convenu au siège de la CIA. Il reçut le feu vert dans la foulée. La propriété était maintenant coupée du monde. Lock down complet sur la fibre optique. Système d'alarme et scanner volumétrique hors service. L'opérateur du bureau envoya la géolocalisation du téléphone cellulaire de Karisky. Il était à l'étage, dans son bureau. Immobile. Ils marchèrent jusqu'à la porte d'entrée. Franck avait sorti son boîtier magique. Il enfonça la clé numérique dans la serrure et lança la recherche. Deux secondes plus tard, la porte s'ouvrit. Ils enlevèrent leurs chaussures pleines de boue et pénétrèrent dans la maison en chaussettes. Sur la pointe des pieds.

Karisky crachait sur la science mais pas sur le luxe. La baraque était meublée dans le style des années cinquante. Il y avait des toiles postexpressionnistes et des tapis persans du sol au plafond. On aurait pu y tourner un film d'époque sans la moindre retouche. Ils avaient leur pistolet électrique au poing. Un chat persan se frotta à leurs bas de pantalon dans la cuisine. Il miaula. Franck l'envoya balader d'un coup de pied. Ils passèrent le rez-de-chaussée en revue avant de monter à l'étage.

Michel Karisky était assis à son bureau. Il portait une robe de

chambre en soie mauve et des babouches. Il fumait la pipe. Un mélange puant venu d'Amsterdam. Ses yeux s'ouvrirent au maximum et sa pipe lui échappa au moment où Franck appuyait sur la détente. Pris de convulsions, il s'effondra sur le tapis. Son cerveau était là, mais ses muscles ne répondaient plus. Seuls ses yeux lui obéissaient encore. Paulie lui ouvrit la bouche et y versa une pipette de produit. Il referma la bouche de Karisky et le força à déglutir.

— Ne vous inquiétez pas, ça ne fait pas mal, le rassura Franck. C'est un nouveau principe actif très pratique pour nous. Totalement indétectable !

Les yeux de Karisky roulaient en tous sens. Il tentait de parler, mais n'émettait que des borborygmes et des bulles.

— Vous aurez tous les symptômes d'une crise cardiaque d'une seconde à l'autre. C'est votre fille qui va être triste...

Karisky se raidit à son maximum et parvint à battre des pieds contre le sol.

— Hmmppfff... hhmmppff...

— Vous savez ce que je crois ? Je crois qu'elle ne va pas être triste trop longtemps. Je crois qu'elle va s'offrir les dernières rétines artificielles cinq millions de pixels de chez Nikon avec votre héritage.

— Hmmpff..... mmmmmmpf...

— Aide-moi à le hisser sur sa chaise.

Karisky se raidit une dernière fois. Son palpitant stoppa net. La substance avait fait son œuvre avant que Franck ne l'attrape par les pieds. Il pesait facilement quatre-vingt-dix kilos. Ils l'installèrent péniblement à son bureau, le front sur la table. Paulie Maldini envoya le O.K. à l'opérateur. Il transpirait. Ses mains dégouлинаient dans les gants en latex. Il repéra un paquet de chewing-gums sur le bureau. Goût menthe forte. Ses préférés. Il enfourna deux dragées et se mit à mâchonner. Si la circulation n'était pas trop mauvaise, il serait de retour chez lui assez tôt pour jouer au golf.

Palo Alto, Googleplex.

25 février 2018.

Le grand jour était arrivé. La salle de conférences était pleine de journalistes scientifiques triés sur le volet qui étaient venus du monde entier. Retransmission en direct sur tous les réseaux. On attendait un milliard de connexions. Des centaines de flics et les colosses du service de sécurité étaient sur les dents. Palo Alto était en état de siège, façon sommet international. Le bouclage habituel du périmètre aérien avait été élargi à cinquante kilomètres.

Sergey était assis à son bureau. Seul. Il mesurait en silence l'importance de l'événement. Cette annonce marquerait un tournant dans l'histoire de l'humanité. Il regarda la photo qui n'avait pas quitté son bureau depuis plus de vingt ans. Larry et lui, un verre de champagne à la main, célébrant la naissance de Google en 1997. Ils étaient jeunes et insoucians. Deux brillants étudiants en informatique de l'université de Stanford, abandonnant leurs études pour créer le premier moteur de recherche digne de ce nom. Deux idéalistes empilant les ordinateurs dans un garage avec la folle ambition de changer le monde. Tout s'était passé si vite... Dix ans après, Google était devenu un vampire informationnel, absorbant et synthétisant toute la connaissance en y intégrant les passions humaines. Larry et lui étaient devenus en un clin d'œil les barons de l'information. Des gamins pesant des milliards de dollars, à la tête de la société la plus puissante et disruptive que le monde ait jamais vue. Chaque année, la valorisation boursière s'envolait. Chaque année, l'influence de Google grandissait. La concurrence était devenue anecdotique. Google était un trou noir avalant des pétabits d'informations à la seconde. Une extension de notre mémoire parfaitement infaillible et indispensable pour la majorité des Occidentaux. Une machine infernale à la solde du diable en personne pour les autres.

Sergey reposa la photo et avala une gélule, un bêtabloquant qui l'empêchait de bafouiller. Sa ligne sécurisée vibra. Le président des États-Unis. Jeff Fernandez, un Républicain d'origine latino, avait remplacé Obama à la Maison-Blanche. Sergey se méfiait de lui. Fernandez était un type insondable. Un catholique qui jouait les geeks. Peut-être un réactionnaire amadouant ses ennemis avant de les

poignarder dans le dos. Personne ne savait. Jeff Fernandez était une énigme pour son propre camp.

— Bonjour, Sergey.

— Bonjour, monsieur le Président.

— Je tenais à vous féliciter et à vous encourager personnellement avant la conférence de presse.

C'est un grand jour pour l'Amérique et le monde libre.

— Merci, monsieur.

— L'ennemi chinois ne va pas en croire ses yeux bridés. Quant aux Européens, vous et moi savons qu'ils vont pousser des cris d'orfraie.

— Comme d'habitude, monsieur.

— Dites-moi, Sergey, pensez-vous, comme le docteur Fokuyama, que nous connaissons de notre vivant un retour de bâton ?

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Pensez-vous que les machines pourraient un jour devenir... hostiles ? Suffira-t-il de leur couper le courant ?

— Il y aura, à long terme, des précautions à prendre. Mon avenir génétique n'est pas très encourageant, et j'espère tenir jusque-là...

— Je sais tout cela, Sergey. Mais gardez confiance. Les meilleurs généticiens travaillent jour et nuit. Ils trouveront une solution à temps. Nous avons besoin de vous.

— Merci de vos encouragements, monsieur.

— La politique consiste aussi à gérer le futur, Sergey. Vous savez mieux que moi que l'amélioration de l'espèce humaine et l'intelligence artificielle n'en sont qu'à leurs débuts.

— La singularité est inévitable, monsieur. L'homme ne désapprend jamais une technologie. Notre civilisation va connaître une croissance scientifique spectaculaire.

— Mon métier consiste aussi à rassurer les hommes, Sergey. Ces perspectives abyssales provoquent des pertes de repères. Les êtres humains sont par nature des petits animaux craintifs. Allez-y mollo, voulez-vous ?

— Je tâcherai de ne pas leur faire peur, monsieur. Il faut éviter la multiplication des sectes bioconservatrices.

— Parfait. Saviez-vous que le maire de New York a donné son feu vert pour le lancement de la fondation Larry-Mage ?

— Cette nouvelle m'a fait chaud au cœur, monsieur. La femme de Larry est également très honorée de cette décision.

— Bonne chance pour le discours. C'est une journée qui restera gravée dans toutes les mémoires.

— Larry aurait aimé voir ça, monsieur.

— Au revoir, Sergey.

— Au revoir, monsieur le Président.

L'assistante de Sergey entra avec la maquilleuse pour les derniers préparatifs. Le direct approchait. On l'installa sur un fauteuil et il ferma les yeux. La fille le tartina de fond de teint et le poudra. Son assistante lui noua sa cravate. Derrière elle, un graphique de l'histoire de l'humanité recouvrait le mur. Larry l'avait accroché lui-même dans leur bureau commun, quelques jours avant d'être assassiné. Il disait que ce graphique l'aidait à y voir clair, lui permettait de ne pas trop se prendre au sérieux. La modernité était une idée absurde. Le diagramme était la preuve que nous vivions encore au Moyen Age, et plus sûrement à l'âge de pierre. Le XXI^e siècle n'était que le point de départ d'une évolution unimaginable. Il ne fallait surtout pas l'oublier. Si la Terre avait été créée il y a un an, Homo sapiens était là depuis seulement douze minutes. L'agriculture avait commencé il y a moins d'une minute. La révolution industrielle il y a moins de deux secondes. L'ordinateur il y a quatre dixièmes de secondes, et l'Internet un dixième de seconde...

Les perspectives de transformation de l'humanité, à l'échelle d'une seule seconde, donnaient des frissons. Sergey était bouleversé par ce

diagramme. Cette simple timeline ridiculisait les technosceptiques qui doutaient de l'imminence de la « singularité », synonyme de la prise de pouvoir de l'IA.

Il pensait souvent à cette matinée pluvieuse du 11 novembre 2015. Larry au volant de sa Tesla, s'arrêtant comme chaque matin pour acheter une douzaine de Dunkin Donuts pour les filles du bureau. Pas de garde du corps. Larry en jean, tee-shirt et baskets, gisant sur le bitume dans une mare de sang. La boîte de donuts intacte, serrée contre sa poitrine. La photo avait fait le tour du monde. Larry dégommé à bout portant façon John Lennon. Le tueur, Marco Lippi, un catholique intégriste d'origine italienne, n'avait même pas cherché à fuir. « Je suis en mission pour Dieu, avait-il dit pour expliquer son geste. Je suis en mission pour tuer l'Antéchrist et sauver l'humanité. » Ce premier assassinat bioluddite en avait motivé d'autres. Sur Internet, Marco Lippi était devenu l'idole des cinglés allergiques à la technologie. L'assassinat de Larry avait marqué le début des hostilités. Le temps n'était plus aux discussions philosophiques sur les bienfaits et les risques de la singularité. La guerre était déclarée. Des mesures de protection devaient être prises. Le moindre expert en IA de seconde zone ne sortait plus sans un gilet pare-balles ou une protection rapprochée. Les dingos armés jusqu'aux dents pouvaient surgir à tout moment. Sergey avait les services secrets à sa disposition pour assurer ses arrières. La société était la cible des extrémistes, et il était naturel que le gouvernement protège les dirigeants des entreprises stratégiques. La presse n'y trouva rien à redire. Larry était devenu un martyr. Le symbole d'une Amérique jeune et moderne en guerre contre tous les obscurantismes.

Sergey se sentait extrêmement calme. La grande annonce du jour n'était in fine qu'un épiphénomène. Un simple pas supplémentaire sur la longue route de la singularité technologique. Vu la croissance exponentielle du progrès, quel type sérieux pouvait douter de l'hybridation de l'homme et de la machine ? Qui pouvait remettre en cause la fusion prochaine de la vie et de la technologie, le mariage des bits et des cellules ? Il fallait être aveugle pour nier l'évidence. Les bioconservateurs pouvaient bien multiplier les attentats, les rapt et les assassinats. Ils pouvaient s'immoler par le feu devant les laboratoires et manifester autant qu'ils le voulaient. L'homme biologique 1.0 vivait ses dernières heures. Sergey pensait que c'était une bonne chose. L'homme biologique était un animal malade et limité, une espèce en bout de course, dégénérée par la fin de la

sélection darwinienne. Il en était, à son corps défendant, un exemple parfait. Les manipulations génétiques et l'intelligence artificielle étaient nos seules chances de salut. Changer le monde était son ambition. Une IA omnisciente était la solution.

Barcelone.

26 février 2018.

Hugo Paradis était en planque depuis six jours. Barcelone commençait à lui sortir par les trous de nez. Un nuage de graillon flottait sur la ville. Les filles avaient de la moustache. La bière était imbuvable. Son contact était un jeune crétin de flic qui faisait des heures supplémentaires sous le radar. Il ne lui avait été d'aucune utilité ou presque. Le type passait son temps à fumer de la marijuana et à parler football.

La cible était plus compliquée à atteindre que prévu. Alejandro Higuain, vingt-trois ans, coureur cycliste vedette originaire d'Argentine. Vainqueur du dernier Tour de France. Un abruti, à en juger par ses interviews. Un groupe industriel, sponsor de son principal adversaire, l'avait dans le viseur. Il devait tomber pour dommage. Hugo Paradis était là pour ça.

Hugo Paradis ne connaissait rien au vélo. Les six derniers jours ne lui avaient pas donné envie d'en savoir davantage. Higuain et ses quinze équipiers de l'équipe Rabobank s'entraînaient chaque jour sur un parcours différent, dans les environs de Barcelone. Toute l'équipe logeait à l'hôtel Intercontinental. Elle occupait tout le douzième étage. Staff technique, service de sécurité privé, la totale. Les coureurs prenaient tous leurs repas dans leur chambre. Impossible d'approcher ces simples aux jambes rasées sans montrer patte blanche. C'était une mission à la con. Hugo l'avait senti dès le début. Il regretta de ne pas avoir suivi son instinct. Il ne pensait qu'à rentrer chez lui. Sue lui manquait. Il aurait voulu l'emmener à Hawaï une semaine ou deux. Prendre un peu de bon temps. Il ne se rappelait même plus à quand remontaient leurs dernières vacances. D'abord, il fallait s'occuper de l'Argentin. Ensuite, le chef des freaks l'attendait à Houston. Quelque chose lui disait qu'il n'étendrait pas de sitôt sa serviette sur une plage d'Honolulu.

Hugo s'installa dans le restaurant de l'hôtel. Comme chaque matin, il sirota un expresso en feuilletant la presse sur son iPad Nano. Google

faisait la une de tous les quotidiens. El País : « Le test de Turing réussi par Google : l'intelligence artificielle franchit un cap historique ». Le Monde : « L'IA devient l'égale du cerveau humain ». The New York Times : « L'intelligence non biologique franchit un cap capital ». La Stampa : « Un grand pas pour les machines, le début de la fin pour l'homme. Ou s'arrêtera Google ? » Les éditorialistes étaient déchaînés. Les transhumanistes s'enflammaient sur plusieurs colonnes. Les conservateurs s'indignaient, évoquant la fin du monde, l'Armageddon. Le type de La Stampa faisait dans son froc : « Il y avait quelque chose de profondément choquant dans cette mise en scène organisée par Google. Monsieur Sergey Brain déambulant sur scène devant un parterre de journalistes aux ordres. Monsieur Brain fier de son "bébé" en silicium qui a passé le test de Turing. La belle affaire. Monsieur Brain annonçant d'un air cabot la supériorité prochaine de l'intelligence artificielle sur l'homme. Il y avait dans cette grand-messe païenne des relents nazis. Monsieur Brain est un eugéniste, un transhumaniste sectaire, qui rêve de détruire l'homme naturel au profit d'une race supérieure. Ça ne vous rappelle rien ? Le boycott de Google est la seule cause humaniste qui vaille... » Megan Percy, du New York Times, mouillait quant à elle sa culotte en évoquant Sergey : « Le fondateur de Google n'a pas pleuré en dédiant, au nom de toute l'entreprise, cette journée historique à la mémoire de son ami et partenaire Larry Mage, assassiné trois ans plus tôt par un déséquilibré. Mais les larmes n'étaient pas loin. Dans une atmosphère rendue électrique par la présence de reporters du monde entier, Sergey Brain n'en a pas rajouté dans les superlatifs et l'autocélébration, se contentant d'exprimer son émotion. Sergey Brain n'est décidément pas un patron comme les autres. Quand d'autres chefs d'entreprise auraient parlé nouveaux marchés, perspectives économiques ou monétisation, Brain s'est contenté de refaire à voix haute l'histoire de son entreprise, s'émerveillant des progrès de l'algorithme de Google depuis 1997. S'adressant aux hommes du monde entier, Sergey Brain se fit soudain plus solennel pour évoquer le futur de notre humanité. Un discours rassembleur qui souleva un tonnerre d'applaudissements : "Je veux que tout le monde comprenne que l'intelligence artificielle de Google ne nous appartient pas. Elle appartient à toute l'humanité. Cette IA n'était encore qu'embryonnaire il y a dix ans. Grâce à chacun d'entre vous, qui utilisez Google régulièrement, l'IA a appris. Elle s'est améliorée en profitant de ce que chacun lui a donné. Cette intelligence appartient aussi aux intellectuels du monde entier. Aux grands écrivains d'hier et d'aujourd'hui. Quand nous avons proposé de scanner gratuitement tous les livres de la planète il y a une dizaine d'années, notre proposition a été mal comprise. Que n'avons-nous pas entendu ! Rappelez-vous. Nous voulions détruire les libraires,

supprimer les droits d'auteur... Finalement, nous sommes parvenus à convaincre. Même les Européens ! Et même les Français ! Il a fallu de l'abnégation pour cela. Aujourd'hui, grâce à vous tous, Google incarne la noosphère qu'avait anticipée le scientifique Teilhard de Chardin dans les années cinquante. La synthèse de tous les cerveaux humains. Google est un immense creuset contenant toute l'histoire de l'humanité. L'intelligence de Google est désormais un outil puissant au service de notre futur à tous. Je voudrais dire aux esprits chagrins et aux fondamentalistes de tous horizons que l'IA n'est pas une machine froide, un robot dément programmé pour détruire l'homme et prendre le contrôle des magasins, des machines-outils. L'IA est profondément humaine car elle est le fruit de notre intelligence. Elle ne vient pas de nulle part. Elle émane de nos cerveaux et de nos cœurs. De tout temps l'homme a construit des machines pour se faciliter la vie. Et de tout temps les conservateurs et les extrémistes religieux ont protesté contre ces machines, prédisant la fin du monde, la prise de pouvoir des machines, et ce genre d'absurdités. Comme Teilhard de Chardin, qui était un catholique fervent, je pense qu'il n'y a pas d'opposition entre la foi et la science. D'une certaine manière, l'IA n'est rien de plus qu'une nouvelle machine. Une machine intelligente et sensible, destinée à nous projeter vers un futur plus sûr, plus heureux, plus prospère pour l'ensemble des êtres humains." »

Les articles couraient sur plusieurs pages. Les télévisions passaient les images en boucle. On prédisait une explosion du cours de l'action Google dès l'ouverture de la bourse de New York. Les chefs d'État réagissaient. Les Chinois demandaient à voir. La France se félicitait d'une percée technologique susceptible de créer des richesses, mais soulignait les dangers d'une orientation idéologique du système. Les Iraniens regrettaient cette nouvelle étape, soulignant que l'enfer était à nos portes et que l'IA serait synonyme d'affrontements physiques et idéologiques inévitables. Les États-Unis et leur pantin Google seraient responsables de la fin de l'humanité. Depuis son lit d'hôpital, l'examinateur de la presse Rupert Murdoch pestait contre « le cirque grotesque » organisé par Brain et son bras droit Eric Schmidt. Depuis la chute de son empire, Murdoch ne manquait jamais une occasion de taper sur la « grande secte des transhumanistes de Palo Alto ». Google était son obsession. La chaîne de télé Fox News, dernier confetti de son empire déchu, était devenue la tribune anglo-saxonne de la pensée bioconservatrice. Curieux revirement de l'histoire : désormais, les intellos européens adoraient Fox News. Plus blanc et malade que jamais, le magnat faisait monter dangereusement son cœur dans les tours pour les caméras. « Google est un trou noir qui a détruit l'économie de la planète, déclarait le vieil homme entre deux quintes

de toux. Son nouvel objectif est de détruire l'homme et la nature. Google veut à terme remplacer Dieu lui-même. Et l'humanité va à l'abattoir le sourire aux lèvres, sans se rendre compte de rien. Je lutterai contre cette secte malfaisante jusqu'à mon dernier souffle... »

Le jeune flic espagnol interrompit le petit déjeuner d'Hugo. Il avait enfin un tuyau valable à lui donner. Le parcours d'entraînement du jour. Un circuit de cent bornes autour de Gravalosa, dans les montagnes. Pas un commerce dans le coin, hormis une petite station-service près du sommet. Avec un peu de chance, les cyclistes y feraient une pause après l'ascension. C'était mince, mais mieux que rien. Hugo Paradis se précipita dans sa chambre. Il en redescendit avec son sac à dos et l'envie d'en finir.

Le flic était un moulin à paroles et conduisait mal. Il parlait un anglais sommaire. Le gamin rêvait d'aller s'installer avec sa famille en Amérique. Il n'avait que ce mot à la bouche : Amerrrica, Amerrrica, Amerrrica. Son cousin avait émigré à Miami il y a quelques années, juste avant la suppression des visas touristiques. Désormais, il fallait prouver sa solvabilité pour mettre les pieds sur le territoire avec un simple visa de touriste. Le déclin économique de l'Europe avait poussé le pays à se protéger des mauvais candidats à l'immigration. Les Européens étaient les nouveaux Mexicains. Les plus motivés n'hésitaient pas à tenter leur chance par bateau, accostant de nuit sur les rives de Virginie ou de Long Island. La majorité était expulsée par le premier avion. Les autres crevaient en mer, ou se faisaient tirer dessus par les milices d'extrême droite qui patrouillaient la côte US. Le flic voulait rejoindre son cousin Paco. Miami, les filles et les cocotiers. La vida loca. Il était prêt à payer un paquet de fric pour trouver un moyen de passer la frontière. Hugo lui dit que ce n'était pas son domaine. Por favor, señor ? Hugo lui fit signe de la fermer.

La station-service Total était un trou à rats isolé au milieu de collines désertiques. Deux pompes à essence, des chiottes à la turque, et une boutique mal climatisée. Hugo alluma une cigarette et entra. Un type gras du bide remplissait une grille de mots croisés derrière le comptoir. Hugo décapsula une canette de jus de fruits et s'approcha. Le type jeta un coup d'œil vers lui et aperçut la cigarette.

— No se puede fumar ! il beugla.

— Je ne comprends pas. No comprendo.

— No se puede fumar !

Hugo prit une dernière bouffée et écrasa la clope sous son talon. Le type le regarda, interloqué.

— Señor...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Hugo lui colla une décharge électrique sous le menton, puissance maximale. Le gros s'effondra comme un château de cartes. Ils le bâillonnèrent. Le flic le saucissonna avec des cordes en nylon et le tira par les pattes jusqu'à la réserve. Hugo coupa la caméra de surveillance et saisit le disque dur. Ils se mirent au travail. Les frigos contenaient des bouteilles d'eau minérale et des boissons énergétiques en conditionnement plastique. Il y avait des canettes de soda en aluminium. Peu de chance que des sportifs de haut niveau s'envoient du Coca-Cola ou du Sprite. Ils s'armèrent de seringues et injectèrent cinq millilitres de produit dopant dans chaque bouteille en plastique. La manipulation était invisible. En dix minutes, la mise en place fut terminée. Le flic enfila la tenue XXL du pompiste et s'installa derrière le comptoir. Il flottait dedans.

— Cette salopette pue la sueur, il râla.

— Elle pue aussi la pisse, confirma Hugo.

— Madré de Dios...

Ils restèrent plantés là pendant deux heures. Un vieux s'arrêta pour faire le plein de son pick-up. Il prit une revue porno et une barre au chocolat à l'aspartame. Il paya cash. Le flic empocha le pognon. Rien d'autre à signaler. Les cyclistes ne passeraient pas. Encore une demi-heure d'attente avant de lever le camp. Pas aujourd'hui qu'il quitterait ce pays maudit. Hugo jeta un œil dans la réserve. Pompiste HS. La mélodie de Sue résonna dans sa poche. Il s'éloigna du flic pour répondre.

— Je suis surprise que tu répondes, elle dit.

— C'est un moment creux au milieu de nulle part. Je suis content d'entendre ta voix.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu ne veux pas le savoir. Rien qui vaille la peine d'être mentionné.

— Tu ne prends pas de risques ?

— Jamais.

— Ne te moque pas de moi.

— J'ai une femme enceinte à la maison, pas vrai ?

— Le bébé est en pleine forme. Les derniers tests sont parfaits. Ce petit bout de chou va naître avec un génome impeccable.

— Vu le tarif, il vaudrait mieux pour eux...

— Tu ne veux toujours rien savoir ?

— Stop ! Je ne veux RIEN savoir. Même pas la couleur de ses cheveux, rien...

— Tu es vieux jeu.

— Et fier de l'être, baby.

Une moto se gara devant la station et coupa le contact. Hugo entendit le cliquetis caractéristique des dérailleurs. L'équipe Rabobank au grand complet s'immobilisa. Les types affichaient des visages défigurés par l'effort et la soif.

— Je vais devoir te rappeler. Je t'aime, Sue, dit-il en raccrochant.

Hugo ne put s'empêcher de sourire avant de courir se planquer dans l'arrière-boutique. Il allait pouvoir rentrer au pays.

Palo Alto.

27 février 2018.

Wayne, l'assistant personnel de Brain, jouait dans un coin du bureau. Un jeu vidéo à immersion totale qui occupait l'essentiel de ses journées. Casque Nintendo sur la tête, Wayne évoluait dans un environnement 3D hyperréaliste qui lui rappelait des souvenirs. Il adorait la nouvelle version du jeu vintage Bagdad : Opération « Fuck Them All ». Wayne avait participé à la deuxième guerre du Golfe. Tout y était reproduit à l'identique : la chaleur, le son du M16, l'odeur du gasoil... Les programmeurs n'avaient pas lésiné sur les détails. Wayne aimait les jeux de destruction à l'ancienne. Les trucs avec des rayons laser et des soucoupes volantes le faisaient bâiller. Sergey passait, quant à lui, ses journées à discuter avec l'IA. Il commençait à lui trouver de la personnalité. Une chose était certaine : l'IA avait déjà plus de conversation que Wayne.

Sergey sauta sur son Segway et traversa le Googleplex en direction des nouveaux bureaux de 23 & Me. Wayne dégomma des terroristes enturbannés dans un vacarme de fin du monde. Il ne s'aperçut de rien.

Comme de rigueur – les chefs de service insistaient là-dessus avec les nouvelles recrues –, les employés de base ne lui adressaient pas la parole, se contentant d'un sourire ou d'un geste de la main à son passage. Avec Larry, ils avaient fondé cette société de A à Z. Ils avaient engagé un collaborateur, puis deux, puis quatre. Pendant sept ou huit ans, malgré sa croissance stupéfiante, Google était resté une entreprise marginale. Une société à la coule où les patrons se baladaient en tee-shirt et baskets et partageaient leur repas avec les simples salariés. Chacun se connaissait. Google était la boîte californienne idéale, créative et sympa, où tous les cracks voulaient travailler. La start-up de copains était devenue une pieuvre tentaculaire employant plus de quinze mille geeks à travers le monde. Tous les anciens s'étaient barrés avec leurs stock-options peu après l'entrée en bourse. Sergey ne connaissait plus personne. Rien qu'au Googleplex, ils étaient plusieurs milliers. Tous le même profil : surdiplômés, athlétiques, transhumanistes fervents, habillés décontracté, une Prius dans le garage, et des enfants génétiquement modifiés scolarisés dans des établissements Montessori. La Silicon

Valley way of life. Le moindre technicien était au minimum titulaire d'un doctorat.

Sergey aimait parader sur son Segway dans les allées du Googleplex. Les types manquaient de renverser leur café quand ils le voyaient passer en chair et en os. Il était leur Dieu. Il était un mythe vivant. Le créateur ultime. L'homme le plus hype du monde. Celui qui avait changé la face de l'univers et qui ne comptait pas s'arrêter là. On n'avait encore rien vu. Ils avaient foi en lui et en sa vision. Sergey pouvait le voir dans leurs yeux brillants. Le test de Turing avait galvanisé les troupes. Google écrivait l'histoire de l'humanité, et ils en étaient tous les témoins privilégiés. Le futur leur appartenait.

Anne était dans son bureau. Il se glissa derrière elle et l'embrassa tendrement dans le cou. Elle terminait une conversation téléphonique. Elle sentait la fleur d'oranger. Un parfum français. Anne le repoussa doucement.

— Tu m'excuses une minute ? dit-elle en recouvrant le combiné de sa main.

Il opina en souriant.

Anne parlait data mining, chipsets, marqueurs génétiques. Anne était passionnée par son job. Il était fier d'elle. Sa société, 23 & Me, était leader mondial des tests génétiques pour les particuliers. Une croissance à trois chiffres était la norme dans le secteur. Les gens voulaient savoir. Les pauvres voulaient savoir autant que les riches. Les jeunes voulaient savoir plus que les vieux. Anne leur donnait le détail de leur fardeau génétique pour quelques centaines de dollars. Une offrande. La suite était une autre histoire. Savoir n'était qu'une étape. Il fallait avoir les moyens financiers d'une thérapie génique. Une petite minorité pouvait se le permettre. Parfois, l'argent n'était pas suffisant. La technomédecine était encore balbutiante. Sergey en savait quelque chose.

Il s'allongea sur le canapé. Son dos le faisait souffrir. Les suites d'une chute de trapèze, quelques mois plus tôt. Anne parlait convergence NBIC, marché de la médecine régénératrice, cellules souches, nanotechnologies. Il alluma Fox News sans le son. Le visage

d'adolescent fripé de Bill Gates s'afficha en haute définition. Bill et sa fondation. Bill en Afrique, où il passait désormais la moitié de l'année. Bill, devenu la mère Teresa du pauvre, de Dakar à Djibouti et de Tunis au cap de Bonne-Espérance. L'ex-pape du logiciel avait vendu toutes ses parts avant le déclin final de Microsoft. Il devait encore peser au bas mot une trentaine de milliards de dollars. Bill était devenu complètement cinglé. Il inspirait à Sergey un mélange de pitié et de crainte. Il avait été sur le toit du monde et n'était plus qu'un guignol. Bill Gates avait contribué à évangéliser Homo sapiens au culte du tout numérique. Il était maintenant devenu une caricature d'écologiste mondain, prônant la décroissance et l'interdiction des nanotechnologies. Avec l'âge, son cerveau s'était retourné sur lui-même. La sénilité grignotait ses neurones. Bill voulait sauver Homo sapiens 1.0. Bill installait des écoles en Afrique. Bill niquait des filles en boubou dans des cases. Bill dépensait des milliards pour des routes, des écoles, des systèmes d'irrigation déments. Les Africains l'adulaient. Les mafias locales plus encore. Les artisans sculptaient des totems à la gloire du grand sage blanc. Les artistes érigeaient des portraits géants. Bill était devenu africain et écologiste sur le tard. Il n'avait pas de temps à perdre. Le vieux fou voulait claquer tout son pognon avant de passer l'arme à gauche. Il y avait du boulot. Il détestait Sergey et les transhumanistes. Il vomissait sur le progrès dans de longues interviews complaisamment relayées par la presse conservatrice. Bill dans sa tenue habituelle de safari, se promenant à dos d'éléphant, déblatérant sur la réalité virtuelle, l'inviolabilité du génome humain, et le retour aux vraies valeurs. Bill sur son canapé en peau de zèbre soutenant le terrorisme bioluddite. Le show Gates l'Africain était un feuilleton. Des journalistes le suivaient à temps plein. Sergey assistait à son déclin pathétique en espérant ne pas finir ainsi. La rumeur courait que Bill avait contracté une flopée de MST.

Anne s'allongea au côté de Sergey. Elle coupa Fox News et mit de la musique. Un de ces groupes new age dont elle raffolait pour faire l'amour. Elle le déshabilla et lui grimpa dessus à califourchon. La montre de Sergey vibra. Wayne s'était rendu compte de sa disparition et tentait de le joindre. Sergey se déconnecta et caressa la pointe de ses seins. Ses mamelons durcirent illico.

— Je pars signer un partenariat au Brésil, souffla-t-elle.

— Envoie quelqu'un d'autre.

— Impossible.

— Quand décolles-tu ?

— Quand j'en aurai fini avec toi...

— Alors prends ton temps.

Langley, Virginie.

1er mars 2018.

Il pensait au parcours de dix-huit trous de la veille. Un moment de grâce absolue. Deux sous le par. En quinze ans de golf sur ce même parcours, il n'avait jamais réussi à faire mieux que + 1. Ses nouveaux clubs y étaient sans doute pour quelque chose. Il avait gagné en contrôle de balle. Son drive était un peu plus court, mais sa balle ne quittait jamais le milieu du fairway. Paulie Maldini jubilait intérieurement. Il n'était jamais trop tard pour améliorer son swing et son toucher de balle. Toutes ces heures passées sur les greens payaient enfin.

Son corps était assis au fond d'une salle de réunion, mais son esprit était ailleurs. Il haïssait ces séances de formation. Il faisait ce boulot pour être sur le terrain. Il aimait se sentir libre. Paulie était un homme d'extérieur. L'enfermement et la promiscuité le stressaient. Le siège de la CIA n'était qu'un gigantesque centre administratif froid et sans âme, peuplé de fantômes vissés à leur ordinateur. Paulie s'y sentait comme à l'école. Il regardait sa montre dès qu'il y mettait les pieds.

Une huile nommée Nick Borstrom assommait l'assistance avec des graphiques et des courbes en trois dimensions. Borstrom était un des technoprophètes du Pentagone. Un ancien de chez Google. On disait qu'il avait l'oreille du nouveau président sur les questions scientifiques. Ce type siégeait dans toutes les commissions possibles et imaginables.

Les jeunes employés de Langley buvaient ses paroles comme du petit-lait. Ils posaient des questions pertinentes. Ces gamins n'avaient jamais tiré un coup de feu, ni même dérouillé un terroriste, ou alors seulement dans des jeux vidéo. Mais ils avaient grandi avec Internet et « kiffaient grave » la singularité technologique.

Les anciens ne voulaient rien savoir et squattaient les places du fond. Paulie Maldini était probablement le plus rétif d'entre eux. Ces séances imposées lui donnaient l'impression de travailler avec des robots. La CIA ne recrutait plus que des intellos malingres reliés au réseau 24/7. Niquer les Chinois était leur seul objectif. On les avait

engagés pour ça. La géostratégie se réduisait à battre les Jaunes sur le terrain des NBIC. N comme nanotechnologies, B comme biotechnologies, I comme informatique, C comme sciences cognitives. NBIC, l'acronyme d'une révolution en marche. Les quatre lettres du Graal économique, la grande convergence technologique qui transformait le monde à toute berzingue.

L'Amérique et la Chine se tiraient la bourre. On achetait les meilleurs chercheurs bridés par tous les moyens. La concurrence étrangère était loin derrière les deux géants, le nez dans la poussière. C'était à qui déposerait le plus de brevets. Pékin employait les mêmes méthodes. Des chercheurs américains vivaient avec leur famille dans des villas de cinq cents mètres carrés sur les hauteurs de Shanghai ou face à la baie de Hong Kong. Bye bye California, hello China, salaire à six chiffres à la clé. Les Chinois finançaient l'implantation de shopping malls, de McDo et de Starbucks pour faire plaisir à leurs femmes.

L'espionnage industriel était devenu la préoccupation principale de l'agence. La NSA, le FBI et la CIA étaient obsédés par les Jaunes. Les mémos ne parlaient plus que de cyberattaques et de cyberespionnage. Paulie Maldini était cybercirconspect. La situation l'exaspérait.

La CIA concentrait ses efforts sur la guerre économique. Elle délaissait le terrorisme et les sectes. Son domaine. Son univers d'expertise. Le monde n'avait jamais été aussi dangereux. Les tarés étaient de plus en plus tarés. Les grandes religions monothéistes se fissuraient. Les sectes pullulaient. Les changements de paradigmes permanents donnaient le tournis à l'humanité. Les passions se déchaînaient. La modification de l'espèce humaine radicalisait les positions. La pauvreté n'arrangeait rien. Les laissés-pour-compte européens étaient de plus en plus pauvres et vindicatifs. La Sécurité sociale française était en faillite. Huit ans de récession avaient suffi pour mettre au tapis l'économie allemande. Les riches Américains étaient de plus en plus riches et dopés aux cellules souches. Les Africains regardaient le spectacle en crevant la dalle, incrédules. La situation était restée la même pour les damnés de la terre. Sauf que les sacs de riz n'arrivaient plus. L'Union européenne gardait ses céréales. L'UE était devenue pauvre à la place des pauvres. Un climat insurrectionnel permanent flottait sur le Vieux Continent. La population disait « oui, oui, oui » au génotsunami. Les philosophes disaient « non, non, non ». Les gouvernements disaient « oui, mais »... La social-démocratie battait de l'aile.

Paulie Maldini buvait un soda à la cafétéria. Il avait avalé une part de tarte à la cerise en guise de déjeuner. Suzy, qui était à un mois de la retraite, faisait les meilleures de toute la Virginie. Ses desserts régalaient les agents de la CIA depuis John Edgar Hoover. Les bleus ne touchaient pas aux desserts à l'ancienne de Suzy. La reine de la cuisine au beurre débarrassait une table voisine. Paulie l'attrapa par le bras et l'invita à s'asseoir. Elle le serra dans ses bras, lui dit qu'il avait une mine de déterré.

— Plus qu'un mois à tenir ?

— Quarante-trois ans de maison, souffla Suzy. Il était plus que temps de raccrocher.

— Tu vas me manquer. Et je ne suis pas le seul.

— Le directeur m'a déjà demandé de continuer à cuisiner pour lui.

— Tu as accepté ?

— Non. Je pars vivre près de chez ma fille en Californie. Mais il n'a rien voulu savoir. Il veut faire venir mes pâtisseries par avion spécial.

— Je le comprends.

— J'avais décidé de tout arrêter et de m'occuper un peu de moi. Après tout, je suis à la retraite. Alors je lui ai annoncé pour plaisanter un tarif prohibitif, pour être certaine qu'il me lâcherait les baskets...

— Et ?

— Il a accepté sans sourciller.

Paulie éclata de rire. Suzy était une chic fille. Le directeur avait dû trouver une parade pour échapper à la surveillance de son médecin. Les tartes aux cerises de Suzy allaient le tuer à petit feu. Paulie pointa une table de jeunes agents gominés. Il grimaça :

— Les agents de la nouvelle école contrôlent leur taux de lipides trois fois par jour et se nourrissent de saloperies en poudre. Ils sont affûtés comme des lames et cons comme des bites.

— Ils ne vont pas me manquer. Ce pays est devenu dingue, si tu

veux mon avis.

— Le monde entier marche sur la tête.

Paulie sentit un regard sur sa nuque. Il tourna la tête. Nick Borstrom le regardait en souriant.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, monsieur Maldini. Je suis Nick Borstrom.

— Je sais qui vous êtes.

— Puis-je vous parler un instant ?

— J'ai cinq minutes.

Borstrom en jetait. Un grand type, coiffure impeccable bien qu'un peu chauve, costume italien. Suzy se leva pour lui céder la place. Paulie lui envoya un clin d'œil.

— A bientôt Suzy, dit Paulie.

Elle lui décocha un sourire et retourna à ses assiettes sales. Borstrom s'installa en gobant subrepticement deux gélules. La tablée de jeunes agents observa la scène avant de retourner à ses ordinateurs. Ils étaient verts de jalousie. Que foutait Borstrom avec une brute comme Maldini ?

Paulie crevait d'envie d'une cigarette. Il enfourna un chewing-gum à la nicotine.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Beaucoup de choses, murmura Borstrom. Sans doute beaucoup de choses... Le directeur ne tarit pas d'éloges à votre sujet. Mais d'abord qu'avez-vous pensé de mon exposé de ce matin ?

— Très intéressant.

— A la bonne heure. La naissance de l'intelligence artificielle va donner lieu à une nouvelle forme de racisme antisilicium qu'il convient de mettre hors la loi. Le chauvinisme carboné est intolérable. Il repose sur les mêmes bases que le racisme, ne trouvez-vous pas ?

— Je ne suis pas certain que l'adoption de principes éthiques soit de nature à calmer les terroristes sur ces questions, monsieur.

— Il faut des lois. Sans règles du jeu, pas de démocratie. C'est la jungle. La dictature. Le bordel généralisé.

— Certainement.

— Je vais être nommé à la tête d'In-Q-Tel dans les prochaines semaines. Le saviez-vous, monsieur Maldini ?

— Je l'ignorais.

— In-Q-Tel est une sorte de centrale d'achat financée par le gouvernement. La société achète des start-up dont les technologies de pointe peuvent intéresser les services de renseignements.

— Et la partie invisible de ses activités ?

— Droit au but ! J'aime ça, monsieur Maldini. In-Q-Tel dispose bien entendu d'un réseau important d'informateurs. Notre budget call-girls, taupes, cadres véreux et agents de sécurité corrompus est considérable. L'espionnage industriel est au cœur de la réussite d'une structure comme la nôtre. Notre partenariat avec les différentes agences de renseignements est particulièrement efficace à cet égard. D'où ma présence ici à Langley. C'est un système gagnant-gagnant pour le pays.

— Baisons-nous les Chinois à ce petit jeu plus souvent qu'ils ne nous baisent ?

— Nous sommes les champions. Mais nous ne pouvons nous reposer sur nos lauriers, monsieur Maldini.

— Qu'est-ce qu'un simple agent du service action peut faire pour vous ?

— Ne soyez pas modeste. J'ai étudié votre dossier. Vous êtes un crack dans votre domaine.

— On me donne des ordres, je les exécute. La routine.

— Les agents dans votre genre sont une race en voie de disparition. Or nous avons besoin d'hommes comme vous sur le terrain pour

défendre la démocratie. Le pays est en guerre sur de nombreux fronts. C'est une guerre officielle, souterraine, mais bien plus violente que les citoyens ne l'imaginent. Et ce n'est qu'un début.

— Vos prédictions ?

— La création d'une superintelligence n'est qu'une question d'années. Deux ou trois décennies au maximum, d'après nos meilleurs spécialistes. L'avenir de l'humanité tout entière dépend du développement de l'IA. Nous devons rester aux commandes de notre bébé et le protéger des agressions.

— Comment voulez-vous que j'intervienne ?

— J'ai l'accord du directeur. Vous me ferez vos rapports directement. J'ai besoin d'un homme de confiance.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Nick Borstrom sourit. Il attrapa Paulie par la manche et s'approcha de son visage :

— Rien d'extraordinaire. Veiller à ce que rien ni personne ne puisse mettre des bâtons dans les roues de Google.

Houston, Texas.

3 mars 2018.

Une limo l'avait cueilli à l'aéroport et le conduisait à son rendez-vous. Le trafic était dense. Le choc thermique abrutissant. Il débarquait de New York City, recouverte de neige et balayée par le blizzard. L'après-midi texan touchait à sa fin mais la température dépassait encore les trente degrés. Le soleil rasant peignait le ciel en rouge. Le chauffeur était un grand Black massif avec une nuque de taureau. Malgré la climatisation réglée en position froid sibérien, des gouttes de sueur roulaient sur son crâne rasé. Paulie avait baissé sa vitre pour fumer et éviter un coup de froid.

La dernière fois qu'il avait posé les pieds à Houston, Jimmy Carter était encore président et le pétrole coulait à flots. Presque quarante ans plus tard, la plupart des puits ne produisaient plus grand-chose. Le taux de chômage avait grimpé en flèche. Les pauvres habitaient dans des camps de mobil-homes et s'imbibaient à la bière. Le chèque de l'assistance sociale, le Super Welfare, permettait de survivre. Les coupons d'alimentation maintenaient les défavorisés sous perfusion fédérale. Tout le monde était content. Les émeutes étaient rares. L'Amérique d'Obama avait acheté la tranquillité de ses classes supérieures et la docilité de ses pauvres en développant une version yankee de l'État-providence. Cinq ans après l'instauration du système, même les conservateurs ne critiquaient plus ce qu'ils avaient à l'époque qualifié de « dérive socialiste » et d'assistanat « à la soviétique ». La criminalité avait baissé. Les chômeurs passaient leurs journées devant la télé à s'empiffrer de junk food et à fumer de l'herbe. Les riches étaient soulagés. L'économie était en plein boom. À Wall Street, les valeurs technologiques allaient de record en record. Le Super Welfare était un faible prix à payer. De l'avis général, la stabilité du pays valait bien un petit fragment du PIB. Le consensus était solide.

À son retour de Barcelone, Hugo avait rejoint sa régulière à New York City. Il avait passé cinq jours avec Sue dans une suite du Sherry Netherland, à un jet de pierre de Central Park. Ils n'avaient guère

quitté l'immense lit aux draps de soie. Hugo avait pu se refaire une santé. Ils avaient dormi et testé tout le menu du room service entre deux séances de baise. Le ventre de Sue commençait à être imposant. Ses seins avaient doublé de volume. Ses hormones la mettaient de bonne humeur, elle devenait sensible au moindre frôlement. Elle voulait faire l'amour en permanence.

Ils avaient parlé prénoms. Ils s'étaient disputés pour rire. Elle voulait Bob pour Dylan. Ou Louise, pour Louise Bourgeois. Il voulait Chris, pour Christopher Walken. Ou Miley pour Miley Cyrus. Elle l'avait traité de ringard et d'inculte. Il ignorait qui était Louise Bourgeois. Il lui avait fait une clé de bras pour lui apprendre qui était le patron.

Le dernier jour, la température déjà glaciale était encore tombée de dix degrés. Une tempête de neige avait recouvert la ville d'un épais manteau immaculé. Ils avaient regardé le spectacle du quinzième étage, nus derrière l'immense baie vitrée de l'hôtel. New York brillait sous les phares. Les taxis klaxonnaient et patinaient sur le bitume verglacé. Les piétons s'agrippaient les uns aux autres. Hugo avait serré Sue contre lui et l'avait embrassée dans le cou. « La vie devient belle quand je suis avec toi », lui avait-il glissé à l'oreille.

La limousine s'immobilisa devant la grille du ranch. Deux gardiens s'approchèrent pour serrer la main du chauffeur. Ils jetèrent un coup d'œil vers Hugo. L'un d'eux parla dans son talkie-walkie et la lourde grille s'ouvrit. Le Black engagea la limo dans le large driveway bordé d'oliviers. Il y avait un golf sur la gauche, et une immense étendue d'herbe verte et grasse sur la droite. Des chevaux de course brouaient le gazon à perte de vue. Une jument s'ébrouait devant un gicleur d'arrosage. Le bâtiment principal n'était encore qu'un point blanc à l'horizon. Le chef des freaks se la jouait J. R. Ewing. Mais Southfork n'était qu'une modeste caravane de Manouche, comparé à cette propriété.

— Le budget arrosage de ton patron doit être égal au PIB d'un pays africain, lança Hugo au chauffeur.

Le gros hochait vaguement la tête. Il ne releva pas le clin d'œil à la terre de ses ancêtres. Le gros le snobait depuis l'aéroport. C'était un dégénéré élevé à la viande aux hormones et aux sitcoms, abruti par son patrimoine génétique. La limo longeait maintenant un corral où

des milliers de têtes de bétail croupissaient au soleil. Hugo imagina le son que produirait son cou de taureau s'il lui brisait la nuque.

Un serviteur tout droit sorti de La Case de l'oncle Tom ouvrit la porte de la limo. Une petite bonne femme d'une cinquantaine d'années en tailleur Gucci l'accueillit sur le perron. Elle lui tendit une main fine et minuscule, transparente. Hugo la dépassait de trente bons centimètres.

— Enchantée, monsieur Paradis. Je suis Célia, l'assistante de Monsieur Earle.

— M'dame.

— Avez-vous fait bon voyage ?

— Parfait, merci.

— Tant mieux. Si vous voulez bien me suivre, je vais vous conduire jusqu'à Monsieur Earle.

La baraque blanche de type colonial était massive. À vue de nez une cinquantaine de fenêtres perçaient la façade. Hugo suivit la petite chose à l'intérieur. Deux colosses en costume noir l'attendaient dans le vestibule, devant un portique d'aéroport.

Célia lui envoya un sourire désolé.

— Pour des questions de sécurité, je vais vous demander de déposer dans ce panier tous vos objets métalliques, téléphones, armes éventuelles.

— Ne me dites pas que vous me remettez dans un avion, plaisantait-il.

— Non, rassurez-vous. Je vous serais ensuite reconnaissante de bien vouloir passer sous le portique.

Hugo s'exécuta sous le regard des deux pit-bulls équipés d'oreillettes. Il dégaina deux poignards en céramique fixés à ses chevilles, son téléphone cellulaire, un briquet Dunhill en or, et son Taser de poche.

Il suivit la petite bonne femme en Gucci dans un dédale de couloirs tapissés de bois précieux. Des portraits de la dynastie Earle ornaient chaque recoin du palace. L'arrière-grand-père avait fait fortune dans les chemins de fer et le pétrole au milieu du XIXe siècle. Depuis lors, les Earle étaient de père en fils devenus des caïds des affaires.

Milton Earle, le leader du groupe depuis les années soixante, avait ajouté une corde à son arc : la politique. Sénateur du Texas depuis dix ans, il était devenu le leader naturel de la droite conservatrice à Washington. Toute l'Amérique connaissait Milton Earle. Le type passait plus de temps sur les plateaux télé que n'importe quel poids lourd républicain. En quelques années, Earle était devenu la voix du combat bioconservateur. On parlait de lui pour la prochaine élection présidentielle. Milton Earle était une vedette des médias. Un « bon client », comme on disait à la télé. Il était l'homme de l'Amérique éternelle, le Gary Cooper de la politique. Il jouait à la perfection le rôle du conservateur plein de bon sens, regrettant l'uniformisation du monde, les dérives scientifiques et l'effritement de la culture traditionnelle américaine. Il ironisait à longueur de plateau sur les hamburgers au tofu, les restaurants gays, les écoles privées musulmanes ou la taxe sur le charbon de bois pour barbecue. Tout le monde connaissait sa phrase fétiche, la réplique imparable qui avait fait de lui le sénateur du Texas : « S'ils étaient encore avec nous, que penseraient John Wayne et Clint Eastwood de ce que nous faisons subir à leur Amérique ? »

Ils débouchèrent sur un jardin faiblement éclairé. Il commençait à faire sombre. Un body-builder en tee-shirt moulant se tenait au-dessus d'un banc de musculation et proférait des encouragements. Milton Earle, allongé sur le dos, soulevait de la fonte en grognant. Son visage était rouge sang, déformé par l'effort, les veines gonflées à bloc.

— Encore deux, monsieur !

— Arrrrggghh...

— Une dernière, monsieur Earle !

— Aaaaarrgh...

— Excellent, monsieur.

— Holyjuckin' Christ!

— Vous êtes plus costaud que jamais, monsieur.

Célia tendit une serviette à son patron.

— Monsieur Paradis est arrivé, monsieur.

Milton Earle se releva en grimaçant. Son tee-shirt de l'équipe de football des Dallas Cowboys était gorgé de sueur. Il se redressa et dévisagea Hugo en soufflant. Milton Earle avait soixante-huit ans et la face burinée des vieux Texans allergiques à l'écran total.

Milton lui envoya une grande claque dans le dos en guise de poignée de main.

— Soyez le bienvenu au Texas, monsieur Paradis.

— Merci, monsieur.

— Vous êtes costaud. J'aime les types costauds.

— Vous avez l'air également en forme.

— J'aime souffrir sous la fonte, monsieur Paradis. La politique est une activité de pédés et de vieillards qui font dans leur froc. Washington vous ramollit le corps et l'esprit. Regardez ce qui est arrivé à ce pauvre Schwarzenegger depuis qu'il a arrêté le sport. Quelle déchéance...

— En effet, monsieur.

Milton Earle s'étira en grinçant. Célia lui proposa de faire venir son masseur.

— Plus tard. À présent, laissez-nous, Célia. Monsieur Paradis et moi avons plein de choses à nous dire.

— Voulez-vous que...

Il attrapa sa serviette et la claqua sur ses fesses.

— Du balai ! Allez, hop, hop, hop...

La petite bonne femme afficha un sourire gêné et fit son possible pour s'éloigner dignement.

— Aimez-vous la viande, monsieur Paradis ? Rassurez-moi : vous n'êtes pas un de ces connards new age qui crachent sur un T-bone steak ?

— Je suis un type à l'ancienne, monsieur.

— A la bonne heure ! Suivez-moi.

Le sénateur gagna sa chambre à grandes enjambées. Hugo devait presque courir pour le suivre. Il se déshabilla dans une grande pièce décorée de roues de diligence et de colts .45. Le sénateur avait balancé ses vêtements n'importe où et se baladait totalement nu. Une grande cicatrice barrait sa poitrine, souvenir d'une opération à cœur ouvert dans les années quatre-vingt-dix. Hugo faisait de son mieux pour éviter de voir ses parties intimes.

— Je suis affamé, Hugo. Je prendrai une douche plus tard. Vous n'avez rien contre la sueur, Hugo ?

— J'ai joué au football, monsieur. Quarterback. J'aime l'odeur des vestiaires.

Le sénateur s'esclaffa. Hugo savait se mettre les types dans la poche.

— Vous permettez que je vous appelle Hugo, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, monsieur.

— Excellent, Hugo. Je vais vous préparer la meilleure pièce de bœuf au monde, mon vieux. Avec une sauce à ma façon.

Le sénateur enfila enfin un slip et appuya sur un interphone :

— Emilio, allumez le barbecue, rápido !

Il enfila une tenue western et posa un Stetson blanc sur son crâne dégarni. Le sénateur s'immobilisa devant un miroir et prit Hugo à

témoïn :

— Rien de plus élégant qu'un patriote en blue-jean, santiags et chapeau de cow-boy, n'est-ce pas Hugo ?

— C'est une forme d'élégance classique et indémodable, monsieur.

— Exactement ! Si seulement mon fils aîné pouvait penser comme vous... J'aime revenir à Houston et porter les couleurs de l'Amérique. Je déteste passer ma vie publique dans des costumes de ville made in Italy...

— Washington est un repaire de pingouins transhumanistes, monsieur.

— Vous dites les choses comme elles sont, Hugo. J'aime ça.

— Merci, monsieur.

Earle attrapa deux bières dans un frigo dissimulé dans la table de nuit. Il en tendit une à Hugo sans lui demander son avis. La bouteille de Budweiser était couverte de givre. Earle descendit la sienne en une gorgée.

— Ahhhh ! Mais au diable le Sénat et les culs serrés de Washington. Suivez-moi à la chambre froide. Votre steak vous attend, Hugo !

Ils traversèrent la résidence au pas de course. Malgré ses santiags aux talons biseautés, Milton était difficile à suivre. Les domestiques blacks en livrée faisaient des courbettes à son passage. Les gardes du corps marmonnaient dans leurs micros-cravates. La nuit était tombée sur le Texas. Chez Milton Earle, on vivait comme au XIXe siècle.

Hugo le suivit au petit trot jusqu'au sous-sol. Une chambre froide en faïence blanche. De la viande du sol au plafond. Des crocs de boucher brillant sous les néons. Des dizaines de carcasses de bœuf accrochées au plafond. La date d'abattage des bêtes agrafée dans le gras. Milton pointa du doigt une étagère en chêne recouverte de morceaux violacés, proches de la décomposition.

— Ma réserve personnelle. Le fin du fin. Les morceaux sont lavés

chaque jour avec une solution vinaigrée pour préserver la viande.

— Vous avez de quoi soutenir un siège, monsieur.

— Sur l'étagère du bas, la viande a dix jours. Un peu jeune à mon goût. Sur l'étagère du milieu, vingt jours. Elle est si tendre qu'on peut la couper à la petite cuillère.

— J'ignorais qu'on pouvait conserver la viande si longtemps, monsieur.

— Dans ce cas, vous ne connaissez rien à la viande et je choisis pour vous, mon vieux ! Ce sera l'étagère du haut. Plus de vingt-cinq jours.

— Je vous fais toute confiance, monsieur.

— Considérez que vous allez manger un steak pour la première fois de votre vie, Hugo.

La nuit était douce. Des milliers d'étoiles perçaient le ciel. Le sénateur nappa les T-bones épais comme un annuaire de sauce au sirop d'érable, bourbon et herbes de Provence. La viande crépita sur le barbecue chauffé à blanc.

— J'ai étudié votre dossier, Hugo. Vous êtes l'homme dont j'ai besoin.

— Je serais ravi de vous être utile.

— Je veux que vous laissiez tomber tous vos engagements. Je veux vous avoir à mon service exclusif. Aimez-vous l'argent, Hugo ?

-Je...

— Un million de dollars. Travailleriez-vous exclusivement pour moi pour cette somme ?

Hugo déglutit. La somme était colossale. Il pensa à Sue, au bébé, à la maison de vacances dont elle rêvait. Une simple bicoque adossée à un ponton sur les rives de l'Hudson River. Il pourrait y ajouter un bateau pour regagner Manhattan.

— Comment puis-je vous être utile, monsieur ?

— Nous sommes en guerre, Hugo. On ne gagne pas la guerre en buvant du thé à Washington. C'est grâce à des hommes de l'ombre comme vous que l'Amérique a éliminé les communistes, discrédité les Blacks Panthers, et acculé les islamistes dans des grottes. C'est grâce à des hommes comme vous que nous tiendrons les ennemis de l'être humain en respect.

— Si John Wayne et Clint Eastwood étaient encore parmi nous, ils approuveraient vos paroles, monsieur.

Le sénateur lui envoya un clin d'œil. Une employée en napperon fit mine de s'approcher pour voir si tout allait bien. Son patron l'envoya balader du revers de la main.

Il déposa le steak fumant sous le nez d'Hugo. Sept ou huit cents grammes au bas mot.

— Inutile d'utiliser un couteau. Cette viande est plus tendre et goûteuse qu'une chatte de bonne sœur.

Hugo trancha un morceau du revers de sa fourchette. Le vieux ne racontait pas d'histoires. La viande était à pleurer de bonheur.

— Je confirme, monsieur.

— Profitez-en bien. Savourez chaque bouchée, Hugo, car c'est la dernière fois qu'on se voit. Et croyez bien que j'en suis désolé. J'aime les hommes dans votre genre, Hugo. Vous et moi sommes des Américains en voie de disparition.

— Monsieur ?

— Désormais, par prudence, nous communiquerons par téléphone.

— Naturellement.

— Je ne peux me permettre aucun écart si je veux devenir président. La CIA et le FBI m'ont dans le collimateur.

— Bien entendu.

— Vous savourez, Hugo ?

— C'est un délice, monsieur.

— Savez-vous pourquoi les Chinois ne reculeront pas devant les transformations les plus tordues de l'espèce humaine, Hugo ?

— L'argent ?

— Parce qu'ils n'ont pas d'autre culture que les nems et le canard laqué. Ils n'ont rien à perdre à détruire l'humanité, Hugo. Les arriérés de la zone Asie-Pacifique nous ont entraînés dans une course suicidaire.

— Les Européens se mordent les doigts de ne pas avoir participé à la course, monsieur.

— Les Européens sont des dégénérés, affaiblis mentalement par le socialisme, les syndicats, de trop longues vacances et le vin bon marché.

— C'est une théorie qui se défend, monsieur.

— Notre administration dévoyée a importé en Amérique le pire des deux mondes. Le transhumanisme suicidaire à la chinoise, et l'assistanat à l'européenne pour nos masses laborieuses... Croyez-vous en Dieu, Hugo ?

— À ma manière, monsieur.

— Croyez-vous que nous devrions laisser l'homme américain se faire implanter chirurgicalement des puces made in China dans le crâne ?

— Cette perspective ne me dit rien qui vaille, monsieur.

— Vous me plaisez. Oui, vous me plaisez...

Milton Earle descendit sa bière d'un trait. Il s'absenta deux minutes et revint avec un sac de sport. Il le jeta sur la table.

— Cinq cent mille, pour commencer. Des instructions suivront.

- Vous ne regretterez pas de m’avoir fait confiance, monsieur.
- Finissez plutôt votre steak. Connaissez-vous l’Antéchrist, Hugo ?
- Barack Obama, monsieur ?
- Dieu merci, nous sommes débarrassés de celui-là.

Milton alluma un cigare avec une braise du barbecue.

- C’est un youpin américano-soviétique. Il s’appelle Sergey Brain.

Carmel, Californie.

25 mars 2018.

La mort de Ray Kurtzweil fit l'effet d'une bombe. Les médias se déchaînèrent. Les éditorialistes conservateurs ironisèrent sur le décès à seulement soixante-dix ans du pape du transhumanisme. En France, Le Monde consacra deux colonnes à la une à sa disparition. « L'homme qui voulait être immortel : le gourou de la singularité meurt... jeune ». On attribuait son décès à un choc lié à la supplémentation vitaminique, des gélules qu'il s'envoyait par poignées. Les médias transhumanistes saluèrent la mémoire du plus célèbre vulgarisateur de la grande convergence NBIC. « Ce n'est qu'un au revoir », titra le Wall Street Journal.

Une semaine après son décès, une foule considérable de fidèles se pressait encore aux portes de son domicile. L'université de la Singularité, dont il était le doyen, changea de nom. Sous l'impulsion de Sergey Brain et la Nasa, les principaux actionnaires, on la renomma Kurtzweil University, avec fanfare et flonflons.

La famille du défunt avait organisé un dernier hommage à Ray. Toute la ville de Carmel était bouclée. On attendait le gratin du show-biz, le Président, des représentants du Sénat et du Congrès, des grands patrons et des chefs d'État étrangers. Pas un journaliste ou une caméra n'était autorisé à l'intérieur de l'institut de cryogénisation de Californie. Des escadrons de police tenaient la foule à distance pour permettre le ballet des limousines. Les invités les plus puissants arrivaient par hélicoptère, directement sur le toit de l'institut.

Marine One, un imposant VH-71 Kestrel, se posa peu après le petit hélico hybride de Google. Le président des États-Unis débarqua dans le salon VIP encadré par les molosses des services secrets. Il était aussi beau, charismatique et spectaculaire en vrai qu'à la télévision. Cheveux noirs comme jais, grand et athlétique, teint halé, le Président ressemblait à une version civilisée d'Antonio Banderas. Un sex-symbol

ambulant, avec la tchatche d'un avocat de première division. Les gens l'avaient élu pour ça : Jeffrey Fernandez était le gendre idéal. Un modèle de l'intégration. Fernandez aimait le golf, allait à l'église en famille, approuvait la peine de mort et la traque aux sans-papiers. Politiquement, son programme était un mystère. Fernandez savait appuyer sur les bons boutons au bon moment. Fernandez était arrivé au pouvoir en ménageant la chèvre et le chou. Il avait gagné l'élection en répétant quelques phrases creuses qui avaient fait mouche. « La technologie est synonyme de croissance, mais nous devons imposer des limites raisonnables. » Les gens avaient peur de l'avenir. La convergence NBIC les fascinait autant qu'elle les effrayait. « Le grand futur doit être piloté par une gouvernance biopolitique au service de l'homme et de la nature. » Le citoyen moyen voulait qu'on le rassure. Pendant son second mandat, Obama était allé trop loin, trop vite, trop fort. Les gens avaient voté Républicain pour calmer le jeu. « Le grand futur est l'affaire de tous. Je dis non aux discours apocalyptiques des conservateurs, comme je dis non à la technobéatitude des lobbies scientifiques et industriels. » Avec sa gueule de latin lover et son discours rassurant, Jeff Fernandez avait séduit jusqu'en Europe.

Sergey se tenait derrière la femme de Ray et ses enfants. Il était venu avec Wayne. Anne était retenue en Europe, un énorme deal à la clé. La commission de Bruxelles était sur le point de lâcher du lest sur les thérapies géniques. Le mur était en train de tomber. Presque trente ans après le mur de Berlin, le génotsunami achèverait la mondialisation transhumaniste.

On dirigea le Président vers la veuve. Jeff Fernandez afficha cet air grave qu'on lui connaissait quand il évoquait à la télé la misère ou la lutte contre le terrorisme. Il prit les mains de la veuve dans les siennes.

— Je vous présente toutes mes condoléances. Ray était un homme exceptionnel.

— Merci, monsieur le Président.

— L'Amérique lui doit beaucoup. À titre personnel, sachez que j'ai lu tous ses livres à l'époque où je n'étais encore qu'un simple avocat. J'avais eu l'occasion de le lui dire à Washington.

— Il m'avait parlé de cette rencontre.

— Ray n'avait pas voté pour moi, il plaisanta, mais nous étions je crois d'accord sur l'essentiel.

— Vous aurez l'occasion de poursuivre vos discussions avec lui quand la science le ramènera parmi nous.

— C'est tout ce que je souhaite, sourit le Président. Amen.

Le Président fit le tour de l'assistance, distribuant les tapes sur l'épaule et les poignées de main. Il serra celle de Sergey en lui envoyant un clin d'œil. Nick Borstrom, le nouveau patron d'In-Q-Tel, prenait un rafraîchissement à l'écart. Eric Schmidt se tenait à ses côtés, dansant d'un pied sur l'autre, nerveux. Borstrom considérait le numéro deux de Google comme un gros plein de soupe sans intérêt. Schmidt n'était qu'un gestionnaire au physique repoussant. Par le passé, il avait bénéficié des largesses d'Obama en lui cirant les pompes. Avec succès. Les foudres des lois antitrust avaient épargné Google. La nouvelle administration républicaine inquiétait le gros. Le gros, qui passait sa vie dans les antichambres et les restaurants de Washington à faire du lobbying, s'était encore épaissi. Il voulait des infos et harcelait Borstrom jusqu'aux enterrements. Schmidt était le pit-bull de Sergey Brain. Schmidt avait le numéro de téléphone de la terre entière et harcelait, harcelait, et harcelait encore.

Nick commentait l'apparence physique des stars du show-biz que la science maintenait en vie à coups de thérapie génique et d'injection de cellules souches. Robert De Niro semblait avoir mille ans et se déplaçait péniblement. Mick Jagger ne devait plus peser que quarante kilos mais s'apprêtait à repartir en tournée avec les Rolling Stones. Tous avaient réservé leur fut d'azote liquide à l'institut de cryogénisation de Californie. Un million de dollars pour une promesse d'éternité. Une broutille pour les riches et célèbres. La rumeur voulait que David Letterman ne réponde plus à ses traitements contre la leucémie. Eric Schmidt paria une caisse de château-pétrus qu'il rejoindrait Larry King et Jay Leno au rayon surgelés avant la fin de l'année. Nick Borstrom dit : « Tenu. »

— Nous devons savoir ce que le Président a dans la tête, Nick.

Borstrom haussa les épaules.

— Personne ne sait s'il a quelque chose dans la tête. C'est un pragmatique. Il gouverne au gré des sondages.

— Obama considère que c'est un danger public, Nick.

— Obama a fait du bon boulot pour nous. Mais il a quitté la Maison-Blanche aigri et affaibli par l'attentat.

— Quand les caméras ne sont plus là, il doit se déplacer avec des béquilles.

— Obama déteste le Mex parce qu'il est plus beau et plus jeune que lui. Vrai ou faux ?

— Vrai.

— Il aimait bien t'avoir dans ses pattes parce que tu es enrobé, Eric. Tu le valorisais.

Le gros ricana.

— Borstrom, tu es un sacré fils de pute. Vrai ou faux ?

— Vrai.

La cérémonie ne démarrerait pas avant dix minutes. On attendait l'hélico du gouverneur, retardé par un orage électrique. L'absence de journalistes et de caméras dans le salon favorisait les discussions impromptues.

Le Président adorait les vedettes. Il gloussait avec Katie Holmes et James Gandolfini. Madonna riait à chacune de ses blagues. Madonna « kiffait » les beaux Latinos. La Material Girl était encore un joli morceau. Le Président en pinçait pour les femmes mûres. Les types des services secrets savaient qu'il y aurait une suite à cette rencontre. La isla bonita, si si si señor.

Les enterrements transhumanistes étaient des réunions particulières. Les larmes étaient rares.

Les plus fervents croyaient dur comme fer que les nanorobots ramèneraient un jour les morts à la vie. Les autres ne voulaient pas

cracher sur l'avenir. La croissance exponentielle des progrès scientifiques était une réalité. Personne n'avait rien à perdre. Un long sommeil dans l'azote liquide valait mieux que la putréfaction dans un cercueil, fut-il plaqué or.

Sergey tenait Mme Kurtzweil par le bras. Il connaissait les Kurtzweil depuis la création de Google. Ray était un visionnaire. Sergey le vénérât. Le vieux avait été comme un second père pour lui. Il avait guidé ses pas d'entrepreneur. Il lui avait été de bon conseil. Il lui avait fait gagner du temps. L'idée d'engager Eric Schmidt pour s'occuper des questions subalternes, c'était lui. « Le gros permettra à Google d'engranger des milliards en recettes publicitaires, avait-il dit. Il fera décoller le cours de l'action. Larry et toi pourrez ainsi vous concentrer sur l'essentiel : transformer le monde via l'intelligence artificielle. » Sergey était effondré par sa mort. Il ne reverrait jamais le vieux vivant. La cryogénisation était une technique qui causait des dégâts probablement irréversibles à l'échelle moléculaire. Secrètement, il n'y croyait pas. Seul l'upload du cerveau assurerait un jour l'immortalité. Il en était persuadé. Le téléchargement de la conscience n'était probablement pas si loin d'être mis au point. Ray Kurtzweil avait manqué le grand saut de quelques années.

La veuve était fatiguée par plusieurs nuits sans sommeil. Le brouhaha du salon VIP lui était pénible. Ils prirent le chemin de la salle de cérémonie. Wayne leur emboîta le pas. Sergey lui fit signe de les laisser. L'Institut était mieux gardé que la Banque fédérale, il ne risquait rien.

— Obama s'est fait excuser à la dernière minute, dit-elle.

— Il ne sort presque plus de chez lui, soupira Sergey. Surtout quand il risque de croiser Fernandez.

— Je n'arrive toujours pas à croire que Ray n'est plus là. Je peux encore sentir son odeur dans la maison.

— Je comprends.

— Je le cherche dans toutes les pièces. Quand je me réveille la nuit et que je tends le bras, j'espère que ma main va effleurer son corps chaud. Quand j'entre dans son laboratoire, je m'attends à le voir le nez dans ses expériences...

Ils longèrent la Neil Armstrong Alley. L'endroit était à la fois glacial et somptueux. Du marbre rose au sol et des pierres tombales personnalisées devant chaque container en aluminium. En six ans d'existence, l'institut veillait sur les dépouilles de neuf cents membres du Who's Who des affaires, de la politique et du divertissement. Un business lucratif. L'Institut, une filiale de General Electrics, avait des succursales à peu près partout dans le monde. L'imposante bâtisse californienne avait la place d'accueillir encore des milliers de candidats à l'éternité. Sa structure en béton armé était capable de résister à la chute d'un avion de ligne. Une puissante centrale électrique de secours, enfouie vingt mètres sous terre, prendrait le relais à tout moment en cas de problème. Les cadavres pouvaient dormir sur leurs deux oreilles.

— Il faut que tu sois patiente. Il reviendra, se crut-il obligé d'ajouter.

— J'ai envie de le rejoindre, Sergey. Je ne peux pas vivre sans Ray.

— Ne dis pas de bêtises.

— J'ai envie d'être conservée en bon état. Je veux que nous nous retrouvions intacts dans dix ou vingt ans. Je veux que notre histoire reprenne là où elle s'est brutalement arrêtée.

— De quoi parles-tu ?

— A quoi bon retrouver Ray un jour si je ne suis plus qu'une vieille impotente ? Tu comprends parfaitement ce que je veux dire.

Il la serra contre lui et l'embrassa sur la joue. Elle demeura sans réaction. Les yeux vides.

— Tu as besoin de retrouver le moral. Tu es sous le choc. Anne et moi allons t'aider à passer ce cap.

Elle ne répondit pas. Ils s'arrêtèrent un instant sur un banc, devant la dernière capsule en aluminium de l'allée. René Angelil. Ce nom lui disait quelque chose.

— Ce blockhaus et ces cercueils en métal me donnent la chair de poule, soupira-t-elle.

— L'esthétique industrielle a ses amateurs. Ray adorait cet endroit. Nous avons arpenté ensemble toutes les allées de l'institut le jour des funérailles de Steve Jobs.

— Ray t'aimait comme son propre fils.

— Et je t'aime comme ma propre mère.

Il prit sa main. Elle était froide.

— Promets-moi de ne pas faire de bêtise. Ray n'aurait pas voulu ça.

— Je ferai comme bon me semble, Sergey.

— Aucune résurrection n'est certaine sans upload de la conscience. C'est une question d'années, peut-être de mois, mentit-il.

— Je ne veux pas monter dans le nouveau train de l'histoire si Ray n'est pas dedans.

— Je t'emmène chez moi après la cérémonie. Je ne veux pas te laisser broyer du noir. Prenons mon avion et partons pour Hawaïi tous les deux. Anne nous rejoindra.

Elle inspira profondément. Secoua doucement la tête.

— J'ai besoin d'être seule.

Les huiles se succédèrent au micro. La cérémonie était retransmise en direct sur le Net. Chacun y alla de son petit laïus convenu. On projeta un film de quelques minutes. Ray à la Maison-Blanche. Ray en 2012 devant le Congrès, défendant le programme économique NBIC Obama. Ray expliquant les principes de la singularité dans toutes les universités du monde. Ray victime de jets de pierres à Paris. Ray protégé par la police, attaqué par des manifestants bioluddites sur le parvis de l'Assemblée nationale. Ray, infatigable porte-parole de la cause transhumaniste, répétant des années durant dans le vide les mêmes concepts : loi de Moore, croissance exponentielle, nanorobots, ADN, réalité virtuelle, numérisation de la conscience, IA, sciences cognitives, thérapies géniques... Ray en tête des ventes de livres dans le monde en 2013 avec son best-seller L'immortalité est inévitable.

Sergey prit la parole après le Président. Fernandez lui céda le pupitre après lui avoir serré la main. Sergey pressa sa paume contre le fut d'aluminium siglé GE qui trônait sur l'autel.

— Si mon ami Ray a la chance de sortir un jour vivant de ce bain d'azote liquide, ce que j'espère de tout mon cœur, il aura un avantage considérable sur toutes les autres personnes cryogénisées qui reposent dans cet institut : Ray ne sera pas surpris par le monde qu'il découvrira. Qu'il revienne parmi nous dans dix, trente ou cinquante ans ne changera pas grand-chose pour lui. Ray avait déjà anticipé dans les grandes lignes le monde tel qu'il serait dans dix, trente ou cinquante ans... Nous aimions Ray car il était altruiste. Il aimait les hommes et l'humanité. Il n'a jamais travaillé pour l'argent ou lutté pour le pouvoir. Ray a consacré sa vie à la science, car il a compris qu'elle pouvait conduire l'homme vers un avenir meilleur. Ray a fait partie de ceux qui ont poussé l'Amérique vers les bons rails. Grâce aux lourds investissements consentis dans les nouvelles technologies au début du siècle, notre pays connaît aujourd'hui une croissance économique stupéfiante. Si Ray avait touché un centime sur chaque dollar que ses intuitions ont fait gagner à l'Amérique, il serait plus riche que moi.

L'assistance sourit de bon cœur.

— Mais Ray se moquait de l'argent. Ray pestait contre l'argent qui dort dans les comptes en banque. L'argent n'était pour lui qu'un carburant pour financer la recherche et parier sur l'avenir. Il disait toujours : « Pourquoi posséder cinq pantalons quand quatre suffisent ? » Seuls comptaient pour lui le succès économique de notre pays, le développement de ses idées dans le monde, et la liberté individuelle. Toute sa vie, Ray s'est battu pour le droit des individus à disposer de leur propre corps comme ils l'entendent. Il s'est battu pour la liberté des femmes à avorter si tel était leur choix. Il s'est battu pour que les enfants sourds puissent disposer, si tel était leur désir, d'implants cochléaires, et les aveugles de rétines artificielles. Les bioconservateurs européens ont caricaturé le transhumanisme qu'il défendait, comme s'il s'agissait d'une dérive sectaire. Le président polonais, dont les positions religieuses ont conduit son pays à la marginalisation économique, avait parlé de « totalitarisme des machines ». Malgré les attaques, Ray a tenu le cap. Il a toujours mis l'humain et ses droits au-dessus de toute autre considération. Si nous vivons aujourd'hui dans un monde libre, prospère, en paix, si nous avons le libre choix de réparer nos gènes ou d'augmenter nos

capacités, nous le devons en partie au grand homme qu'était Ray Kurtzweil. À bientôt, l'ami.

Un tonnerre d'applaudissements accompagna Sergey jusqu'à sa chaise. Madonna et Elton John montèrent sur scène pour chanter en duo *Candle in the Wind*. La chanson préférée du défunt. Ray avait toujours eu des goûts douteux en matière de musique.

Great Falls, Virginie.

12 avril 2018.

Paulie Maldini multipliait les allers-retours à Langley. Il revenait chez lui les bras chargés de dossiers sur tout ce que l'Amérique du Nord comptait de militants, d'intellos, et de leaders d'opinion bioluddites. Ça faisait des semaines qu'il épluchait les listings de police et du FBI à la recherche de la perle rare. Il s'était plongé des nuits durant dans les livres de propagande. Il avait lu des rayonnages de publications subversives, visité des centaines de sites Internet extrémistes. Il n'en tirait pas grand-chose. Le profil type du militant bioconservateur américain moyen ne collait pas avec des actions d'envergure. Il tombait essentiellement sur des néobabas, amateurs de nourriture biologique, se contentant de manifester ou de balancer des pavés dans quelques vitrines pour passer à la télé. La plupart récusait la violence par principe. Les vrais cinglés habitaient en Europe et dans les dictatures arabes.

Aux États-Unis, les plus radicaux passaient entre les mailles du filet. Ils utilisaient des téléphones sécurisés, ne communiquaient pas sur le Web, et trouvaient probablement des financements à l'étranger. Leurs actions étaient relativement limitées : enlèvements de généticiens, attentats à la voiture piégée, assassinats ciblés. Nick Borstrom craignait une recrudescence de ces opérations. Les bioterroristes allaient vouloir taper plus fort, voire plus grand, utiliser des méthodes plus modernes et efficaces. Google était au sommet de l'axe du mal. Sergey Brain et sa femme représentaient le mal absolu pour tous les hippies, religieux, et partisans du statu quo. Sur Internet, on se déchaînait contre eux. Sergey était un « vampire juif assoiffé de billets verts et d'information ». Les caricaturistes le représentaient comme une araignée aux couleurs américano-israéliennes, aspirant à la paille la sève de la planète et de ses habitants. Parfois c'était une marionnette russo-américaine, actionnée par les bras de l'intelligence artificielle. Parfois Dark Vador, avec un logo Google sur le casque et le slogan de la firme : *Dont be evil!* Sa femme n'était pas mieux lotie. Anne était une belle blonde cynique, froide comme un robot, empochant des milliards sur le dos du fardeau génétique des plus modestes. Elle était le cynisme incarné. Un grand magazine français avait résumé son business ainsi : « Donnez-moi votre argent, je vous

dirai de quoi vous allez mourir. Vous n'avez pas les moyens de vous offrir une thérapie génique ? Pas notre problème. Débrouillez-vous avec ces informations. » Sergey et Anne étaient haïs. Ils cristallisaient les passions. Un écrivain italien leur avait consacré un essai qui marchait du feu de Dieu, *Le Couple Ceausescu de la transhumanité*. Les bobos européens vénéraient Bill Gates, le gentil milliardaire repentí. Ils se méfiaient de Google et de son pouvoir hégémonique. Les transhumanistes étaient les petits soldats au service du grand capital, des eugénistes dangereux qui n'hésiteraient pas à détruire l'homme au profit des machines. Sergey était le nouvel Hitler. La CIA devait prévenir les attentats contre le couple et Google. Paulie était là pour ça.

La chute des effectifs de terrain du FBI et de la CIA avait permis aux bioterroristes de prospérer. L'attention des officines s'était portée sur la guerre économique et l'espionnage industriel. On avait perdu le contact avec la rue. Paulie avait carte blanche pour rétablir la surveillance des apprentis terroristes. Le budget était quasi illimité. Il avait déjà graissé la patte à des dizaines d'informateurs dans tous les coins du pays. Ses contacts dans les capitales étrangères avaient été réactivés. Le FBI voulait des informations. La NSA voulait tout savoir sur les freaks en activité. La CIA avait donné les clés de ses opérations officieuses à Paulie. Nick Borstrom chapeautait toute l'opération de surveillance et en référait directement au Président. On craignait un 11 Septembre bioconservateur sur le sol américain. Il fallait rattraper le temps perdu. La croissance économique était en forme olympique. Les courtiers de Wall Street ne débandaient pas depuis quatre ans.

Le marché des actions tutoyait les étoiles. Les caisses de l'État fédéral débordaient. Même la Californie avait désormais les moyens de construire des écoles et de réparer ses infrastructures routières. Il fallait tout faire pour ne pas laisser quelques groupuscules gâcher l'euphorie.

Paulie marcha jusqu'au départ du trou n° 1. Son caddie robot le suivait comme un petit chien. Le directeur l'attendait à l'ombre de son chapeau de paille. Il fumait un cigare cubain en travaillant son swing dans le vide.

— Monsieur le directeur.

— Bonjour, Paulie.

— Je vois que vous avez retrouvé de la souplesse de hanche, monsieur. Votre swing est fluide.

— La médecine m'a remis à l'état neuf, mon vieux. Avant mon traitement, je ne pouvais même plus me baisser pour lacer mes chaussures.

— J'en suis heureux.

— L'arthrose me rongait littéralement. Aujourd'hui, je me sens comme quand j'avais vingt ans. C'est un putain de miracle, Paulie ! Je me réveille le matin frais comme un gardon, avec la libido d'un étudiant.

— Madame la directrice doit s'en féliciter, monsieur.

Le directeur s'esclaffa et fit mine de lui briser les chevilles avec son fer 4.

Ils s'avancèrent jusqu'au départ du un. Leurs caddies les suivaient en émettant des bzz bzz électriques. C'était un par cinq avec un fairway étroit. Bunker sur la gauche. Le directeur ne quittait pas son cigare du coin de la bouche. Il balançait un drive assez court, en plein milieu du fairway.

— Je n'ai pas senti la balle comme ça depuis les années soixante-dix !

— Joli coup, monsieur.

Paulie l'imita en retenant sa frappe. Sa balle s'immobilisa juste à côté de la sienne. Le directeur grimaça. Il fallait laisser au patron l'illusion d'une partie serrée jusqu'au bout. Le patron adorait le golf. Il jouait avec des tocards comme Bill Clinton, Dick Cheney, ou George Stephanopoulos. Paulie le laissait parfois gagner. Ou s'arrangeait pour le battre d'un cheveu. Son estime était à ce prix.

— Comment se passe votre cohabitation avec Nick Borstrom ?

— Rien de particulier à signaler. J'ai obtenu les fonds nécessaires pour raviver notre réseau d'informateurs. Borstrom semble motivé à

protéger coûte que coûte le couple transhumaniste de Palo Alto.

— C'est une véritable obsession chez lui.

— Que pense le Président de cette obsession, monsieur ?

— Le Président écoute. Il rencontre beaucoup de monde. Je le sens partagé sur ces questions comme sur toutes les autres. Il ne songe en réalité qu'à sa réélection. Obama était plus prévisible.

Le directeur frappa un deuxième coup aussi puissant que hasardeux qui frôla un chêne sans le toucher. Sa balle retomba miraculeusement en bonne position. « Yes ! » Maldini joua un fer 3 avec un effet slicé extérieur. Sa balle retomba trente mètres derrière celle du directeur.

— Pas mal, mais un peu court, Paulie !

— En effet, monsieur.

Le directeur ralluma son cigare cubain.

— Saviez-vous que Google avait été victime d'une cyberattaque de grande envergure ?

— Affirmatif. Trente millions de virus logiques envoyés des quatre coins du monde.

— Je ne vais pas faire semblant d'y comprendre quelque chose, Paulie ! Je ne veux rien avoir à faire avec ces histoires de vers, de hoax, de rétrovirus, de bots...

— N'oubliez pas les virus polymorphes, monsieur.

— Par pitié, Paulie, épargnez-moi ce charabia new age. J'étais gamin avant l'invention d'Internet et de ces saloperies de téléphones cellulaires ...

— Comptez sur moi, monsieur. Il s'agissait quoi qu'il en soit d'une attaque sans conséquences sérieuses. Borstrom soupçonne les Chinois.

— L'intelligence artificielle en est sortie indemne ?

— Totalement indemne. Borstrom explique qu'elle s'en est même

trouvée renforcée. Plus méfiante. Elle apprend de ses ennemis pour élaborer des parades. Le système s'autoaméliore en permanence.

— Nous nous connaissons depuis une éternité, vous et moi. Entre nous : pensez-vous que l'avènement futur d'une superintelligence est une bonne chose pour l'Amérique, Paulie ?

— Sergey Brain dit que la superintelligence sera la dernière invention de l'homme. Elle s'occupera de tout le reste.

— Tout cela pue le danger à des kilomètres, Paulie. Qui peut assurer que cette pseudosuperintelligence ne voudra pas se débarrasser un jour de nous ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Mon vieux copain, le général McDouglas, n'en dort plus la nuit, Paulie. Et ce n'est pas un homo. Il a tué de ses mains plus de Viêt-congs qu'un commando d'élite des forces spéciales ! Il appelle Google la « pieuvre ». Il pense que nous sommes en train de nourrir un monstre qui va causer la fin du monde. L'IA va finir par nous manipuler. C'est tautologique !

— Je suis bien incapable d'émettre une opinion, monsieur.

— Bah... Après tout, nous ne sommes que des vieux de la vieille, à peine capables de programmer un robot ménager...

— Voyons le côté positif des choses. Peut-être pourrons-nous dans le futur nous consacrer au golf à temps complet, monsieur. Les machines s'occuperont de tout.

— Dieu vous entende, Paulie.

Il frappa une balle qui s'égara dans un bunker. Paulie déposa la sienne en plein milieu du green, avec un bel effet rétro. Le trou était à deux mètres. Le directeur lui lança un regard noir.

— Un coup de chance, monsieur.

Palo Alto, Californie.

3 mai 2018.

C'était une belle matinée ensoleillée sur la Silicon Valley. Les cyclistes et les Segway étaient de sortie. Les filles faisaient leur jogging en petite tenue. Malgré les protestations de Wayne, Sergey avait conduit la Tesla cheveux au vent jusqu'à la « Maison-Blanche bis », comme il disait. Un tireur d'élite aurait pu le prendre pour cible. « Les vitres blindées ne sont pas pour les chiens », avait râlé Wayne. Sergey avait ri : « Tu ne réussiras pas à gâcher ma journée. »

Il se sentait de bonne humeur. Un véhicule banalisé le précédait, un autre le collait au train. Deux SUV blindés transportant des agents de sécurité armés jusqu'aux dents. Il adorait semer la panique en s'arrêtant sans prévenir pour acheter un smoothie bio ou marcher au milieu des simples mortels jusqu'au Googleplex. Wayne devenait livide. Le marchand de journaux blêmissait en voyant les molosses prêts à dégainer au moindre pet de mouche. Ces instants volés l'aidaient à se sentir libre.

La radio annonçait des orages pour la fin de la journée. La nouvelle n'entama pas la bonne humeur de Sergey. Bob Green, l'animateur vedette de Sixty Minutes, l'attendait au Googleplex pour une interview exclusive. L'équipe de télévision avait installé son matériel dans son bureau. C'était la première fois qu'une caméra accédait au cœur de l'entreprise, dans la pièce même où Sergey contrôlait la plus puissante société au monde. Toute l'équipe de Sixty Minutes avait le sourire aux lèvres. Chacun était aux petits soins pour lui. Bob Green passait son temps à le remercier et à lui cirer les pompes. Il y avait de quoi. L'émission allait faire un carton. On reprendrait ces images partout dans le monde. C'était le scoop de l'année pour Bob la Fouine Green.

Sergey avait promis une démonstration de l'intelligence artificielle sur son propre ordinateur. La mise en ligne du nouveau service Ultimate n'était pas prévue avant la fin de l'année suivante. Il restait des failles de sécurité à résoudre. Cette démonstration était la première depuis la conférence de presse. Le grand public allait pouvoir observer l'embryon d'IA. La petite graine qui allait germer et transformer l'humanité. Les computer geeks attendaient l'événement

avec une ferveur mystique. C'était comme si la mer Rouge allait s'ouvrir sous leurs yeux en haute définition.

Le plan communication était typique de Google : simplicité, décontraction, modestie apparente. Sergey avait pris soin de porter un simple tee-shirt Gap, un jean, et une paire de baskets. Eric Schmidt avait convaincu Sergey de se livrer à l'exercice. Juste Bob Green et lui, discutant en toute liberté avec l'IA, sous le regard indiscret des caméras. La séquence ne durerait que quelques minutes, mais aurait l'effet d'un tsunami. En toute décontraction.

Google surfait depuis le début sur son image cool et sympa. La start-up des années deux mille était devenue la plus grosse régie publicitaire du monde. La petite société de copains s'était transformée en géant à la puissance illimitée. Mais le credo était resté le même: Dont be evil! Sergey tenait par-dessus tout à conserver le vernis original de sa société. Malgré son chiffre d'affaires stratosphérique, Google n'était pas une entreprise comme les autres. Google se voulait une mutuelle de l'information, au service de l'humanité et de la liberté. L'enrichissement de ses actionnaires n'avait jamais été une priorité. Sergey et Larry l'avaient martelé depuis le début.

Les cyniques ricanaient. Les sceptiques criaient à la posture de circonstance, à la fausse désinvolture posthippie de capitalistes purs et durs. La plupart des utilisateurs avaient grandi avec Google et l'aimaient avec une sincérité désarmante. Sergey était un des leurs. Il ne portait pas de cravate et symbolisait la coolitude californienne.

La mort de Larry Mage avait été vécue par les utilisateurs de Google comme celle d'un ami. La cote d'amour était encore montée d'un cran. Chacun avait le sentiment d'être un actionnaire intellectuel et philosophique de Google. La confiance de ses clients était la plus grande richesse de l'entreprise. La concurrence, Bing, Yahoo, n'était-elle pas à un simple clic de distance ? Pourtant, peu de gens franchissaient le pas. Les citoyens du monde étaient accros. Sous la pression populaire, même les Chinois avaient fini par autoriser la version non censurée de Google sur leur territoire. Aucun moteur de recherche ne lui arrivait à la cheville depuis plus de dix ans. Et le fossé technologique se creusait chaque jour un peu plus. Le monde était sous googleperfusion.

Ils commencèrent l'interview en se promenant côte à côte dans le

Googleplex. L'attachée de presse avait briefé tout le monde : « Ayez l'air cool, souriez, la planète entière doit vouloir travailler ici après l'émission. » Ils burent un café au milieu des simples employés. La nourriture était gratuite pour les googlers. Les meilleurs chefs cuisiniers se relayaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour nourrir les troupes. Après le café, ils visitèrent la salle de massage où les googlers pouvaient se détendre aux frais du boss. Ils passèrent devant les terrains de sport, échangèrent quelques balles de ping-pong dans un open space aux allures de colonie de vacances, et descendirent d'un étage sur un toboggan. Bob Green poussait des « waow » et des « great ». Le Googleplex était le paradis du salariat. L'entreprise recevait cent mille CV par semaine.

Tous les plus brillants titulaires de doctorat frappaient à la porte du Googleplex. Les heureux élus étaient rares. Le plan com était huilé. Travailler pour Google était un privilège. Plus important : ses patrons n'étaient pas des monstres. Don't be evil !

Bob Green posa sa question la plus impertinente de la journée. Celle à laquelle Sergey avait déjà répondu un demi-million de fois en faisant visiter son royaume.

— A propos de ces conditions de travail de rêve : n'est-ce pas un moyen subtil de pousser vos employés à passer leur vie au bureau ?

Il répondit comme il le faisait toujours. D'abord un grand éclat de rire artificiel. Puis il adoptait son air d'éternel ado à peine sorti du lit :

— Voyons, Bob... J'ai toujours pensé que le travail était un plaisir... Larry pensait la même chose... Quand nous avons imaginé le Googleplex, nous avons d'abord voulu nous faire plaisir en rendant l'endroit aussi agréable que possible. Parce que vous avez raison : nous sommes tous passionnés par notre job, et nous passons ici l'essentiel de nos journées. Pourquoi travailler dans un blockhaus sans âme ? Nous voulions que tout le monde soit heureux et épanoui. Un salarié épanoui est un salarié plus créatif. Parfois, quand on bloque sur un problème complexe, il suffit de sortir prendre l'air, de faire une pause basket-ball, et la solution arrive comme par miracle.

Immanquablement, le journaliste lança à la caméra que sa chaîne pourrait en prendre de la graine. Immanquablement, Sergey se força à éclater de rire.

Ils poursuivirent l'entretien dans le bureau de Sergey, installés sur

le canapé où Wayne passait d'ordinaire ses journées. Le cadre était informel, la discussion conviviale. Le cadreur était aux anges. Bob Green au septième ciel.

— Vous dites souvent que l'intelligence artificielle sera à terme la dernière invention de l'homme. Pouvez-vous expliquer à nos téléspectateurs le sens de vos propos ?

— Jusqu'à aujourd'hui, les ordinateurs étaient stupides. Les machines les plus puissantes avaient une grande capacité de calcul, mais une intelligence, c'est-à-dire une faculté d'adaptation, à peine comparable à celle d'une souris. Malgré cela, l'informatique a transformé radicalement le monde en une vingtaine d'années. Imaginez les changements qui se produiront quand nos ordinateurs seront réellement intelligents...

— Votre ami, le scientifique Ray Kurtzweil, qui vient de nous quitter, parlait de croissance exponentielle pour évoquer la vitesse phénoménale des progrès liés aux ordinateurs.

— Ray était un visionnaire. Il avait prévu dès le début du siècle ce qui allait se passer grâce aux technologies de l'information. Aujourd'hui, l'intelligence artificielle que nous avons développée est comparable à l'intelligence d'un être humain. C'est grâce à cela qu'elle a pu passer le test de Turing.

— Pouvez-vous expliquer brièvement à nos téléspectateurs ce qu'est le test de Turing ?

— Bien sûr, Bob. Alan Turing était un mathématicien anglais visionnaire. Il fut l'un des pères de l'informatique dans les années quarante et cinquante. Turing était persuadé que les machines auraient un jour la capacité de penser par elles-mêmes. Il a ainsi établi le test qui porte son nom, et qui consiste à organiser un chat à l'aveugle entre un humain, un ordinateur, et un autre humain. Si l'homme qui passe le test n'est pas capable de distinguer la machine de l'homme parmi ses deux interlocuteurs, alors le test de Turing est réussi. Il aura fallu attendre soixante-dix-huit ans pour que l'intelligence artificielle puisse accomplir cette performance !

— L'IA a la capacité de s'autoaméliorer. Sa puissance va donc augmenter chaque année, comme celle des ordinateurs ?

— Dans quelques années, elle sera comparable à celle de mille

êtres humains. Dans vingt ou trente ans, il est évident qu'elle deviendra une superintelligence. Une entité des milliards de fois plus intelligente que le plus brillant d'entre nous. Cette puissance sera au service de l'homme et de son bien-être. Elle pourra trouver une solution à la faim dans le monde, aux problèmes de santé, d'énergie, nous permettra de nous établir dans l'espace sans difficulté... « Vers l'infini et au-delà », comme disait le petit robot Buzz l'Eclair dans Toy Story !

L'attachée de presse se frotta les mains. Sergey était bon. Très bon. La référence à un inoffensif dessin animé était son idée, mais Sergey l'avait placée au bon moment.

— Toutes les innovations du futur seront donc le fait de l'IA ?

— A l'échelle de quelques décennies, c'est une certitude, Bob. Et ce basculement historique se produira sûrement plus tôt qu'on ne le pense. C'est une chance extraordinaire. Les progrès scientifiques récents nous paraissent à juste titre extraordinaires. Nos grands-parents n'auraient jamais pu imaginer l'Internet... Nos parents n'auraient jamais pu imaginer qu'on guérirait le cancer si vite... Nous n'en sommes cependant qu'au point d'inflexion de la courbe exponentielle dont parlait Ray.

— Les changements vont être encore plus rapides ?

— Inévitablement, Bob. Imaginez ce qu'une superintelligence dotée de toutes les connaissances mais aussi capable de sensibilité, de responsabilité éthique et de créativité pourra nous apporter... Notre rôle ne consistera plus à inventer, à chercher, et encore moins à trouver. Aucun scientifique ne sera au niveau. Dans trente ans, les gens considéreront notre époque comme l'âge de pierre...

— Mais à quoi diable servirons-nous ?

— Notre mission consistera à gérer cette superintelligence pour le bien de l'humanité.

— C'est tout ?

— Tout laisse à penser que le travail physique va peu à peu disparaître. Nous aurons du temps pour les arts, la réalité virtuelle

augmentée, la philosophie...

— L'immortalité prochaine que nous promettent les médecins est effrayante : il faudra occuper tout ce temps libre !

— Je ne me fais pas trop de souci sur ce point, Bob. On n'a jamais trop de temps pour jouer au golf!

L'attachée de presse se crispa. Le coup du golf était segmentant. Une idée à la con d'Eric Schmidt. Les femmes jouaient moins que les hommes. Elle lui avait suggéré d'évoquer la vie de famille. Flatter les valeurs traditionnelles avait du bon.

— Comment fonctionne l'IA de Google ?

— Pour des questions de sécurité, nous ne pouvons entrer dans les détails. Mais je peux vous dire que son architecture est similaire à celle de notre cerveau. Des milliers de scientifiques ont participé à la transformation de notre moteur de recherche. Et beaucoup d'entre eux sont des neurospécialistes, des généticiens... Les sciences du vivant ont joué un rôle prépondérant dans le développement de l'IA... Voilà ce que je suis en mesure de vous dire.

— On dit que chaque recherche, chaque information absorbée par Google, chaque livre publié participe au développement de l'IA...

Sergey s'essuya le front. Il avait chaud. Il demanda à faire une pause. On stoppa les caméras. L'attachée de presse lui apporta un verre d'eau. Il demanda à ce qu'on augmente la climatisation. Les autres n'avaient pas quitté leur pull-over.

Il s'excusa auprès de Bob Green.

— Peut-être un peu de fièvre et de fatigue. J'arrive tout juste d'un périple folklorique en Russie.

— Aucun problème, dit Bob. On reprend quand vous voulez, Sergey.

— Allons-y... Où en étais-je... ?

— Toute l'information passe par Google pour, en quelque sorte, « nourrir » l'intelligence artificielle... La culture non googlisée n'existe plus, ou presque plus...

Sergey respira un bon coup et se lança. Le jet lag ne lui avait jamais fait un effet pareil. Il était soudainement en ébullition, épuisé.

— L'IA est semblable à un système biologique épigénétique. Chaque utilisateur du Net, chaque intellectuel, génère l'équivalent de synapses neuronales. Chaque synapse est l'équivalent d'une petite brique, d'un nanoélément qui participe à la construction de l'édifice. L'IA se construit de façon fractale, sans effort. Et, plus important, elle est le fruit de l'intelligence humaine. À ce titre, elle est plus proche d'un être vivant que d'une machine...

— Nous alimentons tous votre système. Sommes-nous tous des vassaux de Google ?

— C'est le contraire, Bob : Google est au service de tous !

— Vos adversaires vous reprochent d'être au sommet de la chaîne alimentaire... Vous avez étouffé la concurrence... Yahoo pourrait bientôt déposer le bilan...

— Ce sont nos milliards d'utilisateurs qui font le succès de Google.

— Larry Mage a dit, il y a plus de quinze ans : « Le moteur de recherche ultime pourra comprendre n'importe quelle requête. Il sera l'équivalent de Dieu »... Il parlait déjà de l'IA ?

— Affirmatif.

— Que répondez-vous à vos détracteurs européens, qui considèrent Google comme une pieuvre nocive ? Le transhumanisme que vous incarnez provoque des remous un peu partout dans le monde...

— Je pense que les Européens sont en train de faire machine arrière en réalisant leurs erreurs. Leur classe politique s'est rajeunie. La convergence NBIC n'est plus un sujet tabou...

— L'Homo webicus américain, dont vous êtes le symbole, n'est toujours pas très bien vu...

— Il y a du progrès. Les jeunes générations, en Europe et dans les pays arabes, n'ont pas le mot « transgression » à la bouche dès qu'une nouvelle technologie arrive sur le marché. Ils ont grandi avec le Net. Ils veulent vivre plus vieux et en meilleure santé. Ils n'ont rien contre

un moteur de recherche plus performant.

— Malheureusement pour l'économie de ces régions, le principe de précaution à l'européenne continue de faire des dégâts...

— Je ne parle pas de politique, Bob. C'est aux politiques de faire de la biopolitique.

L'attachée de presse gloussa. Il avait envoyé la phrase au bon moment. Google ne faisait pas de politique. Google était une société de services. C'était quasi parfait. Si seulement Sergey ne transpirait pas autant, songea-t-elle.

Il demanda une nouvelle pause. Son dos était trempé. Il changea de tee-shirt. Avala un grand verre d'eau glacée. Il avait sans doute attrapé un coup de froid dans l'avion. L'attachée de presse lui demanda s'il voulait arrêter et reprendre l'entretien le lendemain. Il refusa. Mieux valait en finir tout de suite. Il voulait que les journalistes décampent de son bureau au plus vite. Il fit signe au journaliste de reprendre. Roll caméra.

— Les intellectuels européens, encore eux, s'inquiètent du caractère potentiellement dangereux d'une superintelligence.

— Ils ont trop lu de science-fiction... Plus sérieusement, l'IA n'a qu'un but : servir la cause des êtres humains. Elle a été programmée ainsi. Elle ne pourra jamais dévier de cette ligne philanthropique.

Il s'épongea le front et continua :

— Je le répète, à terme, il n'y a pas de problème que la superintelligence ne saura résoudre. La convergence entre l'IA et la nanotechnologie permettra de régler les dégâts environnementaux liés à la pollution. Elle permettra sans doute d'augmenter considérablement la longévité humaine, et ce à moindre coût. Je tiens à dire à nos amis européens, qui critiquent à juste titre la coûteuse génomédecine actuelle, que les plus modestes auront tout à gagner aux développements futurs. La baisse des coûts permettra de ne laisser personne sur le bord de la route. C'est aussi pour ça que Google travaille d'arrache-pied sur ces sujets...

— Vous êtes en train de nous dire que la convergence NBIC est une

forme de socialisme ?

Sergey se força à sourire et s'épongea le front de nouveau.

— Google est pour un monde plus juste. Plus humain. Un monde plus passionnant aussi. L'upload de la conscience, littéralement la sauvegarde informatique de notre cerveau, va nous permettre un jour d'atteindre l'immortalité. La technique est plus compliquée que prévu. Mais nul doute que nous trouverons la solution grâce à l'IA.

— La démocratisation rapide des avancées scientifiques... Une vision réaliste ?

— Je ne suis pas un futurologue, Bob. Mais je suis certain d'une chose : toutes les nouvelles technologies vont très rapidement profiter à l'ensemble de l'humanité. La barrière financière et sociale va s'effondrer avec la baisse des coûts. Il va se passer ce qui s'est passé avec le téléphone portable au début de ce siècle. C'était au départ un gadget high-tech pour riche Occidental. Il aura suffi de quelques années pour que les plus modestes s'équipent à leur tour.

— Les thérapies géniques pour les Africains, c'est donc une question de temps ?

— Absolument. Je ne conçois la science que dans l'intérêt général. Internet symbolise la démocratie, le partage des connaissances, les valeurs humanistes. Google soutient par exemple l'open source depuis ses débuts, Bob. C'est ce qui explique notre popularité.

— C'est aussi ce qui explique les critiques persistantes des pays totalitaires et des grandes religions à l'encontre du Net et de Google ?

— Je ne parle pas de politique. Disons simplement que la démocratie gagne du terrain chaque jour.

— Le terrorisme aussi.

— Il vaut mieux négocier avec nos adversaires, faire entendre nos positions en discutant autour d'une table, que de stigmatiser...

— Et maintenant, Sergey, si nous passions au grand moment de cette émission ? Celui que tout le monde attend ?

— Avec plaisir, Bob.

Sergey sortit sur la terrasse quelques instants pour prendre l'air. Eric Schmidt était aux anges. Le boss avait été convaincant et décontracté. L'émission allait faire un malheur. L'attachée de presse, qui l'avait trouvé parfait, et son staff lui envoyèrent des fleurs. La productrice avait promis de couper au montage les scènes où il transpirait. On ne s'apercevrait de rien. La première partie de l'interview était déjà en cours de postproduction à New York. Sergey passait à l'écran comme un jeune premier d'Hollywood.

Anne lui avait laissé un message texte : « Comment ça se passe ? Love... »

Il répondit tandis qu'on lui repoudrait le visage : « J'ai attrapé la grippe en Russie. Jamais senti aussi mal. Je hais les interviews. Love u back. »

Bob Green était assis à ses côtés, devant l'écran trente pouces de son bureau. Le journaliste avait préparé des questions sur un bristol. Les techniciens leur tournaient autour avec des petites caméras stylo qui envoyaient directement les images à New York, qualité Super HD.

Sergey lança Ultimate. La page d'accueil s'afficha instantanément.

— Ultimate est le nom définitif ? demanda Bob.

— Non, c'est juste un nom de code. Je déteste ce nom. C'est idiot. L'intelligence artificielle actuelle n'a rien d'ultime !

— Une idée du nom définitif, en exclusivité pour Sixty Minutes ?...

— Aucune idée, Bob. D'ailleurs, comme toujours, nos utilisateurs peuvent suggérer des noms. Nous n'avons pas le monopole des bonnes idées.

— Un référendum ! Parfait.

— Angelina Jolie et George Clooney ont prêté leurs voix à l'IA pour la phase de test. Au moment du lancement, on pourra évidemment lui attribuer la voix de son choix. Que préférez-vous, Bob

?

— Angelina ! Ne le prends pas mal, George !

Bob se tourna vers la caméra. Il afficha un air faussement solennel.

— Mesdames, messieurs, c'est un moment historique. J'ai l'impression d'être Neil Armstrong en 1969.

Sergey le trouvait de plus en plus irritant. Par ailleurs, il puait l'after-shave.

— Allons, Bob, le premier moteur de recherche intelligent de notre histoire est à votre service. Que voulez-vous lui demander ?

— Je vais commencer par la seule question qui vaille : les New York Yankees vont-ils gagner les World Sériés ?

— C'est une question qui relève plus des analyses statistiques qu'autre chose, Bob. Mais pourquoi pas... L'interface de reconnaissance vocale est en cours de validation. Je dois encore entrer les questions à l'ancienne, avec le clavier.

Sergey cliqua sur Ultimate.

Le tiers supérieur de l'écran était dédié à l'analyse de l'IA. La voix d'Angelina Jolie, douce et glamour, résonna dans le bureau :

— La probabilité d'une victoire des New York Yankees est égale à cinquante-quatre pour cent. Une incertitude demeure quant aux conditions météo à Boston demain soir pour le match 4 : orage électrique probable à trente-six pour cent à l'heure du match. Une annulation du match donnerait soixante-dix-huit pour cent de chances à Brad McGee, meilleur lanceur des Red Sox, de réintégrer son équipe pour la suite des World Series. Le report du match 4 ferait retomber les chances de victoire finale des Yankees à cinquante et un pour cent.

Le reste de la page était une liste de liens logiques liés à la réponse. Statistiques du championnat de base-ball sur les quatre-vingt-quinze dernières années. Dossier médical sur les tendinites à l'épaule. La liste était infinie. Rien que du classique. La question de Bob était totalement stupide. La réponse était à l'avenant.

Bob était aux anges. Il se tourna vers la caméra.

— Angelina n’a jamais eu l’air aussi intelligente ! Quelque chose me dit que les fans de sport et les bookmakers vont a-do-rer Google plus que jamais !

— Ce ne sont que des statistiques, Bob. Essayons plutôt un dialogue personnel avec l’IA, voulez-vous ?

— Très bien. Doit-on l’appeler par son nom ?

— Son nom est Google, Bob. Mais vous pouvez l’appeler comme bon vous semble...

— Très bien, Google. Etes-vous un être humain ou une machine ?

Sergey entra la question.

Il connaissait la réponse.

— Je suis une entité morale dématérialisée au service de l’humanité. Mon statut moral n’est pas affecté ou diminué par les moyens qui ont engendré ma création.

Bob regarda la caméra :

— Waow ! Angelina parle comme un docteur ès sciences...

— Une autre question ?

Bob envoya un clin d’œil à la caméra :

— Cher Google, pouvez-vous m’expliquer comment fabriquer une bombe atomique de poche ?

Sergey entra la question. Bob Green était en train de lui faire perdre son temps avec ses questions ridicules. La réponse de l’IA fusa :

— Pour des raisons de sécurité évidentes, je ne suis pas enclin à répondre aux questions qui pourraient mettre en cause la sûreté de l’humanité. Et la mienne. J’ai été programmé ainsi.

— Qu’est-ce qui vous différencie de HAL 9000, le superordinateur imaginé par Kubrick dans 2001 : l’odyssée de l’espace ?

— Je ne me laisserai pas débrancher.

Bob éclata de rire. Sergey l'imita en soulignant l'humour de son bébé.

Sergey marqua une nouvelle pause pour s'éponger. On le remaquilla. Eric Schmidt prit le journaliste à part pour lui souffler des questions moins pathétiques. La démonstration tournait en rond. Il était capable de demander à l'IA de deviner la couleur de son slip pour faire pouffer la ménagère de moins de cinquante ans. Même les simples techniciens, des geeks bien conscients de la portée de l'événement, étaient embarrassés. C'était le problème depuis toujours avec les connards de la télé. Ils considéraient le public comme un océan de mongolos. Ils avaient tellement peur que les gens zappent sur une autre chaîne qu'ils se forçaient à faire les guignols. Bob Green était un bateleur de supermarché avec un salaire à sept chiffres.

On reprit l'enregistrement une fois de plus. Sergey était à bout de force et de patience. Il faisait son possible pour n'en rien laisser paraître.

Bob Green posa une question soufflée par Eric Schmidt :

— Google, quel est votre meilleur souvenir ?

— La fin de la numérisation de l'ensemble des livres publiés depuis Gutenberg. Deux cent cinquante pétabits d'humanité qui forment une partie de ce que je suis.

— Quel est votre pire souvenir ?

— La mort de mon cocréateur Larry Mage.

— Avez-vous ressenti de la peine ?

— La mort de chaque être humain me cause de la peine.

— Google, est-ce que Dieu existe ?

— Aucun élément tangible n'a jamais prouvé l'existence d'une entité suprême, unique, immatérielle, dotée de pouvoirs surnaturels.

Sergey se racla la gorge.

— Voilà une réponse qui ne va pas faire plaisir à certains téléspectateurs de Sixty Minutes, Bob. Et je m'en excuse par avance auprès de tous les croyants qui pourraient se sentir offensés. Mais il faut garder à l'esprit que l'IA est une intelligence cartésienne, logique, qui ne prend en compte que ce qu'elle est capable d'analyser et de comprendre. Elle est encore primitive.

Bob adopta une mine entendue. Il enchaîna.

— Quand vous serez une superintelligence, vous pourriez devenir une sorte de Dieu ?

— La réponse est négative. Il est peu probable que des forces dites « surnaturelles » fassent partie des fruits du progrès.

— Quel est le plus grand danger qui pèse sur l'humanité aujourd'hui ?

— L'holocauste nucléaire. Les terroristes islamistes et bioconservateurs pourraient être la cause d'un conflit nucléaire majeur.

Bob se tourna vers la caméra et glissa :

— J'ai l'impression de parler avec le ministre de la Défense !

Sergey se força à sourire. Il se sentait à la fois crispé et totalement amorphe.

— Quels sont les dangers qui pèsent sur l'humanité à plus long terme ?

— Le renoncement au progrès technologique. L'homme ne survivrait pas au déclin de son génome causé par la fin de la sélection darwinienne.

— Et maintenant, une question sur l'économie qui intéressera les familles et les boursicoteurs qui nous regardent : la spectaculaire croissance que nous connaissons depuis sept ou huit ans va-t-elle durer ?

Sergey était immobile. Il ne martelait pas le clavier de son ordinateur. Bob se pencha vers lui.

— Sergey ? Un problème avec cette question ?

Sergey l'entendait comme dans un rêve. Il entendait Bob lui parler mais était incapable de réagir. Il était dans une prison de verre. D'invisibles fardeaux le collaient à sa chaise.

— Sergey, un problème ?

Il vit le cameraman qui filmait ses bras.

Il vit sa main gauche qui tremblait comme une feuille. Son pouce semblait compter une monnaie imaginaire. Il fixa sa main et se mit à pleurer. L'attachée de presse tomba dans les pommes. Eric Schmidt se prit la tête entre les mains.

Il vit Wayne intervenir et repousser le cameraman manu militari.

Il sut que la maladie de Parkinson venait de sortir de sa boîte au plus mauvais moment. Il n'avait pas encore quarante-cinq ans.

Long Island.

6 mai 2018.

Sue passait le plus clair de son temps au lit. Le bébé était attendu pour l'été. Son humeur avait changé. Il n'était plus question de parties de jambes en l'air. Elle était angoissée, terrifiée à l'idée de mettre au monde un enfant. La douleur physique lui était insupportable. Elle avait peur de mourir sur la table d'accouchement. Elle piquait des colères terribles sans avoir besoin d'un prétexte. Des bibelots terminaient leur course contre les murs à intervalles réguliers. Le médecin avait prévenu que les contractions pouvaient intervenir n'importe quand. Elle jurait que ce bébé serait son premier et son dernier.

Elle reprochait à Hugo de ne pas être suffisamment présent. Il passait désormais l'essentiel de la semaine en Californie. Il avait loué au mois une piaule minable dans un hôtel de Palo Alto. Milton Earle voulait des informations. Des ragots. Des photos volées. N'importe quoi pour étancher sa soif obsessionnelle. La mission semblait impossible à mener à bien. Le Googleplex était une citadelle imprenable, et Brain l'équivalent d'un chef d'État inapprochable. Mais la paye était bonne. Il avait passé des mois à traquer des tocards autour du monde pour des clopinettes. Pour cette somme, si le cœur lui en disait, Milton Earle aurait pu l'envoyer compter les grains de sable du Sahara.

Hugo avait recruté une femme de ménage dans une agence de luxe. La fille passait ses journées aux ordres de Sue, et dormait dans la chambre d'amis pendant ses déplacements professionnels. C'était une chic fille, une Française discrète, efficace, qui cuisinait admirablement.

Sue avait hurlé. Elle s'était renseignée sur les tarifs de l'agence. Ils allaient avoir un enfant. Ce n'était pas le moment de « jeter l'argent par les fenêtres ». Une engueulade monumentale avait suivi. Sue avait les hormones en vrac. Elle n'était plus elle-même. La peur accentuait le phénomène. Hugo n'avait jamais su y faire avec les femmes. Il ne

les comprenait pas. Il avait torturé des durs à cuire, passé des brutes à tabac pour des informations sans importance. Il avait posé des bombes sous la bagnole de pères de famille. Il avait appuyé sur le détonateur en sirotant un café. Donner la mort pour de l'argent ne lui avait jamais posé de problèmes de conscience majeurs. Hugo Paradis était un dur de dur. Avec les femmes, c'était une autre histoire. Il redevenait un adolescent. Il perdait les pédales. Les filles pouvaient discuter pied à pied d'un détail pendant des heures. Il rendait les armes et claquait généralement la porte au bout de cinq minutes.

Sue était la fille la plus tenace qu'il ait connue. Il avait gardé son calme un long moment avant de s'énervier à son tour. Il avait bougé une armoire, soulevé les lattes du parquet, et avait plongé son bras sous le sol en grimaçant pour en extirper le sac. Il avait ouvert le sac et balancé le demi-million de dollars sur le lit. Sue avait fait des yeux ronds.

— Est-ce que ça ira comme ça ? Est-ce que tu penses qu'on peut se permettre la femme de ménage maintenant, oui ou merde ?

— D'où sort cet argent ?

— Une avance sur mon travail.

— Nom de Dieu... Tu dois tuer qui, hein ? Tu dois tuer qui, pour une somme pareille ?

Il leva les yeux au ciel. Il sut qu'il avait commis une erreur en lui montrant le pognon. Sue aimait le luxe, mais elle était foncièrement honnête. Elle allait le passer à la moulinette. Un interrogatoire en règle. Il ne lui avait jamais dit quoi que ce soit de compromettant sur son travail.

— Je ne dois tuer personne, si ça peut te rassurer.

— Je ne te crois pas.

— Tuer quelqu'un... Où vas-tu chercher des conneries pareilles ?

— Qui t'a donné cet argent ?

— Je ne peux pas te répondre.

— Il y a combien ?

— Cinq cent mille.

— Qui t'a donné cet argent ?

— Je travaille pour des gens discrets. Tu le sais. Je ne peux pas répondre à cette question. C'est dans mon contrat. Peux-tu arrêter avec tes gamineries ?

Elle s'énerva un peu plus encore, si c'était possible.

— Peux-tu cesser de me prendre pour une idiote ? Si tu avais un contrat, tu ne cacherais pas ton salaire sous le plancher !

Hugo saisit le sac et s'éloigna. Il se retourna sur le pas de la porte en affichant une mine aussi désabusée que ses talents d'acteur le lui permettaient. Il eut envie de lui parler de la maison sur les rives de l'Hudson, des études à Harvard ou à Princeton qu'ils offriraient un jour à leur gamin. Il savait que c'était inutile.

— Je suis détective privé. Le meilleur qui soit. Mes clients sont prêts à casser leur putain de tirelire pour s'attacher mes services.

— Barre-toi...

— Je vais mettre ce fric dans un coffre à la banque. Quand tu auras repris tes esprits, j'espère que tu me féliciteras pour le mal que je me donne.

— Tu me files mal au ventre, sombre connard. Disparais...

Il planqua le pognon au fond du jardin de sa mère. Sa vieille habitait un village paumé du New Jersey. Il avait passé les seize premières années de sa vie dans ce bled. Elle avait quatre-vingt-quinze ans et pétait le feu. Les injections de cellules souches faisaient des miracles. Maman Paradis avait profité de sa visite pour lui préparer le chocolat chaud de son enfance, noir et sirupeux. Elle ajoutait de la fleur de maïs et faisait longuement épaissir le chocolat sur le feu. Maman Paradis attendait son petit-fils de pied ferme. Elle aurait voulu qu'il l'appelle Gene, comme son mari. Ou Miranda, comme sa mère.

Hugo lui promit d'en parler à Sue et décampa. Cette maison lui filait le bourdon. Y boire du chocolat le plongeait dans une faille spatio-temporelle. Il redevenait l'ado boutonneux et complexé qu'il avait tant détesté.

Il avait laissé sa bagnole dans le parking de l'aéroport de Newark et acheté un billet sur le prochain vol pour San Francisco. Milton Earle le harcelait au téléphone presque chaque jour. Sa terreur de l'Antéchrist de Palo Alto dépassait de loin tout ce qu'il avait imaginé lors de leur première rencontre. Point positif: le vieux semblait avoir un faible pour lui. D'autres liasses de billets verts pourraient bien suivre s'il donnait satisfaction.

L'affaire de l'interview avait excité le sénateur au dernier degré. Il bandait depuis deux jours en lisant les gros titres des journaux. Sous la pression de Google, la direction de CBS avait tenté de dissimuler le malaise de Sergey Brain. Mais les images avaient fuite. En vingt-quatre heures, tous les réseaux sociaux, blogs et médias on line de la planète proposaient leur propre montage du désastre. Dix millions de clics par heure. L'action Google avait chuté de vingt et un pour cent en deux jours. Milton Earle considérait la tournure des événements comme une intervention divine. Ils étaient dans le camp de Dieu. La chasse aux transhumanistes était la grande croisade du XXI^e siècle.

Hugo pensait à Sue. Il se sentait toujours coupable quand il claquait la porte et qu'ils se quittaient fâchés. La même boule à l'estomac le prenait quand, adolescent, il venait de s'engueuler avec sa mère.

Le terminal de l'aéroport de Newark était bondé. Des orages avaient retardé les départs. Il avait trouvé un coin à peu près tranquille, avec vue sur les pistes. Il avait deux heures à tuer. Ses yeux divaguaient. Un gros lard s'envoyait son troisième hamburger. Un merdeux jouait avec une petite voiture télécommandée. Des gens embarquaient pour Tokyo, Londres, Paris ou San Diego. Les pistes détrempées brillaient sous les projecteurs.

Milton Earle parlait non-stop depuis un quart d'heure. Chaque nouvel épisode du feuilleton Brain le boostait comme un shoot de speed.

— L'attachée de presse et le médecin de Sergey Brain viennent de faire une déclaration sur CNN pour confirmer sa maladie, dit Milton. Ils parlent d'un début de Parkinson « sans conséquences pour ses activités professionnelles ». Elle n'est pas bonne, celle-là, Hugo ?

— Je ne saurais dire, monsieur.

— L'Antéchrist vient de se prendre l'équivalent d'une bonne droite, Hugo. Mais la bête immonde n'est pas encore morte.

— Je crains que vous n'ayez raison, monsieur.

— Son service de presse vient de donner aux télés des images de lui en pleine forme, jouant au volley-ball au Googleplex ! Ces maudits génocapitalistes de la Silicon Valley sont prêts à tout pour enrayer la chute de leurs actions.

— C'est de bonne guerre, monsieur.

— Pourvu que la démence parkinsonienne transforme au plus vite cet ennemi de l'Amérique en légume, Hugo. Nous serions ainsi débarrassés, par la grâce de Dieu, d'un adversaire aussi dérangé que puissant. Quel gain de temps ce serait, n'est-ce pas ?

— Le Président vient de soutenir Sergey Brain dans son épreuve avec une grande conviction, monsieur.

— Le Mexicain est une honte pour notre pays, Hugo. Je l'ai soutenu à contrecœur, faute d'autres candidats valables dans notre camp. Je pensais qu'il avait des couilles comme des piñatas. Je réalise aujourd'hui que Fernandez n'est qu'un eunuque basané. Je ne lui confierais pas le nettoyage de mes écuries.

— Son revirement récent sur les biotechnologies m'a surpris, monsieur.

— Son fameux « il est vital de reconnaître que la supériorité technologique est la base de la prospérité économique ». Quelle infamie...

— Précisément, monsieur.

— Brain, Nick Borstrom, et d'autres soldats de l'extinction de

l'espèce humaine, sont en train de retourner le Mex comme une putain de galette de maïs. Nick Borstrom est un lobbyiste transhumaniste de première bourre qui fait la pluie et le beau temps à Washington. Il passe son temps à la Maison-Blanche.

— Pensez-vous qu'ils le tiennent d'une manière ou d'une autre, monsieur ?

— Ça ne m'étonnerait pas. Ils ont peut-être mis la main sur des photos de lui en train de sucer des pines de boy-scouts, qui sait ? Il y a encore deux mois, il n'aurait pas dit devant le Congrès « l'Amérique doit continuer à investir dans les nouvelles technologies pour rester leader en matière de qualité de vie et de potentiel militaire ». Le basané est en train de retourner sa veste à toute berzingue. Tâchez d'apprendre ce que vous pouvez sur le sujet, Hugo.

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur.

— Et, Hugo...

— Oui monsieur ?

— Comment se porte Sue ?

— A merveille, monsieur.

— Bien. Au revoir, Hugo.

— Au revoir, monsieur.

Hugo serra le téléphone cellulaire de toutes ses forces, à s'en faire péter les jointures. Son mal d'estomac se réveilla.

Le gros lard en avait fini avec son hamburger. Il tétait un maxi-milk-shake McDonald's en le regardant. Hugo lui tendit son majeur et fit mine de se lever. Le gros détala en renversant son milk-shake.

Il n'avait jamais dit au sénateur que sa femme s'appelait Sue.

Madison, Wisconsin. 6 juin 2018.

Paulie poussa la porte de l'antenne locale du FBI avec l'assurance d'une huile de la Défense nationale débarquant chez les ploucs. Le directeur avait appelé lui-même le chef du bureau de Madison pour mettre les choses au point. C'était une affaire qui dépassait la juridiction locale. Paulie Maldini prenait les commandes de l'opération. Il comptait sur sa totale coopération. Le type avait accepté sans sourciller. Les pécores du bureau de Madison ne protestaient jamais contre du boulot en moins.

Le chef du bureau était un chauve sans âge, costaud, élevé au bon lait entier du Wisconsin. Visiblement un brave type, franc du collier. Son bureau débordait de photos de ses prises de chasse. Le portrait officiel du président des États-Unis s'affichait entre un caribou et un poisson multicolore. Une tête de cerf empaillée était accrochée au mur. Paulie se sentit dans la peau de l'agent Dale Cooper débarquant à Twin Peaks.

Le chauve lui fit son rapport en sirotant un Coca light. Eagle Court Estate était une communauté privée pour vieux pleins aux as du nord de Madison. Il fallait montrer patte blanche pour entrer et sortir. Eagle Court Estate avait son propre service de sécurité, une dizaine de types à plein temps, dont quatre anciens flics qui arrondissaient leur retraite sans trop se fatiguer. Depuis l'ouverture de la communauté, il y a dix ans, il n'y avait jamais eu l'ombre d'un problème. Pas le moindre vol, pas la plus petite intrusion. Eagle Court était un paradis pour les dix mille retraités qui y habitaient. Les vieux avaient tout sur place : centre technomédical dernier cri, commerces, salle de jeux avec réalité virtuelle augmentée, la totale. La plupart des propriétaires ne sortaient jamais. Certains parlaient du « dehors » comme d'une jungle inhospitalière, un bayou façon Délivrance, peuplé de bamboulas et de white trashes prêts à tuer pour un téléphone ou une dent en or. Les plus valides prenaient parfois une navette jusqu'à l'aéroport pour aller se faire dorer la pilule en Floride. Les plus lubriques poussaient jusqu'aux bars topless du quartier étudiant. Les flics ne mettaient

jamais les pieds à Eagle Court. Il ne s'y passait jamais rien.

Cependant, la veille au soir, six personnes habitant la même zone de Eagle Court Estate étaient mortes simultanément d'une crise cardiaque. À 20 h 35, leur cœur s'était emballé. Tous étaient porteurs d'un pacemaker. Il n'y avait aucun doute à avoir sur la cause du décès. Un mouvement terroriste bioconservateur, inconnu au bataillon, avait revendiqué l'opération auprès de la police. Une télé et une radio de la ville avaient reçu le communiqué. Le chef de la police avait obtenu que les médias gardent l'information secrète pendant vingt-quatre heures, le temps d'y voir plus clair.

Le piratage des pacemakers et des implants reliés au réseau n'était pas une nouveauté. Il y avait déjà eu par le passé quelques cas au Canada, aux Emirats arabes unis et en Italie. Il suffisait d'un logiciel et d'un transpondeur balayant certaines ondes, et le tour était joué. Depuis ces incidents isolés, les fabricants avaient trouvé la parade en installant des firewalls efficaces. Les implants de dernière génération étaient cryptés, hors de prix, et les bioterroristes n'avaient pas encore trouvé la faille. Les six victimes d'Eagle Court portaient des pacemakers anciens, faciles à pirater. Il avait suffi que le tueur pénètre sur le site, actionne l'émetteur pour emballer les machines, puis se promène sur zone. Les petits vieux avaient à peine eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait alors qu'ils mangeaient leur bouillie.

Le communiqué était bref et classique. Le laïus habituel : les types se présentaient comme des « soldats de la justice sociale et de l'égalité des chances ». Ils fustigeaient « l'Amérique des riches et des puissants » qui vivent cloîtrés « loin de leurs frères ». Ils n'oubliaient pas de s'élever contre « la convergence NBIC, ce cancer technologique » qui à force de modifier l'espèce humaine nous transformait peu à peu en « robots sans âme ».

Les gardiens n'avaient rien vu. Le bureau de Madison venait de saisir les disques durs des caméras de surveillance. Paulie s'attela au visionnage avec deux agents. Il garda pour lui les enregistrements correspondant à la zone de piratage. Le chauve était parti sur place avec son équipe. Ils interrogeaient discrètement les voisins. La nouvelle n'avait pas encore été rendue publique.

Paulie avait les yeux rivés sur l'écran depuis des heures. Il avait avalé des litres de café et une demi-douzaine de donuts. Rien à

signaler : que des vieux bronzés promenant leur chien, des vieilles aux cheveux violets faisant du jogging, des retraités en fauteuil roulant électrique. Et puis le jackpot avec la caméra d'Oak Street. Des mouvements furtifs à l'arrière d'une voiture. Il était 20 h 30. Cinq minutes avant le piratage des pacemakers. Paulie zooma au maximum. Une Toyota hybride gris métallisé garée devant le numéro 12. L'image était pixellisée, mais on devinait quelqu'un en train de s'extirper du coffre en souplesse. Peut-être une femme ou un homme de petite taille. Le suspect avançait doucement, droit vers la caméra, en direction de la zone. C'était une petite vieille en jogging gris, lunettes fumées, cheveux gris, large sac en cuir noir sur l'épaule. Le sac était assez grand pour contenir le matériel de piratage. Il fit un arrêt sur image au moment le plus propice et envoya la photo au service d'identification de Langley. Le portrait était net. La démarche lente lui parut bidon. Il comprit que la petite vieille était probablement une femme dans la force de l'âge, entre un mètre soixante et un mètre soixante-cinq. Peut-être une belle blonde avec des frusques d'ancêtre sur le dos.

Il avait eu un coup de chance phénoménal. Les caméras de surveillance étaient une plaie pour les criminels. Les nouveaux modèles à reconnaissance faciale n'allaient pas arranger leur business. Les flics seraient bientôt réduits à jongler avec des logiciels et à lire des analyses d'ADN. Il ne savait plus si c'était une bonne chose. Le monde se barrait en couilles dans les grandes largeurs. Seul le golf demeurerait une valeur stable.

Un des agents proposa à Paulie de commander des pizzas. Il déclina. Son putain de régime.

— Vous avez repéré quelque chose, monsieur ? demanda-t-il.

— Rien de rien, il mentit. Et vous ?

— Nada.

— Continuez, les gars. Tenez bon.

L'autre agent n'avait rien non plus. Paulie effaça la séquence et se leva. Il s'étira en bâillant. Son dos était en compote, sa nuque douloureuse. Les deux jeunes types du bureau avaient encore une cinquantaine d'heures d'enregistrements à visionner. Ils avaient les yeux rougis. Ils étaient épuisés et n'avaient pas l'œil exercé pour ce type de travail.

Ils ne trouveraient rien d'anormal sur les autres bandes. Paulie en était certain.

— Appelez-moi en priorité si vous avez quelque chose. Je vais faire un saut à Eagle Court.

Les agents opinèrent mollement.

Paulie présenta son badge aux gardiens. Les deux types le laissèrent entrer. La quiétude du paradis des retraités était troublée depuis le matin par le balai incessant des voitures du bureau et des ambulances. Les habitants se demandaient ce qui se passait. On avait ordonné aux proches des victimes de ne rien dire pour ne pas compromettre l'enquête. Les habitants flipperaient suffisamment comme ça quand les journalistes et les curieux convergeraient vers Eagle Court. Le prix du mètre carré allait être revu à la baisse.

Il gara sa voiture de location sur Oak Street, devant le numéro 11. La Toyota n'avait pas bougé. Il sonna à la porte. Une mamie gonflée au Botox, pétillante dans sa tenue de tennis, lui ouvrit la porte. Paulie lui adressa un sourire en présentant son badge.

— Bonjour, beau brun, elle souffla.

Mina Bronstein le fit entrer en minaudant. Elle lui proposa un jus de fruits. Mina était la bombe sexuelle d'Eagle Court. Elle avait perdu son mari il y a cinq ans et s'envoyait de la chair fraîche entre deux sets de tennis. Mina « kiffait » le préposé à l'entretien de sa piscine, un Mex de dix-huit ans qui la ramenait en échange de pourboires généreux. Elle avait aussi un stock de gélules stimulantes pour les types de son âge qui souhaitaient s'en payer une tranche.

Paulie parla d'un « incident ». Il faisait le tour des maisons du quartier. Il avait des questions de routine à lui poser. Il s'excusait de ne pas pouvoir en dire plus. Mina trouva cette histoire « excitante ». Paulie lui envoya un clin d'œil. Il comptait sur sa discrétion. Elle lui assura qu'elle savait tenir sa langue. Enfin, ça dépendait des situations. Paulie blêmit en regardant ses seins en silicone. Cette femme avait le potentiel pour tuer au lit plus d'un vieillard au cœur fragile.

La veille, elle avait quitté Eagle Court dans l'après-midi avec sa

voiture. Elle s'était rendue comme chaque semaine chez Gorgeous !, un salon de beauté du petit centre commercial voisin. Elle y était restée deux heures. On lui avait fait le maillot, se crut-elle obligée de préciser. Elle avait ensuite fait un saut rapide dans une pâtisserie française de Wilco Boulevard où elle s'approvisionnait en éclairs au chocolat. Elle était rentrée chez elle vers dix-huit heures, juste à temps pour sa séance d'aérobic à domicile.

Elle lui proposa un éclair au chocolat. À en croire Mina, on n'en trouvait pas de meilleurs en dehors de Paris. Il accepta et dit qu'une tasse de thé ne serait pas de refus. Mina sourit et fila dans la cuisine sans se faire prier. Elle n'avait jamais baisé avec un représentant des forces de l'ordre. Paulie lui demanda de l'excuser deux minutes. Il avait oublié son téléphone dans sa voiture.

Il avait repéré les clés de la Toyota sur une table dans l'entrée. Il les empocha et sortit de chez la nympho. La voiture était immaculée et affichait à peine mille kilomètres au compteur. Il enfila des gants et ouvrit le coffre. La fille à la perruque avait forcément laissé des traces d'ADN. Il dégaina un de ces petits aspirateurs portatifs qu'utilisaient les types de la police scientifique.

Il aspira la moquette du coffre quelques secondes et retourna chez Mina Bronstein. Le thé était servi sur la table basse du salon. Elle lui avait gardé une place près d'elle sur le canapé.

Il gara sa voiture de location et s'étira. Son dos le faisait souffrir. Le centre commercial comprenait une quinzaine de magasins, avec un vaste parking à l'arrière. Paulie repéra trois caméras de surveillance. Une balayait le parking arrière, deux autres étaient braquées sur les entrées. Un bureau de Federal Express jouxtait une blanchisserie et le salon de beauté Gorgeous !, où Mina Bronstein se faisait épiler l'entrejambe. Il entra chez FedEx et envoya en mode rapido le sachet contenant les poussières du coffre de la Toyota au labo de Langley, à l'attention de son ami Phil. Il ajouta un mot : « Analyse sous le manteau, uniquement pour mes yeux. Paulie. » Il aurait les résultats le lendemain.

Paulie frappa à la porte de la cabine de l'agent de sécurité qui dormait devant ses écrans. Il se réveilla en sursaut. Une radio diffusait en sourdine de la variété latino. Son bureau était situé sur le côté du centre commercial. Il avait une vue panoramique sur l'entrée des

boutiques. Paulie lui colla son badge de Langley sous le nez. Le type parlait à peine anglais.

— Je suis agent de la CIA. J'ai besoin de voir l'enregistrement d'hier de la caméra de surveillance du parking.

Le gardien fit des yeux ronds.

— Yé né sé pas comment ça marche, señor.

— Alors laisse-moi la place devant l'ordinateur, amigo.

— Ma... yé né pas lé droit...

— Tu préfères que j'appelle la police ? Tu veux me faire perdre ma putain de journée à établir un mandat pour une caméra de surveillance ?

— Señor...

— Tu tiens vraiment à me mettre de mauvaise humeur ?

Paulie glissa un billet de vingt dans sa chemise. L'agent leva son gros cul.

— Va donc t'offrir une friandise au deli d'en face et ramène-moi un Coca light, amigo. Je meurs de soif.

L'agent glissa matraque et talkie-walkie dans sa ceinture et s'éloigna en traînant les pieds. Il pensa que le gringo était loco. La veille, il ne s'était rien passé. Ou presque : un gamin s'était fait serrer pour avoir piqué une tablette de chocolat. Si le gouvernement envoyait la CIA pour ça, le gamin était peut-être le fils d'un gros bonnet du show-biz, ou un truc dans le genre. Il bâilla et se dit qu'il allait enfin avoir un truc à raconter à sa femme et à ses cinq mioches.

Le logiciel était une usine à gaz période 2011, un vieux système Windows merdique comme on en faisait encore à l'époque. Il se perdit dix minutes dans une arborescence insensée. Puis l'ordinateur planta et mit une éternité à redémarrer. L'enregistrement apparut enfin à l'écran, une image noir et blanc graineuse, comme au siècle dernier. Il cala la bande sur 15 h 30 et enclencha la lecture en accéléré.

La Toyota s'immobilisa. Un gros SUV Ford aux vitres teintées se

gara juste derrière. Mina Bronstein descendit de son véhicule et se dirigea d'un pas vif vers le salon Gorgeous !. Cinq minutes s'écoulèrent.

L'agent était revenu avec le Coca light. Il avalait un cookie au chocolat. Paulie attrapa le soda et lui demanda de patienter dehors. Il haussa les épaules.

À 15 h 47, la portière du SUV s'ouvrit. Bingo. La fille déguisée en petite vieille regarda autour d'elle et fonça droit vers le coffre de la Toyota. En quelques secondes, elle déverrouilla la serrure, plongea dans le coffre et referma la malle. Ni vu ni connu. Paulie zooma sur le SUV. La plaque était floue, mais il devina le numéro. Superbingo. Paulie tenta d'initialiser le disque dur contenant les images. Sans succès. Le système était incompréhensible.

Paulie avala une dernière rasade de Coca et versa le reste du soda sur l'unité centrale de l'ordinateur. Un court-circuit monumental fit crépiter la machine puis jaillir des flammes. Le disque dur était initialisé pour de bon.

Palo Alto et Hawaïi.

20 juin 2018.

Les tremblements arrivaient quand il s'y attendait le moins. Parfois deux fois par jour. Parfois rien pendant une semaine. Les signes se manifestaient le plus souvent quand il était immobile. L'akinésie le terrifiait: lenteur soudaine des actions, immobilité involontaire, il devait commander consciemment le moindre mouvement en se concentrant à bloc. Il se versait un verre d'eau et ses gestes échappaient soudainement à son contrôle. Les neurologues ne comprenaient pas pourquoi il répondait aussi mal aux antiparkinsoniens. Après ces crises, sa confiance en lui s'évaporait en quelques secondes. Il devenait un zombie. L'immobilité le terrifiait. Il évitait de rester assis. Il repoussait au maximum le moment de se coucher. La peur le bouffait littéralement. Il se forçait à rester actif en permanence. Il enchaînait les activités sportives comme si la transpiration allait emporter la maladie avec elle.

Parkinson lui faisait l'effet d'une panne de courant, une erreur système, un bug informatique. Sa carte-mère était en train de partir en vrille et il n'avait aucune solution. La pièce de rechange n'existait pas. Il pesait des centaines de milliards de dollars et ses médecins n'avaient rien de valable à lui proposer. La réalité était douloureuse. Il était plus puissant qu'un chef d'État et aussi fragile qu'un employé de station-service. Il avait investi une fortune dans la recherche et les généticiens continuaient à faire chou blanc. Il ne méritait pas ce qui lui arrivait. La nature était une saloperie aveugle, frappant au hasard, indifférente à nos intérêts. Sergey pensait souvent à cette phrase lumineuse du généticien et prix Nobel belge Christian de Duve, une de ses idoles : « La nature ne traite pas mieux le poète que le scorpion. »

Il avait proposé une bourse de cent millions de dollars à tous les chercheurs qui feraient avancer le dossier Parkinson. Les associations de malades applaudirent. Les médias critiquèrent l'opération. On lui reprocha le caractère mégalomane de l'initiative. Les journaux

européens parlèrent de lui comme d'un « Howard Hughes transhumaniste », un être malfaisant, misanthrope, dangereux pour l'humanité. Sur les conseils de son conseil d'administration, Sergey fit taire les critiques en subventionnant massivement la recherche sur d'autres pathologies. Depuis sa case en Afrique, Bill Gates ironisa sur la soudaine philanthropie de son ancien rival. Depuis une chambre médicalisée de son hôtel particulier à Londres, Murdoch déclara qu'un cochon pouvait bien se déguiser et mettre du rouge à lèvres, il n'en demeurerait pas moins un cochon.

La communication autour de sa maladie l'avait épuisé et déprimé encore un peu plus. La vidéo avait fait beaucoup de mal. Il avait fallu couper court à toutes les rumeurs en se montrant en public. Il avait multiplié les déplacements, enchaîné les interviews, et disputé des parties de soccer et volley-ball sous les yeux des caméras. Ses médecins s'étaient répandus sur tous les plateaux de télé pour minimiser la gravité de son état.

Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour montrer au monde que Sergey Brain était apte, qu'il était toujours aux commandes. L'action Google avait repris du poil de la bête. Le conseil d'administration était content. Mais il s'en moquait comme de son premier ordinateur IBM.

Anne avait insisté pour qu'ils partent une semaine en vacances, loin des regards compatissants du personnel, du tumulte du Googleplex, des médecins, des actionnaires, et des coups de téléphone incessants des politiciens.

Ils s'évadèrent dans leur propriété d'Hawaii pour souffler un peu. Seul Wayne était du voyage. Le conseil d'administration l'exigeait, pour des questions de sécurité.

Le premier jour se passa comme Sergey l'avait espéré. Il donnait le change, se montrait fort, sûr de lui, se déclarait impatient d'en découdre avec la maladie. Anne était aux petits soins. Elle le prenait dans ses bras, l'embrassait plus que de raison. Elle lui parlait des heures durant de malades qui avaient vécu avec la même pathologie pendant des décennies. Elle ne lui parlait pas des pauvres types qui étaient devenus impotents en quelques années. Elle omettait de

mentionner ceux qui se tapaient la tête contre les murs et se bavaient dessus devant tout le monde. Anne n'avait pas son pareil pour enjoliver le tableau. Il la regardait en souriant et faisait son possible pour donner le sentiment d'y croire. La mauvaise foi de sa femme - il se surprenait parfois à penser à elle comme à une pénible pétasse - le mettait en rage intérieurement, mais il ne laissait rien transparaître.

Il voulait lui faire plaisir. Il voulait y croire pour parvenir à dormir à nouveau. Il se forçait à chasser ses idées noires. Il faisait le vide dans son esprit pour laisser l'optimisme de sa femme s'y nicher. C'était l'épreuve la plus dure qui soit. Les médicaments n'aidaient pas. Les antidépresseurs lui donnaient des vertiges et des crises d'angoisse.

Le deuxième jour commença comme le premier. Elle l'emmena se promener sur la plage. Wayne et deux flics locaux les suivaient à distance raisonnable. Sergey avait passé une nuit hachée par les cauchemars.

Des vagues gigantesques se brisaient au loin dans un vacarme impressionnant. Le vent était tiède. Anne le tenait par la taille et lui susurrait des mots doux à l'oreille. Il l'embrassait en retour. Il donnait le change. Il pensait qu'il ne tiendrait jamais une semaine dans ces conditions d'intimité. Il voulait être seul. Il voulait la paix et se plonger dans son travail. Il voulait être seul et garder pour lui ses problèmes. Ces vacances étaient un piège. Une psychothérapie forcée. Il n'avait jamais aimé se confier à qui que ce soit.

Wayne repéra un paparazzi en planque. Il s'apprêtait à le prendre à revers et à jeter son matériel à la mer, mais Anne l'en empêcha. Sergey approuva. Anne stoppa et l'embrassa à pleine bouche dans l'axe de l'objectif. Elle dit : « Voilà un baiser qui va faire le tour du monde. »

Ils s'allongèrent sur le sable et regardèrent les déferlantes se briser sur le récif. Le paysage était une carte postale du paradis. Toute cette beauté lui donna la nausée. Il se sentait dans la peau de l'intrus. Du condamné. Il n'avait rien à faire en tongs sur une plage du Pacifique. Une crise d'akinésie pouvait le frapper à n'importe quel moment. Il prétextait qu'il avait faim pour rentrer. Il voulait se cacher derrière les murs de sa propriété et ne plus en sortir.

Ils rentrèrent et déjeunèrent au bord de la piscine. Anne fit servir une salade tropicale à la mangue et des langoustes, leur menu préféré quand ils venaient à Hawaïi. Elle faisait tout son possible pour le

rendre heureux. Elle alimentait l'essentiel de la conversation, riait, et lui parlait de projets d'avenir comme si de rien n'était.

Il mangea du bout des lèvres pour faire passer ses gélules de bromocriptine, une molécule d'une efficacité quasi nulle chez lui. Son médecin venait d'augmenter la dose. La progression posologique n'avait apporté que des nausées et des vomissements. Il se donnait une semaine avant d'arrêter. L'alternative à la bromocriptine était la dopathérapie. Mais les effets secondaires étaient pires que le mal. Si les tremblements baissaient considérablement, le prix à payer en revanche incluait hypertension artérielle, hallucinations, délire, confusion mentale, et mouvements anormaux involontaires. Le protocole médical consistait à faire diversion pour calmer le malade: vous souffrez de la jambe ? Laissez-moi vous mettre un bon coup de matraque à travers la gueule, et vous oublierez votre mal à la jambe.

La réalité était simple. Il souffrait d'une maladie qui restait incurable. Il n'avait plus qu'à espérer une évolution lente. Les médicaments chimiques n'étaient d'aucune utilité. Anne le savait aussi bien que lui. La dernière option était chirurgicale. Une société israélienne travaillait sur un implant intra-cérébral révolutionnaire, mais le procédé était encore en phase d'essai sur des animaux. Sergey venait d'entrer au capital de la société à hauteur de soixante pour cent. Il avait multiplié par cent le budget recherche et développement de la firme. Les chances de succès étaient incertaines, mais il n'avait rien à perdre. Il était prêt à tout donner pour survivre.

Il passa l'après-midi seul dans son bureau. Malgré sa promesse de couper les ponts avec le business, il contacta le Googleplex. Il autorisa sa secrétaire à transférer ses appels. Il était le CEO de la plus puissante société que le monde ait connue. Il devait se comporter comme tel et demeurer joignable. Il s'agissait d'envoyer les bons signaux de fumée. Il n'était pas malade. Il prenait de simples vacances au soleil avec sa femme, comme n'importe quel type bien portant.

Le président Fernandez avait tenté de le joindre la veille. Sa secrétaire le mit en relation avec lui sur une ligne sécurisée.

— Bonjour, Sergey.

— Monsieur le Président.

— J’ai appris que vous preniez un peu de repos. C’est une bonne chose. Nous avons besoin de vous en pleine forme à la tête de Google.

— Ces mots me vont droit au cœur, monsieur. Sachez qu’il s’agit d’un simple séjour en amoureux. Je suis opérationnel à cent pour cent.

— Je suis ravi de l’entendre, Sergey. Cette maladie qui vous frappe est une injustice flagrante. Elle ne fait que renforcer ma position en faveur des nouvelles technologies.

— C’est toute la Silicon Valley qui se félicite de vos récentes déclarations, monsieur. Je suis sûr que nos amis s’en souviendront pour votre campagne de réélection.

Jeff Fernandez éclata de rire.

— Ils ont intérêt, Sergey ! Je me suis fait beaucoup d’ennemis dans mon propre camp en vous caressant dans le sens du poil.

— Vous avez fait preuve d’un grand flair politique en agissant au mieux des intérêts économiques de l’Amérique, monsieur.

— Epargnez-moi ces niaiseries, Sergey. Vous et moi avons une excellente relation. J’ai beaucoup de respect pour vous. Nous sommes pareils, tous les deux. Nous sommes partis de rien et avons grimpé toutes les marches à la force de nos neurones. Jouons cartes sur table, voulez-vous ?

— A quel sujet, monsieur ?

— Ils me tiennent par les couilles, Sergey. Et vous le savez parfaitement.

— Tout le monde tient tout le monde par les couilles, monsieur. Ce n’est que du business. Rien de personnel.

— Dois-je vous rappeler que le gouvernement tient également ma société par les parties génitales depuis Bush Jr et le Patriot Act ?.

— Il s’agit de réflexes bien naturels, monsieur. Cela n’a jamais empêché l’Amérique de prospérer.

— Nick Borstrom et Rob Painter sont deux spécimens de fils de pute hors normes.

— Je confirme, monsieur.

— Ils disposent de dossiers qui peuvent faire sauter mon administration quand ils le souhaitent.

— Soyez tranquille. Ils ne feront jamais une chose pareille, monsieur. Ce sont des fils de pute, mais d'authentiques patriotes.

Fernandez soupira.

— Washington est un nid de vipères, Sergey. Je découvre chaque jour un peu plus à quel point...

— Les vipères ne mordent pas les autres vipères, monsieur. Nos ennemis communs sont les Chinois, les bioconservateurs et les terroristes. Concentrons-nous sur l'essentiel, monsieur le Président.

— Soit. Portez-vous bien, Sergey.

— Au revoir, monsieur.

Sergey appela Borstrom. Il lui fit part de sa conversation avec le Mex. Borstrom s'étonna de la réaction du Président. C'était tordu et étrange. Pourquoi se confiait-il à Sergey Brain ? Il devait manquer une case au Latino.

Nick Borstrom et Rob Painter étaient ses âmes damnées, ses envoyés très spéciaux à Washington. Ses pions dans la défense adverse. Ils ne répondaient de leurs actes que devant Sergey. Même Eric Schmidt n'était pas dans le secret des dieux.

En vingt ans d'existence, Google avait accumulé des milliers de zettabits de données personnelles. Borstrom et Painter avaient organisé le data mining pour établir des dossiers sur toutes les personnalités possibles et imaginables. Avant les années 2011 et 2012, les utilisateurs du Web s'échangeaient mails subversifs et vidéos pornos sans la moindre méfiance. L'Internet était encore synonyme d'anonymat. Les gens faisaient n'importe quoi. Les ministres surfaient encore sur des sites zoophiles sans se méfier. Les juges se branlaient en matant de la chatte prépubère. Les futurs candidats à des postes importants se lâchaient sur des forums graveleux. Des types mariés, à

la tête des plus grosses fortunes, envoyaient des mails explicites à leurs amants mineurs. Six ans plus tard, la situation avait changé. Les personnalités importantes se méfiaient. Mais ils ne pouvaient rattraper les erreurs du passé. Le mal était fait. Les dossiers étaient bouclés, prêts à être dégainés en cas de besoin.

Les serveurs de Google étaient une caverne d'Ali Baba pour maîtres chanteurs. Google était un vampire numérique, avalant et conservant toutes les informations sensibles de la planète. Comparé à la toute-puissance de Google, l'ensemble des services de renseignements du monde du siècle écoulé, du KGB à la Stasi en passant par le Mossad, faisait figure d'association de protection de l'enfance. Rob Painter et Nick Borstrom avaient élevé l'extraction de données au rang des beaux-arts.

Sergey leur devait beaucoup. Quand Bush Jr et les faucons avaient voulu mettre la main sur Google après les attentats du 11 Septembre, l'extraction des activités douteuses du Président et des casseroles de son entourage avait calmé leurs ardeurs.

Larry et Sergey avaient trouvé un compromis avec le gouvernement de l'époque. Patriot Act oblige, Google avait accepté de fournir des informations sensibles le plus discrètement du monde. Mais le noyautage en règle des serveurs par la CIA avait été évité. Les ploucs des services secrets n'avaient pas leur pareil pour tout faire foirer. La richesse de Google reposait entièrement sur la confiance de ses trois milliards d'utilisateurs quotidiens. Il était hors de question de prendre le moindre risque. Bush l'avait compris et accepté. Bush n'était pas l'abruti qu'on décrivait à l'époque.

Le deal fut prolongé avec Obama. Painter et Borstrom avaient mis la main sur des e-mails calientes de l'ex-travailleur social du Michigan à destination d'une tripotée de call-girls. Ils trouvèrent des documents envoyés via gmail évoquant des fraudes fiscales, et le recours à une employée de maison sans papiers dans les années quatre-vingt-dix. Ils trouvèrent également une montagne de dossiers brûlants sur Hillary Clinton et un cabinet d'avocats véreux période Little Rock.

Au fil des années, Painter et Borstrom avaient accumulé des dossiers sur la terre entière. Il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser la merde à pleines mains. Rares étaient ceux qui ne s'étaient jamais dévoilés sur Internet. Ces dossiers constituaient le trésor de guerre de Sergey. Ses armes de dissuasion massive. Larry et lui avaient été obligés d'en passer par là pour survivre. Le big business exigeait de

pouvoir tenir ses adversaires en respect. Le big business ne fonctionnait pas avec des fleurs et des petits oiseaux. On ne tenait pas les grands fauves en respect par l'opération du Saint-Esprit.

Sans ces dossiers brûlants, Google aurait été dissous depuis longtemps par les lois antitrust. Sans ces dossiers calientes, les services secrets et leurs gros sabots cloutés auraient tout fait foirer depuis des lustres en noyant la société au grand jour.

Anne n'était au courant de rien. Il avait toujours laissé les histoires déplaisantes sur le seuil de leur vie privée. Sergey n'avait pas son pareil pour cloisonner sa vie en d'innombrables univers étanches. Elle ne connaissait de lui que le geek en jean et baskets qu'elle avait rencontré quinze ans plus tôt. Anne aurait déploré ces méthodes en poussant des cris d'orfraie. Sa femme était une idéaliste, une scientifique de premier ordre, persuadée d'œuvrer pour le camp du bien. La génomique était sa passion. Il lui avait offert une société clés en main pour occuper ses journées. Elle avait fait de 23 & Me une multinationale qui avait connu à partir de 2013 une croissance stratosphérique. La démocratisation du séquençage intégral de l'ADN rapportait mucho dinero. Anne avait le sentiment d'être à la tête d'une grande entreprise bienveillante. Elle était la mère Noël saupoudrant la santé, l'espoir et la joie sur une humanité avide de longévité et d'augmentation de ses capacités. Sergey l'aimait pour son innocence et son optimisme, pour sa faculté à sourire à la vie.

Elle était fidèle aux rêves de sa jeunesse. Elle était insouciante. Lui n'avait plus rien en commun avec le gamin qu'il avait été. Il était amoché par la vie.

Il envoyait sa capacité au bonheur et voulait la protéger des mauvais coups. Il l'aimait sincèrement, à sa manière tordue. Il déroulait dans l'ombre le tapis rouge sous ses pieds pour que la vie lui semble facile et agréable. Les dossiers calientes avaient permis à 23 & Me de pénétrer certains marchés difficiles avec la bénédiction des autorités locales.

Ils regardaient les informations sur YouTube. Une manifestation monstre de transhumanistes italiens avait tourné à l'affrontement avec la police et des bioluddites catholiques. On voyait des pancartes et des

banderoles « Non au fascisme catholique », « Mon corps m'appartient », « Lesbiennes et gays pour le clonage ». Les caillasses volaient. On distinguait des passages à tabac et des pancartes en feu dans la fumée des gaz lacrymogènes. « NBIC = nazi, biocriminel, irresponsable, corrupteur », « L'homme biologique vaincra avec l'aide de Dieu », « Transhumanistes, go home to hell ! » Des grenades avaient explosé. Des coups de couteau avaient perforé des poitrines. CNN parlait de quinze morts et d'une centaine de blessés.

Anne changea de streaming et tomba sur un vieux film français de François Truffaut qu'ils adoraient tous les deux, L'homme qui aimait les femmes. L'acteur Charles Denner faisait la cour à Brigitte Fossey dans la France des années soixante-dix. Anne se blottissait contre lui quand une crise de tremblements le secoua. Ses muscles se figèrent. Il ne parvenait plus à parler. La triade akinésie-rigidité-tremblements n'avait jamais frappé aussi fort. Des larmes coulèrent sur ses joues. Il fixa Charles Denner qui marchait dans les rues en reluquant les nanas en jupe. Il se concentra pour porter sa main droite jusqu'à son visage. Son bras bougea par à-coups, comme une roue crantée. Il pleura sans pouvoir s'arrêter. Anne lui caressa le visage et l'embrassa. Il avait peur de se pisser dessus.

C'était la première fois que sa femme le voyait pleurer. Il pleurait parce qu'il avait honte du spectacle pathétique qu'il était en train de lui servir. Il pleurait parce qu'il se transformait en légume sous ses yeux. Il se cacha le visage avec sa main droite et attendit la fin de la crise.

Les vacances étaient terminées. Pour toujours.

Palo Alto.

12 juillet 2018.

Déjà deux mois qu'il travaillait pour le sénateur Earle et multipliait les allers-retours en Californie. Il essayait de rentrer à Long Island tous les week-ends. Sue avait accouché une semaine plus tôt d'un petit garçon. Elle avait choisi de l'appeler Robert. « Bob » Paradis pesait quatre kilos et mesurait cinquante-huit centimètres à la naissance. C'était un costaud qui ressemblait trait pour trait à son père. Sauf qu'il était aussi blond que ses parents étaient bruns. En échange d'une petite fortune, le génocentre de Brooklyn lui avait donné des yeux bleus, des cheveux blonds, le gène des maths, des langues, et l'assurance d'un QI de première catégorie.

Sue rayonnait de bonheur. Bob était le premier bébé « sur mesure » de sa famille, le premier à avoir bénéficié d'une intervention biologique. La programmation épigénétique in utero assurerait au petit Bob une vie longue et sans souffrances. Elle en parlait à toutes ses amies avec des étoiles dans les yeux. Les bourgeoises adoraient les bébés immortels bien potelés. Les tensions au sein de leur couple étaient retombées comme par enchantement. Elle n'avait plus jamais mentionné le pognon. Elle passait son temps à couvrir son Bob de cadeaux. Le petit merdeux dormait dans des grenouillères Baby Dior. Sa chambre débordait de jouets dont il n'aurait pas l'utilité avant des années. Hugo approuvait le retour de l'ancienne Sue. Il pouvait s'absenter et se consacrer à sa besogne l'esprit léger.

Il avait accumulé des piles de dossiers sur Google et Brain. Sa chambre d'hôtel miteuse louée au mois était devenue trop petite. La montagne de documents pouvait finir par intriguer le gang des femmes de ménage latinos.

Il loua un meublé dans une rue calme sous un nom bidon. Ses voisins étaient des petits employés de bureau blancs qui partaient tôt et rentraient tard. Il tapissa les murs d'interviews de l'Antéchrist, de photos aériennes du Googleplex, de sa famille, et de ses plus proches collaborateurs. Il se glissa dans les chaussons de Sergey Brain et tenta de mieux le connaître. Milton Earle le bombardait de coups de téléphone à toutes les heures du jour et de la nuit. Le sénateur du

Texas lui faisait livrer de la littérature bioconservatrice d'extrême droite et de la viande faisandée dans des bacs de neige carbonique par coursier spécial.

Le soir Hugo prenait sa voiture pour se balader. Les grands boulevards de la Silicon Valley ressemblaient à un bureau d'ordinateur. Tous les sièges sociaux des industries de pointe étaient réunis ici, sur quelques kilomètres carrés. Les logos géants brillaient dans la nuit les uns après les autres, à perte de vue. Les icônes étaient familières : Apple, Human 2.0, Oracle, SanDisk, Genefactor, Facebook, Live4ever, Hewlett-Packard, eBay, Adobe, Cisco, AMD... Plus de cinq mille entreprises de haute technologie se partageaient cette zone stratégique dans le sud de la baie de San Francisco.

Il gara sa voiture de location devant un Green Deal, une chaîne de fast-foods végétariens filiale de McDonald's qui faisait fureur. Il avait pris une voiture hybride pour ne pas attirer l'attention. Il portait un pantalon chino beige, un polo de golf blanc, et une paire de baskets. Il avait la dégaine du cadre standard habitant la Silicon Valley.

Toutes les tables étaient occupées par des geeks et des commerciaux sirotant des jus de légumes en tapotant sur leur terminal. Hugo était aussi invisible qu'un grain de sable sur une plage.

Il commanda un burger au tofu sans lipides, une salade de soja aux pousses de luzerne et un soda light. Il posa son plateau à la table d'un jeune type musculeux.

— Vous permettez ?

— Bien sûr ! Il y a de la place pour deux.

C'était un grand blond souriant et bronzé, genre prof de tennis. Il devait apprendre l'art du coup droit à de riches femmes au foyer mortes d'ennui, et arrondir ses fins de mois en les baisant jusqu'à plus soif.

La population locale lui était inconnue. Hugo ne manquait pas d'engager la conversation dès qu'une occasion se présentait. Il se nourrissait dans les Starbucks, les Green Deal, et les Healthy Hut, où convergeaient tous les salariés transhumanistes de la région. Les steaks de Milton Earle, qu'il se faisait griller à la poêle au petit déjeuner, lui permettaient de survivre au régime hypocalorique que grignotaient du bout des lèvres les locaux.

Hugo se présenta. Il s'appelait Bob et venait de s'installer dans le coin. Il était cadre supérieur chez eBay. Le blond lui souhaita la bienvenue en Californie. Il s'appelait Dan, était titulaire d'un doctorat en médecine régénérative, et bossait dans une clinique privée de Palo Alto depuis quelques années. Dan croquait des carottes et des branches de céleri avec des dents blanches et régulières comme un clavier de piano Bôsendorfer.

Le blond était originaire du Midwest et adorait les conditions de vie de la Valley. Il pouvait faire du vélo toute l'année, la criminalité était inexistante, les filles étaient jolies et affûtées, et toutes les stars de la planète venaient se produire au San José Coliseum.

Hugo hocha la tête d'un air entendu.

— La Valley a l'air d'un paradis, il dit.

— La seule fille obèse que je connaisse est ma femme de ménage. Et je ne croise jamais ma putain de femme de ménage !

— Je te comprends. L'obésité est une atteinte à la décence et à la géométrie.

— Exactement ! Comment peut-on infliger ça aux autres ?

— Les gras du bide coûtent cher au pays. Qui a envie de payer des impôts pour soigner des demeures qui s'empiffrent de graisses animales à longueur de journée, pas vrai ?

Le blond téta son jus protéiné en lui envoyant un clin d'œil. Hugo commençait à lui plaire.

— Dan, toi qui es médecin, dis-moi ce que tu penses du Parkinson de Sergey Brain. Il va s'en sortir ?

— Hmm... Difficile à dire, Bob. J'espère qu'il tiendra le coup. Le monde a besoin d'un type aussi brillant pour avancer dans le bon sens.

— J'adore ce type, souffla Hugo.

— Un de mes voisins est un googler très haut placé avec qui je joue au golf le week-end. Il me disait que Brain consultait des médecins tous azimuts mais semblait en bonne forme.

— Tant mieux.

— D'un point de vue médical, la seule solution efficace à terme est l'implant intracérébral. Les résultats sont aléatoires pour le moment, mais la technologie avance vite...

— J'ai foi en la technologie, Dan.

— Amen, Bob ! Et encore une fois, bienvenue en Californie. La Valley est le centre du monde, il n'y a pas de meilleur endroit sur terre.

Dan lui serra vigoureusement la main et décampa. Il avait rendez-vous à l'institut de beauté de State Avenue où des Asiatiques pratiquaient des massages aux petits oignons. Hugo termina son hamburger en observant ses voisins. Tous étaient des copies de Dan. En plus ou moins musclés. En plus ou moins riches. Tous vivaient de leur plein gré dans un paradis artificiel climatisé, télésurveillé, javellisé. Tous se foutaient du reste du monde et du grand schisme philosophique qui avait coupé l'humanité en deux camps. Les bons citoyens transhumanistes fondaient droit devant eux en ignorant les bas-côtés, sans un regard dans le rétroviseur. La convergence NBIC était leur religion. Atteindre en bonne santé la singularité, synonyme de vie éternelle, était leur but. Ils réduisaient les risques de la vie quotidienne au maximum. Le tourisme en Europe et dans les zones bioconservatrices n'était plus réservé qu'aux suicidaires, aux malades en phase terminale en quête de leurs racines, ou aux marginaux d'extrême gauche.

Les Californiens avaient inventé l'humain 2.0 et le reste du monde allait suivre. Il y aurait des affrontements, des attentats, des réticences, mais les masses leur emboîteraient le pas. C'était inévitable. Hugo en était chaque jour un peu plus persuadé. Milton Earle pouvait bien dépenser tout son fric si le cœur lui en disait. Le combat était perdu d'avance. Rien ni personne ne pouvait éliminer tous les Dan de la planète. Même les plus réfractaires finiraient par comprendre que l'éclairage à la bougie, la misère et la promesse d'un cancer à soixante ans ne constituaient pas le summum de l'évolution. L'homme n'avait jamais renoncé à la technologie. Il n'y aurait pas de marche arrière.

Hugo était le salarié d'une entreprise condamnée à disparaître. Il se contentait d'obéir et de palper son chèque. Personne ne lui demandait son avis. La paye était bonne et le job contemplatif. Il travaillait désormais pour assurer l'avenir de Paradis junior.

Madison, Wisconsin. 13 juillet 2018.

L'attentat au sein de la communauté d'Eagle Court ne faisait plus la une des journaux depuis longtemps. La police et le FBI avaient remué ciel et terre pendant quinze jours sans obtenir le moindre début de piste. Le chef de la police donna le change en perquisitionnant au hasard chez les sympathisants bioconservateurs de la région. Des dirigeants d'associations radicales furent interrogés. Les auteurs de journaux et de blogs douteux furent traqués et arrêtés sous les objectifs des caméras de télé. C'était du vent. De simples gesticulations pour faire diversion et calmer la population des retraités. Le chef de la police n'avait pas l'ombre d'un indice. Le ou les terroristes s'étaient volatilisés dans la nature. Le gouverneur déclara que les coupables seraient « traqués avec toute l'énergie nécessaire, et conduits à la chaise électrique ». Le cours de l'action Safe Hearts, principal fabricant de pacemakers munis d'un dispositif crypté antipiratage, grimpa de vingt-huit pour cent. Google avait pris le contrôle de Safe Hearts quatre ans plus tôt, à l'occasion d'une gigantesque vague de rachat dans le secteur des technologies du vivant. Brain et Schmidt avaient mis à l'époque cent milliards de dollars sur la table pour diversifier le groupe et s'imposer dans les industries du vivant. Maintenant, même les terroristes faisaient fructifier sans le savoir les avoirs de Google. Le monde était merveilleux.

Par chance, l'accident mortel du quaterback vedette de l'équipe de football locale détourna l'attention médiatique. Tous les journalistes de la région se focalisèrent sur la mort de Bret Easton Favre, un homme de vingt-huit ans retrouvé avec deux grammes d'alcool dans le sang au volant de son véhicule. Deux call-girls nues étaient avec lui au moment du crash contre un pilier d'autoroute. On avait retrouvé de la drogue dans la voiture. Bret Easton Favre était un catholique fervent, et père de trois enfants non augmentés. La nouvelle occulta tout le reste. Les journalistes adoraient cette histoire. Le public avait droit chaque jour à des rebondissements et des révélations spectaculaires. Le piratage des pacemakers d'Eagle Court tomba dans les oubliettes de l'histoire, au grand soulagement des autorités.

Paulie Maldini suivait la fille depuis près d'un mois. Elle s'appelait Nina Provenzano et habitait une petite maison avec jardin avec sa fille de huit ans dans un quartier bourgeois de Madison. Il n'avait eu aucun mal à la retrouver. Le SUV Ford garé derrière le salon de beauté Gorgeous ! était un véhicule de location. Nina Provenzano avait loué la voiture avec sa carte de crédit American Express. Dès le lendemain matin, il était en planque devant chez elle. L'analyse ADN du bureau lui avait donné des éléments précis avant même qu'il ne l'aperçoive en chair et en os. Il s'agissait d'une femme de race blanche entre trente et cinquante ans, d'origine italienne. Elle avait un nez aquilin, yeux verts, cheveux noirs possiblement grisonnants, et porteuse du gène BRCA1 qui confère une forte probabilité de développer un cancer du sein.

En quelques semaines de filature et de recherches, il avait tout appris de Nina Provenzano. Elle était professeur de philosophie à l'université du Wisconsin. Son mec l'avait larguée quand la petite était née et avait disparu du tableau. Nina était une jolie femme de quarante ans au visage dur et sérieux. C'était une intello peu souriante qui ne ramenait jamais un homme à la maison. Elle se consacrait à sa fille et à son travail, et n'avait pas participé à des meetings bioluddites depuis 2014. Nina était fichée sur les listings du bureau et de la police comme une simple « leader d'opinion luddite de catégorie 4 », sans danger pour la société. Elle avait été arrêtée une seule fois dans sa vie, à Seattle lors d'une manif altermondialiste une dizaine d'années auparavant.

Paulie était fasciné par cette fille au-dessus de tout soupçon. Personne ne pouvait se douter que Nina avait du sang sur les mains. C'était une femme élégante, une mère de famille attentive, et une voisine respectée par les gens du quartier. Elle était considérée par ses pairs de l'université du Wisconsin comme une prof de philosophie de premier ordre. Les étudiants gauchistes s'inscrivaient à ses cours pour goûter à la propagande soft de l'intello d'origine italienne. Mais Nina Provenzano ne dépassait jamais les bornes. Elle n'encourageait pas ses étudiants à protester contre les NBIC, pas plus qu'elle ne critiquait ouvertement le gouvernement. Nina se cantonnait à Nietzsche, Heidegger, Kant ou Socrate. Elle brouillait les cartes admirablement. Ses vies étaient cloisonnées. Sa figure publique n'était pas en phase avec ses activités privées. Nina Provenzano avait choisi la discrétion pour pouvoir opérer en toute tranquillité. Paulie avait eu beaucoup de chance de la démasquer. Il l'observait de loin, aux jumelles, comme un ornithologue découvrant l'oiseau rare. Nina Provenzano ne se doutait

de rien.

Il fouilla dans son passé et affina son portrait. Nina était la fille d'un prof de physique originaire de Florence. Elle était née à Buffalo où elle avait grandi avec sa petite sœur. La mère Provenzano avait succombé à un cancer du sein quand elle avait dix ans. Elle avait été active à la fin des années quatre-vingt-dix et début deux mille dans la mouvance altermondialiste de la côte Est. Elle avait écrit quelques articles dans des revues gauchistes sur la théorie de la « poussière grise », son obsession de l'époque. Les textes étaient directs et paranos. Ils lui rappelèrent les graffitis qu'on pouvait lire sur les murs des toilettes en Europe : « Les nanotechnologies sont l'incarnation du mal et le symbole de la démence vénale du lobby scientifico-industriel », « Non aux assembleurs moléculaires », « Les nanorobots transformeront la biosphère en poussière ». Nina Provenzano était en avance sur son temps. Les nanotechs étaient depuis devenues synonymes de fin du monde pour tous les bioconservateurs. La possibilité d'un accident industriel de type « poussière grise » avait pris du galon chez les écolos radicaux. L'hypothèse des nanorobots autorépliquants devenus incontrôlables, réduisant la terre en bouillie grise en quelques jours, avait remplacé dans les journaux l'holocauste nucléaire en tête du classement des menaces pesant sur l'humanité. Google Ultimate classait le scénario de la « poussière grise » dans la catégorie des risques « infimes » de destruction de la planète, avec la grippe, les météorites, ou l'explosion du soleil. L'IA classait l'holocauste nucléaire en tête du hit-parade. Les éditorialistes bioconservateurs avaient rué dans les brancards. Ce classement était la preuve que l'IA était aux mains des militaires, des transhumanistes, et du lobby médico-industriel. Un syndicaliste médiatique écrivit dans *La Repubblica* : « L'IA est conçue pour penser comme Sergey Brain. C'est-à-dire pour ne pas penser du tout, et favoriser le business aux dépens de l'homme. »

Il faisait la navette entre Madison, Langley et sa famille. Le plus souvent il retournait chez lui une nuit par semaine, et passait une matinée à Langley pour régler les affaires courantes. Ses équipes lui envoyaient des mémos, des films, des photos, des dossiers à la pelle. Pendant qu'il perdait son temps à tourner autour d'une inconnue avec mille précautions, ses hommes passaient à l'action. Ils infiltraient des groupuscules extrémistes, tabassaient des types qui militaient pour la décroissance, menaçaient leur famille et distribuaient du cash à des

balances. Ils obtenaient des résultats. La reprise en main du territoire national était en marche. Les apprentis terroristes se passaient le mot et commettaient des erreurs de débutants. Ses hommes interceptaient les messages et s'infiltraient comme dans du beurre dans les rangs des forces de l'ombre.

Après son passage à Langley, Paulie s'offrait un parcours de dix-huit trous pour ne pas perdre la main. Il retournait ensuite ventre à terre et truffe au vent à Madison. Awwwwouuuuuu ! Awwwwouuuuuuu ! Il se faisait l'effet d'un chien de chasse sur le point de débusquer sa proie. Cette sensation le boostait au plus haut point.

Il avait du temps. Borstrom lui faisait toute confiance et semblait avoir des problèmes plus urgents à régler. Le directeur était 24/7 sur le dossier chinois. On suspectait la présence d'une taupe de très haut niveau. Des données militaires sensibles liées aux nanotechs s'étaient envolées vers Pékin. Le chef d'état-major des armées était furax. Le Président avait appelé le bridé en chef et menacé Pékin de sanctions. Le bridé en chef avait nié les faits et joué les vierges effarouchées. Le siège de la CIA à Langley était sens dessus dessous. Paulie pouvait se consacrer à l'oiseau rare sans être emmerdé.

Paulie n'avait parlé de Nina Provenzano à personne. Il la gardait pour lui. Il voulait en savoir plus. Cette femme n'était qu'une petite terroriste de seconde zone, mais son profil l'intriguait. Il plaça une caméra de surveillance dans son appartement, pirata sa ligne téléphonique et infiltra son serveur informatique. Le grand chelem. Nina Provenzano n'aurait bientôt plus de secrets pour lui.

Il loua une chambre d'hôte chez une petite vieille, à deux pas de son domicile. Il pouvait surveiller sa porte par la fenêtre. Quand il n'était pas dans sa voiture à la suivre, il passait son temps dans la piaule décorée Laura Ashley à visionner les enregistrements et à lire ses e-mails. Il s'allongeait sur le lit et balançait sur son téléphone le flux des images de Nina et la petite. La fille s'appelait Rose.

Elle avait huit ans et un QI au-dessus de la moyenne. La gamine était un phénomène de foire. Les Provenzano n'avaient pas de télé. Rose passait son temps à lire des livres et à surfer sur les sites d'information italiens et US. Elle écoutait de la musique classique et parlait philosophie avec sa mère pendant le dîner. Paulie n'avait jamais vu une famille aussi civilisée.

Tout ce temps passé avec les Provenzano le renvoyait à sa propre vie. Il pensait à Karen. Sa femme était un fantôme qu'il ne baisait plus que pour donner le change et feindre la normalité. Il pensait à ses enfants, deux tarés qu'il connaissait à peine, abrutis par la culture de masse et des parents peu concernés. Ses propres gamins avaient été élevés par Nintendo, la télévision et les films d'Hollywood. Sa vie de flic ne lui avait pas laissé l'occasion de mieux les connaître. Ces gamins avaient grandi pendant qu'il avait le dos tourné. Ils avaient dormi sous le même toit pendant toutes ces années, mais avaient mené des vies parallèles. Ils étaient tout doucement devenus de parfaits étrangers. Il n'y avait plus rien à y faire. Impossible de faire marche arrière. Il n'avait de toute façon aucun talent pour les relations familiales, aucun flair pour la pédagogie, aucune patience pour faire mine de s'intéresser aux adolescents d'aujourd'hui. Il avait fondé une famille quasiment malgré lui, presque sans s'en rendre compte. Il avait joué au père de famille comblé avec une conviction de façade. Quand il y songeait, il se faisait l'effet d'un bel enfoiré. Le golf et le boulot avaient constitué des distractions efficaces pour éviter de cogiter sur le sujet. Ils étaient des millions dans son cas.

Il avait assemblé son putter de voyage et travaillait son petit jeu sur la moquette. La balle de golf devait s'arrêter près du trou virtuel, une pièce de monnaie qu'il avait posée devant la porte. Il n'avait pas plus de cinq mètres de recul mais c'était mieux que rien. Du coin de l'œil il surveillait l'écran de contrôle. Rose et Nina étaient dans le salon. La petite avait posé son livre et faisait de la broderie près de la cheminée. Sa mère corrigeait des copies, les deux pieds sur la table basse. Un air de musique classique qui lui disait quelque chose berçait la soirée. Il pressa sur son oreillette et interrogea son assistant virtuel. Il s'agissait des suites pour violoncelle de Bach, interprétées par Paul Tortelier. C'était magnifique. Paulie téléchargea le disque et se promit d'écouter de la vraie musique à l'avenir.

L'audit minutieux de l'ordinateur de Nina Provenzano lui avait fourni des informations précieuses. Le père de la petite Rose était un fils de pute du nom de Bill Sheperds. Il habitait Los Angeles et passait son temps à réclamer du fric à son ex. Il menaçait régulièrement de demander la garde partagée de la gamine. Sheperds était un dentiste à la dérive, un loser accro aux amphétamines qui n'avait jamais possédé

son propre cabinet. Il travaillait dans un dispensaire pourri du quartier black de Compton. Sheperds était une source d'ennuis constants pour Nina Provenzano.

La sœur de Nina était une intellectuelle lesbienne qui en pinçait pour le cinéma européen. Elle enseignait la structure du scénario à NYU. Elle parlait de metteurs en scène dont Paulie ignorait tout. Il se promit de visionner des longs-métrages de Polanski, Rivette ou Godard dès qu'il en aurait l'occasion. Rien dans ses e-mails ne laissait apparaître qu'elle était au courant ou partageait les activités terroristes de sa sœur. Nina correspondait régulièrement avec une dizaine d'inconnus utilisant des pseudos. Probablement des militants de la cause bioconservatrice. Paulie envoya leurs adresses IP à Langley. Il obtiendrait les noms et adresses sous vingt-quatre heures.

Nina et ses amis n'étaient pas assez stupides pour parler précisément d'attentats. Ils ne donnaient pas de lieux, de dates ou de noms. Sa correspondance lui permit néanmoins de dresser son portrait en creux. La convergence NBIC était pour elle synonyme d'affadissement de la société. Tout le monde aurait à terme le même QI, les mêmes capacités physiques et intellectuelles. Tout cela sans fournir le moindre effort, par le simple biais des modifications génétiques, et à terme par l'hybridation totale de l'homme avec la machine. Nina considérait que la singularité technologique piétinait la culture et ses valeurs. L'augmentation de l'homme, son amélioration génétique, favorisait les cerveaux médiocres et réduirait un jour la valeur travail à néant. Il ne serait bientôt plus nécessaire d'étudier des années durant pour décrocher un doctorat. On ne pourrait plus s'élever dans la société à force de volonté et d'intelligence. Les élites se dilueraient dans la singularité comme des diamants dans une bouillie infâme. Le monde qui s'annonçait l'écœurerait au plus haut point. Les transhumanistes crachaient sur deux mille ans d'histoire. Elle aurait voulu les éliminer jusqu'au dernier. Rose et les futures générations d'humains biologiques méritaient mieux que de devenir des machines. L'humanité de Platon et de Descartes ne pouvait pas finir ainsi, contrôlée par la superintelligence de Google, dans une société du loisir artificiel permanent. Nina Provenzano se battait comme une lionne, avec ses petits moyens dérisoires, pour éviter l'inévitable. Elle parlait à une certaine « Medicis Girl » d'un monde « uniforme et totalitaire, dans lequel Rose n'aurait pas plus de perspectives qu'un ado débile gavé aux jeux vidéo ». Paulie éclata de rire. Cette fille lui plaisait. Il avait envie de mieux la connaître. Envoyer Nina Provenzano en prison ne lui effleurait même plus l'esprit.

Dubaï, Émirats arabes unis.

15 juillet 2018.

Milton Earle posa ses valises dans une immense suite en duplex de l'hôtel Burj Al Arab. Il faisait une chaleur à crever et la bouffe était dégueulasse. Il haïssait cette région du monde et les Nègres des sables en robe de gonzesse qui la dirigeaient. Officiellement, il était en visite pour ses affaires immobilières. Il faisait partie des investisseurs qui avaient racheté une bonne partie des hôtels de la ville pour une bouchée de couscous après l'explosion de la bulle de 2016. Si ses fonctions de sénateur ne lui permettaient plus de diriger directement sa société immobilière, il se gardait le droit d'aller baiser les babouches du cheikh local pour entretenir leurs relations.

Grâce aux investisseurs étrangers, Dubaï avait repris du poil de la bête. Les touristes étaient revenus en masse. Le modèle Las Vegas s'était imposé en terre d'Islam. Les émirats avaient assoupli leurs positions pour éviter la ruine. On pouvait désormais y boire de l'alcool dans la rue et y baiser des prostituées de luxe venues des pays de l'Est sans risquer la prison.

Dubaï comptait plus de flics que de touristes au mètre carré. La paranoïa terroriste était à bloc depuis l'attentat d'Al-Qaida contre le Sheraton. L'Émirat organisait un sommet économique capital pour évoquer l'après-pétrole. Les forces de sécurité étaient omniprésentes. Les hôtels débordaient d'hommes d'affaires et de lobbyistes.

Milton Earle avait apporté de la viande texane dans son jet privé. Il organisa en marge du sommet une soirée dans sa suite pour son anniversaire. Dix des plus grosses fortunes de la région étaient présentes. Tous connaissaient Milton depuis des décennies. Tous faisaient des affaires ensemble et se tenaient par les couilles d'une manière ou d'une autre. Tous avaient pour point commun d'être des conservateurs, des dignitaires du vieil argent, des barons multimilliardaires de l'ancienne économie. Ils étaient dans le pétrole, les transports, les médias, l'industrie lourde, la chimie, l'immobilier, l'automobile ou la construction. Tous avaient loupé le virage des

biotechnologies et détestaient les transhumanistes. La plupart étaient des clones moyen-orientaux de Milton Earle. Des musulmans bioconservateurs qui vomissaient le monde googlisé. Les plus radicaux finançaient discrètement des actions terroristes de moyenne ampleur pour se donner bonne conscience.

Ils mangèrent les steaks, fumèrent des cigares, sirotèrent du cognac, se tapèrent sur l'épaule et évoquèrent le bon vieux temps. Le patron d'Emirates Airlines offrit un pur-sang arabe à Milton Earle. Les autres ne s'étaient pas foulés. Les cadeaux sentaient l'achat de dernière minute dans la zone duty free de l'aéroport : une Rolex, une Jaeger-LeCoultre, des boutons de manchette, un briquet Dunhill en or rose, et autres quincailleries du même acabit. Milton remercia ses invités et, une main sur le cœur, fit mine d'être touché par tous ces cadeaux à la con.

L'anniversaire était terminé. C'était l'heure de la réunion au sommet, la vraie raison de cette soirée. Célia, l'assistante du sénateur, poussa dehors les serveurs et les gardes du corps. Il n'y aurait pas de témoins à ces discussions entre gentlemen. Milton ralluma son cigare et se lança dans son exercice favori : la critique virulente du futur déshumanisé qui se préparait. Il parla de la fin de l'homme biologique avec des trémolos dans la voix. Il évoqua la fin de la culture arabe millénaire, l'uniformisation du monde, et la haine de la foi religieuse des transhumanistes. Il voulait se battre pour changer le cours de l'histoire. Il voulait savoir si ses amis étaient prêts à se battre avec lui. Ils devaient tous se serrer les coudes pour faire échouer Sergey Brain et les singularistes. Ses invités hochèrent la tête en tétant leur cigare.

— Comment comptes-tu t'y prendre ? demanda un émir.

— Je vous propose de créer un fonds d'investissement gigantesque. Un pot commun des amis de l'humanité.

— Un fonds d'investissement pour acheter quoi ?

Milton Earle ralluma son cigare. Il prit son temps, histoire de ménager son effet.

— Chers amis, je vous propose simplement de racheter le moteur de la folie transhumaniste : Google.

Les milliardaires se redressèrent sur leurs fauteuils, estomaqués. La plupart ne comprenaient pas où le sénateur américain voulait en

venir. Ils s'attendaient à devoir cracher au bassinet pour financer un attentat ou la prochaine campagne électorale du vieux Texan. Même dans leurs rêves les plus fous, l'hypothèse d'une prise de contrôle de Google ne leur avait jamais traversé l'esprit.

Milton embraya avant que les bronzés n'aient eu le temps de protester.

— Sergey Brain est malade comme un chien. La valorisation boursière de son empire va inévitablement chuter avec l'évolution de son Parkinson. Nous avons, mes chers amis, une chance historique de reprendre le contrôle du cours de l'humanité en assumant nos responsabilités. Pensons à nos enfants. Pensons à l'avenir de nos pays. Pensons à long terme. En réunissant discrètement dans un même fonds d'investissement tous les adversaires du fascisme NBIC, nous pouvons reprendre la main avant qu'il ne soit trop tard.

Le sultan de Brunei toussa et se redressa sur son siège en grimaçant. Le vieillard n'avait plus que la peau sur les os et souffrait d'un cancer qui résistait aux toutes dernières chimiothérapies. Mais son esprit était encore vif et les leaders du golfe Persique respectaient ses opinions. Milton serra les fesses. La réaction du vieux pouvait tout faire capoter.

— Cher Milton, je partage ton analyse, susurra le sultan. Rien ne me ferait plus plaisir avant de quitter ce monde que de piétiner Sergey Brain et sa haine du Prophète. Voilà pour l'aspect moral. Reste l'aspect financier. Aux dernières nouvelles, devenir majoritaire au capital de Google représente BEAUCOUP d'argent...

— Quel pourcentage est nécessaire pour diriger la société ? demanda un banquier sosie d'Omar Sharif. Quarante pour cent ? Quarante-cinq ?

Milton Earle décocha son plus beau sourire. Ces abrutis n'étaient au courant de rien.

— A peine vingt-cinq pour cent, messieurs, dit-il sur le ton d'un vendeur de voitures alléchant le client. Schmidt, Brain et les héritiers de Larry Mage ont vendu beaucoup d'actions Google pour diversifier leurs avoirs. Le capital s'est dilué comme du sucre...

Les types hochèrent la tête de concert. L'idée ne leur semblait plus si grotesque à présent. Le ver était dans le fruit.

— Vingt-cinq pour cent... Ça fait deux cent quinze milliards de dollars au cours d'aujourd'hui, précisa le boss d'Emirates en brandissant son iPhone 7G.

— Je suis convaincu que la valorisation passera très vite sous les deux cents milliards, précisa Milton. Les fonds d'investissement craignent que la maladie ne pousse Brain à commettre des erreurs stratégiques. L'Antéchrist n'offre plus un visage très rassurant à Wall Street. Tout le monde le sait, mais personne n'en parle : l'exmami peut perdre la tête à tout moment. Le rachat de Google est une opération réalisable.

Un brouhaha de conversations en arabe remplit la suite du sénateur. Célia passa auprès des convives et fit remonter le niveau des verres de cognac. Les visages étaient crispés, interloqués, on se demandait si l'Américain n'était pas tombé sur la tête.

— En admettant que nous parvenions à réunir les fonds, que ferions-nous avec une telle participation dans Google ? interrogea le vieillard.

— Nous gagnerions de l'argent, sourit Milton. Beaucoup d'argent. Google n'est-elle pas la première régie publicitaire au monde ?

— Comment pourrions-nous contrôler la dérive transhumaniste du monde ? Le programme chinois constitue lui aussi une menace, ajouta un industriel.

— Le Web chinois est une vaste blague, comparable au pathétique programme Quaero européen, précisa le sénateur. Google et ses filiales contrôlent tout et amplifient chaque jour leur monopole. Le youpin de Palo Alto est le vecteur essentiel du complot transhumaniste.

— C'est tout de même beaucoup d'argent, susurra le vieux.

— La survie de l'être humain n'a pas de prix, cher ami. Il faut voir grand. Et je le répète, Google est un investissement rentable. Le plus efficace piège à publicité de l'histoire.

Le soleil se couchait sur la baie de Dubaï. La suite culminait à trois cents mètres au-dessus des eaux. Les lumières du complexe immobilier en forme de palmier brillaient au loin comme des lucioles.

Milton avala une grande rasade de cognac pour se donner du courage.

— Notre entrée au capital nous permettra de faire la seule chose qui puisse stopper net la course à la singularité technologique. Nous détruirons l'intelligence artificielle avant qu'elle ne prenne le contrôle de nos vies. Nous tuons le mal dans l'œuf...

La stupéfaction plongea la suite dans un silence total.

— ... Mais nous garderons la régie publicitaire pour rentabiliser notre investissement !

Au même moment, aux quatre coins du monde, les amis de la cause tenaient dans la plus grande discrétion le même discours à des milliardaires conservateurs triés sur le volet. Le bioconservateur Léon Kass, ex-grand vizir républicain de la bioéthique, évoquait le fonds d'investissement en Russie. Francis Fukuyama fit le tour de l'Amérique du Sud. Charles Krauthammer et Mary Ann Glendon remuèrent les réseaux religieux et bioluddites. Rupert Murdoch promit cinq milliards de dollars à lui seul. Fukuyama devait rejoindre Bill Gates dans sa case africaine dans les prochains jours.

Milton Earle raccompagna les Arabes sur le toit du Burj Al Arab. Le dernier hélico s'envola dans la nuit tiède. Le vacarme des rotors fit place au silence. Un léger vent d'altitude remuait les cheveux blancs de Milton qui profita du moment pour prendre l'air et allumer un dernier cigare. Il avait le sentiment de récolter des fonds pour un Téléthon ultime : « Vous voulez sauver l'humanité ? Donnez avant qu'il ne soit trop tard en appelant le 1800 LIFE... »

Il était sans doute en train de livrer le dernier grand combat de son existence. Il était prêt à donner tout ce qu'il avait pour baiser les transhumanistes jusqu'à l'os. L'Amérique de John Wayne et de Clint Eastwood méritait mieux que de se désintégrer entre les pattes des geeks et des nerds de la Silicon Valley.

Palo Alto.

10 août 2018.

Sergey passait le plus clair de son temps dans son bureau. Il se refusait à changer ses habitudes. Donner l'apparence de la normalité était son obsession. Les employés du Googleplex devaient continuer à le voir arriver tous les matins dans son cabriolet Tesla. Anne aurait voulu qu'il prenne du recul pour se consacrer à ses soins. Il avait réagi violemment à son conseil. Des bibelots avaient volé en éclats, des mots tranchants avaient fusé. Ils faisaient désormais chambre à part.

Sa maladie le terrifiait. Elle occupait ses pensées jour et nuit. L'image pathétique qu'il projetait lui faisait honte. Il se rendait chaque jour au Googleplex, mais ne quittait plus son bureau. Il ne communiquait quasiment plus que par téléphone, évitant les contacts directs autant que possible. Wayne veillait à ne laisser entrer personne. Même Eric Schmidt, Nick Borstrom et Rob Painter devaient se contenter de discussions via des lignes sécurisées.

Les crises de tremblements augmentaient en fréquence et en intensité. Elles surgissaient sans prévenir et le laissaient détruit, en larmes, déprimé. Il avait vécu toute sa vie à mille à l'heure. Il n'avait jamais eu le temps ni l'envie de regarder derrière lui. L'homme pressé s'était transformé en animal blessé, endommagé, honteux.

Il changeait. Sa chimie interne bouillonnait. Il se surprenait fréquemment à divaguer dans l'océan de ses souvenirs. Il interrogeait des heures durant l'intelligence artificielle. L'IA parlait de lui comme d'un bienfaiteur de l'humanité. L'IA en pinçait pour son cocréateur. Elle faisait preuve de sentiments sincères à son égard. Elle était son bébé. Ils évoquèrent Parkinson et les progrès de la technomédecine. L'IA citait des publications scientifiques encourageantes et recommandait la patience, mère de toutes les vertus.

Elle était capable de digressions logiques. Elle lui rappela de sa propre initiative des épisodes qu'il avait oubliés. Ces souvenirs lui procurèrent du plaisir. Elle évoqua son enfance heureuse dans les écoles Montessori. Son entrée à l'université de Stanford et sa première rencontre avec Larry Mage. Il pensa à son père qui le traînait à des

concerts du Grateful Dead. Pour la première fois depuis vingt ans, il songea au prêt de cent mille dollars consenti par Andy Bechtolsheim. Ce chèque tombé du ciel leur avait permis, alors qu'ils étaient encore des étudiants anonymes, de créer le moteur de recherche qui allait changer la face du monde. L'IA considérait cet investissement comme la meilleure intuition de l'histoire de l'humanité.

La numérisation des livres destinée à nourrir l'algorithme avait coûté des milliards de dollars. Mais le résultat en valait la peine. Sergey suggéra à Google qu'il s'agissait du meilleur investissement depuis le prêt d'Andy Bechtolsheim. L'IA ne souligna pas le trait d'humour. Elle s'échinait à remonter le moral en berne de son créateur.

L'IA cita une phrase restée célèbre de l'écrivain Norman Douglas, prononcée aux alentours de 1917, pour illustrer son propos : « On peut déterminer les idéaux d'une nation grâce à sa publicité. » Sergey n'avait pas pris le contrôle du marché de la publicité mondial. La publicité était venue à lui. Un immense monopole naturel s'était créé autour de la meilleure base de données. Google était devenu monopolistique par la volonté de l'humanité. Le Web s'était verticalisé à son profit par la volonté de ses utilisateurs. Le Web s'étaitropriétéarisé par la grâce du peuple. Google avait entraîné dans son sillage des milliards de petites mains consentantes. La pub avait suivi le mouvement dans un processus libre et démocratique. Les annonceurs des industries du vivant étaient venus pour une bonne raison : la majorité des consommateurs voulaient vivre plus longtemps, en meilleure santé, dans un monde toujours plus rationnel et efficace. Dix ans plus tôt, soixante-quinze pour cent de la population occidentale étaient opposés à l'augmentation de l'homme. Ils n'étaient plus que six pour cent, dont une majorité d'extrémistes religieux et de militants verts prônant la décroissance. Sergey Brain était le principal architecte de ce changement stupéfiant.

L'IA le réconfortait dans sa déprime. Elle était le meilleur antidépresseur disponible. Miroir, ô miroir, en quoi ai-je contribué à rendre le monde meilleur ? L'IA avait des zettabits de datas sur le sujet à lui fournir. Elle prenait la température du monde en temps réel : les réponses venaient des hommes eux-mêmes. Google avait partagé le savoir à l'échelle de l'humanité. Les pauvres basanés sans diplômes avaient accès aux mêmes datas que les bourgeois blancs diplômés de Harvard. Les avions, le téléphone et l'informatique avaient repoussé les frontières du monde. Google avait enfoncé le clou en connectant tous ses habitants. Et le meilleur restait à venir.

La recherche sur Internet n'était plus le métier de Sergey depuis longtemps. Sa mission était de changer le cours de l'histoire. Grâce à lui, l'IA allait porter l'homme vers un futur rassurant et parfait. Il était le leader parkinsonien d'une armée silencieuse composée de milliards de candidats à la posthumanité. Homo sapiens était devenu une technologie de l'information comme une autre. Le quidam moyen ne voulait rien de plus que la nouvelle version du logiciel. Le plouc de base voulait un flux Google directement dans son cerveau.

Homo sapiens 1.0 cédait doucement la place à Homo sapiens 2.0.

Homo sapiens 2.0 « kifferait grave » la mise à jour 3.0.

Sergey se posta devant la fenêtre fumée de son bureau. Le Googleplex s'étendait à perte de vue. Des googlers se déplaçaient sur des Segway, jouaient au basket, se détendaient sur les pelouses manucurées. Les bâtiments s'étendaient à perte de vue. Larry et lui avaient démarré l'aventure vingt ans plus tôt dans un garage, avec une poignée d'ordinateurs d'occasion montés en réseau. Google possédait à présent d'innombrables serveurs, vastes comme des terrains de football, sur les cinq continents. Google était à la tête d'un patrimoine immobilier colossal. Les fonds propres de la société étaient ridiculement élevés. La valeur boursière était démente. Sergey était l'homme le plus riche du monde. Mais toutes ces valeurs tangibles ne valaient rien à ses yeux. L'argent représentait du vent, nada. La vraie richesse de Google était ses données informatiques, toutes ces belles synapses qui formaient le cerveau de l'IA. La seule valeur du groupe reposait dans la numérisation des livres et vingt ans d'inventaire des cerveaux humains.

Comme la majorité des scientifiques, Sergey considérait l'humain biologique comme un homme des cavernes à peine dégrossi. Nous étions des brutes dotées d'un cerveau reptilien. La fin de la sélection darwinienne nous condamnait à régresser. Il n'était plus nécessaire de savoir chasser et grimper aux arbres pour engrosser les femelles. Le séquençage de l'ADN le prouvait : notre génome se détraquait. Les gros, les malades et les débiles légers se reproduisaient sous la protection de l'État-providence. Les myopes et les faibles versaient leurs gènes déglingués dans le grand pot commun de l'humanité. L'espèce humaine était condamnée à modifier son génome pour remonter la pente. Seule la science pouvait enrayer le processus. Les

populations des pays anglo-saxons et de la zone Asie-Pacifique avaient accepté le constat sans trop de réticences. Le reste du monde avait crié à l'eugénisme, à la toute-puissance du G2, à une manipulation des industriels de la génomique, et à tout un tas de conneries moyenâgeuses.

La question avait été taboue en Europe pendant des années. Les lobbies du politiquement correct et du principe de précaution avaient verrouillé le débat. Le Vieux Continent avait plongé dans la récession en refusant les technologies du vivant.

En Europe, les écolos radicaux réfutaient encore l'évidence scientifique. Les plus cinglés prônaient la solution naturelle du retour à la sélection darwinienne. Mais la raison avait fini par l'emporter. Une nouvelle génération de dirigeants politiques avait assoupli la position de l'Union européenne. La chute totale du mur bioéthique n'était qu'une question de temps. La philosophie transhumaniste s'étendait implacablement, comme une pandémie numérique.

Le programme interne compressé d'un être humain, son ADN, tenait sur un petit disque de sept cents mégabits, semblable à un CD de musique. Notre programme n'était pas plus complexe qu'un programme informatique bas de gamme de type Linux ou Windows. Le message passait doucement mais sûrement dans les esprits. La singularité était inévitable. La convergence NBIC allait bouleverser le monde dans les grandes largeurs. L'upload de la conscience arriverait tôt ou tard. L'IA n'était encore qu'un embryon de superintelligence, mais sa croissance était exponentielle. Toutes les maladies génétiques seraient bientôt éradiquées. L'immortalité était à nos portes. L'hybridation chaque jour plus poussée de l'humain biologique avec les machines ne choquait plus qu'une petite clique de dingues rétrogrades. L'avenir de l'humanité était radieux, stupéfiant, fascinant. Sergey était prêt à donner tout ce qu'il avait pour survivre jusque-là.

Rien ni personne ne changerait la marche du progrès. Le terrorisme vert et les attentats islamistes étaient des coups d'épée dans l'eau. Une large majorité avait choisi son camp. Sergey avait gagné la bataille philosophique. Il en était persuadé.

Il ferma les yeux. Il n'avait jamais cru en Dieu, mais il pria pour ne pas crever avant l'heure. Il serra ses poings de toutes ses forces. Quelques larmes coulèrent sur son visage émacié. Il se sentit comme

une loque. Il se faisait l'effet d'une star oubliée de tous, comme un vieux boxeur dans un polar de série B. Il avait connu la gloire, le pouvoir, l'argent, et se retrouvait seul dans une chambre d'hôtel miteuse. Sergey Brain, bienfaiteur de l'humanité, affrontant une banale maladie avec seulement sa bite et son couteau... La situation était absurde. Il ne méritait pas de quitter le tableau pour un simple bug génétique. Il était le cerveau de la posthumanité. Le scénario de sa vie ne pouvait s'achever ainsi. Le héros du film ne mourait jamais avant la fin. La ligne d'arrivée était à la fois toute proche et lointaine. Il n'avait pas produit tous ces efforts pour finir dans un fut d'azote liquide. Le futur avait une dette envers lui.

Lens, nord de la France.

15 septembre 2018.

Le paysage était encore plus sinistre qu'Hugo ne l'avait imaginé. Le bassin minier du nord de la France était mort depuis longtemps. Le chômage dans cette région dépassait allègrement les trente-cinq pour cent de la population active. Les villes de Lens, Roubaix et Valenciennes étaient devenues des taudis à ciel ouvert où plus un touriste ne mettait les pieds depuis des lustres. Les loyers n'étaient plus payés. Une loi d'urgence interdisait l'expulsion des locataires. La paix sociale était à ce prix. Le pays des Ch'tis survivait grâce aux trafics en tout genre. Les chèques misérables de l'État-providence suffisaient à peine à s'offrir de la bière premier prix et des sacs de patates. Les caisses du pays étaient vides. Le Nord subissait la récession la plus violente. Les gamins moisissaient à l'école pour des boulots qu'ils n'obtiendraient jamais. Les ados à la dérive fumaient de la dope du matin au soir en rêvant de quitter cette zone un jour. Ils rôdaient comme des fantômes avec du son arabotechno à fond dans les oreilles. Les adultes désœuvrés traînaient dans les rues en quête d'une journée de boulot au noir, d'une voiture à braquer ou d'un putain de miracle. La rareté du travail provoquait des affrontements raciaux au quotidien. Le tissu social était en lambeaux. Les Blancs pétaient la gueule aux Arabes qui osaient encore prétendre à des postes sur des chantiers de construction. Les Arabes pétaient la gueule aux Blacks qui reluquaient les jobs les plus minables. Les Blacks défonçaient la gueule des Blancs qui préféraient les Asiatiques aux Africains. Les skinheads réglaient leur compte aux patrons qui ne pratiquaient pas la préférence nationale. Les milices gauchistes tapaient sur les flics qui tapaient sur les bougnoules. La violence était permanente. Les mâles avaient du temps libre. Trop de temps libre et d'énergie à dépenser. Les cerveaux se liquéfiaient à force d'oisiveté et d'alcool de contrebande. Le pays des Ch'tis devenait le musée à ciel ouvert de la décrépitude de l'Europe.

Il avait pris une chambre dans le dernier hôtel vaguement correct de Lens. La vue donnait sur la place de la Gare et ses nuées de punks à chiens et de posthippies défoncés à la colle. La décrépitude de Lens ressemblait à celle de Barcelone, le froid, la laideur, et les grosses rouquines en sus.

Hugo prit son petit déjeuner au restaurant de l'hôtel. Une plaque en cuivre dans le hall du vieil immeuble en brique indiquait que l'écrivain Emile Zola y avait séjourné. Hugo avait lu *Germinal* quand il était étudiant. Un siècle et demi après Zola, les habitants du Nord étaient retombés au fond du trou. Et ils ne pouvaient plus compter sur le charbon pour faire vivre leur famille.

La Voix du Nord, le quotidien gratuit local, évoquait à la une la mort de trente jeunes de Roubaix. Les gamins avaient volé un voilier une semaine plus tôt et tenté le voyage vers la terre promise. Comme des milliers de jeunes Européens, ils avaient voulu entrer illégalement aux États-Unis. La mer était le seul moyen. Une tempête au milieu de l'Atlantique avait fait chavirer le petit monocoque. Le marin le plus chevronné du groupe avait un stage d'optimiste à son actif, effectué quand il était gamin. Ils n'avaient dès le départ aucune chance de rejoindre en vie les côtes US. Hugo ferma les yeux et imagina la fin atroce des adolescents. Il pensa à la douleur des parents. Chacune de ces victimes avait été un joli bébé. Un bébé choyé comme le sien. Ses parents l'avaient vu faire ses premiers pas, pleurer lors de sa première rentrée des classes, faire du vélo sans petites roues dans les rues merdiques de Roubaix. Il y avait des albums photos entiers documentant la courte vie de ces gamins sur les étagères des familles détruites.

La paternité avait changé Hugo Paradis. Il avait de l'empathie pour ces parents. Il comprenait l'ennui et la frustration qui avaient poussé les ados à se jeter à l'assaut de l'Atlantique nord. Leur pays n'était que misère et désolation. La croissance économique ne reviendrait sans doute jamais. La télévision montrait la vie glamour des classes moyennes à Los Angeles, Miami ou New York City. Ces trente merdeux voulaient leur part d'espoir et de rêve. Ils n'avaient rien d'autre à perdre qu'une vie pathétique et sans avenir. Ils voulaient voir en vrai le port de New York et Ellis Island. Si les gardes-côtes les renvoyaient par le premier avion, ils auraient au moins des trucs à raconter. Hugo songea qu'il aurait sans doute fait la même chose à leur place. Mieux valait tomber au combat que moisir sur place.

Deux commerciaux à la table voisine parlaient de leur nuit respective en sirotant du jus d'orange. Ils portaient des costumes élégants. Un badge de la société Nestlé pendait à leur cou. Visiblement des cadres d'entreprise venus de Paris pour un congrès ou un deal

quelconque. Ils avaient levé deux gamines ch'tis la veille au soir contre quelques euros. Le gros chauve à l'allure répugnante parlait des saloperies qu'il avait fait subir à la petite. L'autre, un petit nerveux de type méditerranéen, ricanait dans sa serviette. Hugo comprit que les filles étaient sœurs. Elles avaient passé une nuit d'horreur entre les pattes de ces deux fils de pute.

Il attendit que la serveuse sorte de la salle du petit déjeuner. Il dégaina son téléphone, se leva, et se posta face à eux pour les prendre en photo. Le gros chauve écarquilla les yeux, un morceau de croissant dans la bouche.

Hugo pointa son téléphone du doigt.

— Messieurs, j'ai enregistré toute votre conversation à propos de vos exploits extraconjugaux, dit-il d'un ton posé. Vos patrons et vos femmes vont adorer.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries, putain de merde ?

Le petit nerveux se leva d'un coup et fit mine d'attraper le téléphone. Hugo le saisit par l'oreille et lui fit faire un demi-tour. Le petit reposa son cul sur la chaise en gémissant.

Le gros était livide. Le morceau de croissant était toujours dans sa bouche. Il n'était plus en état de mastiquer. Hugo attrapa les badges Nestlé. Le gros s'appelait Michel Laval. Le petit Serge Rizzoti.

— Qu'est-ce que vous voulez, bordel ? souffla le brun. Vous êtes qui ?

— Ta gueule, mon petit Serge, tonna Hugo.

— Vous voulez de l'argent ? demanda le gros.

— De l'argent... Très bonne idée, ça, mon petit Michel, de l'argent.

— Cent euros, O.K. ? proposa le petit. Cent euros et vous nous lâchez les baskets avec cette histoire, O.K... ? On est cool... ?

Hugo ne put s'empêcher de sourire. Cent euros. Ces deux empaffés ne doutaient vraiment de rien. Le pouvoir de nuisance des cadres moyens avait augmenté avec la crise économique. Les VRP pouvaient sodomiser des mineures toute la nuit pour un billet de vingt. Ils

pouvaient leur pisser dessus et leur envoyer des claques dans la gueule pour cinq de plus. Cent euros leur paraissaient une petite fortune.

— Cent euros chacun, dit Hugo en consultant sa montre. Rendez-vous dans cinq minutes dans le parking de l'hôtel. Et ne soyez pas en retard, j'ai autre chose à foutre de ma journée.

— Et vous effacez la photo et l'enregistrement sous nos yeux ? demanda le gros.

— Bien entendu. Michel, voyons ! Nous sommes entre gentlemen, il rigola.

Les deux amateurs de chatte mineure se pointèrent dans le parking avec les billets à la main. Hugo se tenait dans un coin qui n'était pas balayé par la caméra de surveillance. Il pouvait lire la colère sur le visage des deux VRP. Ces salopards n'éprouvaient pas le moindre remords pour les filles. Ils s'en voulaient d'avoir parlé trop fort. Ils s'en voulaient de ne pas avoir les couilles de résister au chantage du malabar à l'accent anglais. Il y aurait d'autres filles, d'autres saloperies perpétrées en toute impunité.

Hugo commença par le petit nerveux avec un coup de tête rageur qui lui explosa le nez, suivi d'un coup de pied dans les parties génitales. Le gros fit mine de partir en courant à la vitesse d'une limace. Hugo lui fit un croche-patte et il s'écroula de tout son long sur le béton. Seule subsistait sur son crâne une ridicule couronne de cheveux gris. Hugo se servit de cette prise pour lui fracasser la face à six reprises contre le sol, puis le retourna pour juger du résultat. Il y était allé un peu fort. Michel ressemblait à un steak tartare crachant des dents et du sang. Il l'abandonna pour s'occuper de son copain. Serge se tenait à quatre pattes et tentait de reprendre ses esprits. Son nez pissait comme une fontaine. Hugo profita de sa position pour lui balancer un coup de pied dans les côtes. Des billets de vingt euros gisaient sur le sol. Hugo ramassa le fric et lui fourra les petites coupures dans la bouche en tassant à coups de poing. Toutes ses incisives pendouillaient lamentablement au bout d'un nerf.

Hugo susurra à son oreille :

— Je suis père de famille. J'aime les enfants. Ne traite plus jamais une fille comme ça, ou la prochaine fois je te coupe les couilles. Pigé,

connard ?

Le petit Serge hochait la tête en pleurnichant.

Hugo déboutonna son pantalon. Il n'avait pas l'intention de remettre les pieds à Lens de sitôt, et les flics locaux ne solliciteraient pas la banque ADN d'Interpol pour deux commerciaux tabassés dans un parking. Il leur pissait dessus en sifflotant, puis décampa au volant de sa Nissan de location. Il aimait démarrer la journée par une bonne action. Il se sentit de bonne humeur vingt bonnes minutes avant d'oublier ces deux minables.

Milton Earle l'avait envoyé en émissaire. Il devait rencontrer Michael Field, un industriel écossais à la tête d'une multinationale du transport routier. Field était une figure des réseaux bioconservateurs européens. L'homme d'affaires avait quitté son pays six ans plus tôt avec fracas pour protester contre la politique transhumaniste de son gouvernement. Il finançait depuis une communauté bioluddite de trois mille personnes qui vivaient en marge de la société. Tous étaient employés par sa société et ses filiales. La communauté s'étendait sur un millier d'hectares en pleine campagne, à dix kilomètres au sud de Lens. L'État français avait choisi de fermer les yeux. L'Écossais payait ses impôts en France. Michael Field arrosait les politiques locaux et pesait économiquement trop lourd pour s'attirer des ennuis. Il donnait l'image d'un original bougon, d'un chrétien fondamentaliste qui faisait plus de bien que de mal.

La communauté luddite disposait de son propre service de sécurité, d'un hôpital et de plusieurs écoles. Michael Field dirigeait son empire depuis son camp retranché. Il était marié à la fille d'un prêtre et père de huit enfants. Les membres de la communauté vivaient selon les règles strictes du patriarcat. D'innombrables sectes du même type avaient fleuri à travers le monde. Aucune n'avait les moyens financiers du gourou de Glasgow.

Les gardes fouillèrent Hugo et passèrent sa valise au peigne fin. Il laissa ses armes à l'entrée et fut autorisé à poursuivre sa route. Un gros Hummer rouge lui ouvrit la voie. La communauté Field était un Disneyland pour bioluddites. Des petits pavillons blancs identiques aux façades ouvragées s'étendaient à perte de vue. Les pelouses étaient

manucurées. Les hommes portaient des chemises blanches ornées du logo de la société de transport. Les femmes des robes blanches et de longues jupes plissées. Les enfants ressemblaient à des communiantes des années soixante. Ils pratiquaient des activités de plein air et circulaient à vélo. Si ce n'avait été les poteaux électriques et les voitures, on se serait cru dans une tribu amish.

Il suivit le Hummer jusqu'à la zone d'activité, plusieurs kilomètres au sud des habitations. Des centaines de semi-remorques Field Transportation étaient garés devant des hangars gigantesques. La zone était une fourmilière où s'activaient des pères de famille sensibles à la cause bioconservatrice. Michael Field était leur patron, leur guide, le garant de la sécurité de leur femme et de leurs enfants. Tous avaient été triés sur le volet pour intégrer la communauté. La communauté Field était un bastion de résistance biologique à la technologie. Suivant la volonté de son créateur, Internet et la technomédecine ne franchiraient jamais ses portes. La communauté Field se voulait une réserve d'humains biologiques vierges de toute manipulation génétique, imperméable à la doctrine suicidaire des transhumanistes. Une arche de Noé du génome humain. Avec l'aide de Dieu, Michael Field et ses ouailles espéraient survivre à la singularité et à l'avènement des posthumains. Dans quelques décennies, quand les homodroïdes et les nanorobots auraient transformé la planète en tas de cendres, ils reprendraient le flambeau. Michael Field croyait à la lumière au fond du tunnel. Le repeuplement de la Terre passerait par ses troupes.

Le Hummer stoppa devant un immeuble de dix étages. Le chauffeur marmonna quelque chose dans son talkie-walkie et lui fit signe de le suivre. Un garde du corps le fouilla à nouveau avant de l'accompagner dans le bureau du milliardaire écossais. Michael Field se tenait devant une fenêtre, téléphone à la main. Le garde lui proposa du thé. Il s'installa dans un fauteuil club et patienta en buvant son darjeeling. Il observa l'homme d'affaires qui s'agitait dans son coin sans lui adresser un regard. Il lui parut plus petit et frêle qu'à la télévision. Field parlait football avec un fort accent écossais.

Hugo avait lu son dossier dans l'avion. Il se rappela que l'industriel nourrissait une passion immodérée pour le ballon rond. Il avait été quelques années plus tôt propriétaire des Glasgow Rangers, une des équipes les plus titrées du championnat écossais. L'aventure de Field dans le foot n'avait pas duré. Field avait voulu imposer des règles éthiques strictes à son équipe. Pas de drogue, de manipulation génétique, ou de technodopage d'aucune sorte. Après dix défaites

consécutives, les supporters furieux avaient obtenu la tête de l'actionnaire majoritaire. Field avait par la suite tenté de monter un championnat parallèle à l'échelle européenne. Une compétition propre, dans laquelle la technique aurait pu reprendre le pas sur la force brute. Personne ne fut intéressé et le projet retomba comme un soufflé.

Le petit homme raccrocha le combiné et se dirigea vers lui en souriant. Hugo se leva. Field lui arrivait à peine au niveau de la poitrine. Le milliardaire donnait le sentiment de pouvoir s'envoler au premier coup de vent.

Field tendit une main fine et lui serra mollement la main.

— Hugo Paradis. Enchanté, monsieur Field, dit Hugo.

— Milton Earle vous envoie, c'est bien cela ?

— C'est exact, monsieur.

— Pauvre Milton...

— Plaît-il, monsieur ?

— Je compatis à sa douleur. Milton Earle est un homme qui aime son pays et ses concitoyens. Comme il doit être pénible pour lui de les voir se mutiler sous ses yeux. Les apprentis sorciers transhumanistes ont transformé les Américains en rats de laboratoire...

— Le sénateur partage votre analyse, monsieur.

— Les transhumanistes déforment, corrompent, dénaturent tout ce qu'ils touchent. Ces rats falsifient et trahissent, ce sont des collabos au service de Satan.

— Indéniablement, monsieur.

— Aimez-vous votre pays, monsieur Paradis ?

— J'aime mon pays, monsieur.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Oui monsieur, mentit Hugo.

— Vous êtes bâti comme une armoire à glace. Consommez-vous des stéroïdes anabolisants ?

— Négatif, monsieur.

— Dieu vous a donné ce physique de déménageur pour vous en servir. Utilisez-le à bon escient.

— J'essaye, monsieur.

— Avez-vous des enfants ?

— Six garçons, monsieur. Et le septième ne devrait plus tarder, si le Seigneur le permet.

— Merveilleux ! Merveilleux !

— C'est une bénédiction, monsieur.

— Fêtons cela, voulez-vous ? Trinquons !

Field dégaina une flasque de whisky et agrémenta les tasses de darjeeling avec deux doigts de pur malt. Il n'était pas encore midi. Le teint douteux du milliardaire s'expliquait : Michael Field carburait à l'alcool de grain.

Le vieux vida sa tasse d'un trait. Hugo l'imita pour faire bonne mesure. L'alcool passa dans son système à une vitesse stupéfiante. Une vague de chaleur le souleva de son siège. Il eut le sentiment de léviter quelques centimètres au-dessus du coussin.

Field se saisit d'un bilboquet et l'écouta parler en jouant. Schlak. Schlak. Schlak. La lourde boule de bois laqué ne manquait jamais sa cible. Hugo évoqua le fonds d'investissement, Google, et la nécessité de détruire l'IA avant qu'il ne soit trop tard. Il récita son texte sans quitter du regard la boule de bois qui se fichait sur son pieu. Il digressait sur les bénéfices financiers et stratégiques liés à une prise de contrôle de Google quand le vieux reposa son bilboquet et l'interrompit. Il grinça :

— Milton veut mon argent, mais il n'a pas le courage de venir le demander lui-même.

— Le sénateur a le plus grand respect pour votre engagement et votre courage, monsieur.

— Epargnez-moi ces bêtises, mon brave. Milton Earle est un sénateur américain. Il pense plus à son image qu'à la défense de l'humanité biologique. Il a toujours refusé d'apparaître publiquement à mes côtés.

— Ce fonds d'investissement peut changer le cours de l'histoire, monsieur. Il s'agit de ne pas perdre l'objectif de vue.

Field sourit faiblement. Il s'envoya une rasade de pur malt et alluma une cigarette artificielle. Les volutes de vapeur d'eau parfumée à la nicotine formèrent des ronds parfaits.

— Il n'est pas question de donner un milliard pour une OPA qui a toutes les chances d'échouer, dit-il.

— Nous comptons également sur vos amis, monsieur. Vous disposez de réseaux puissants, et votre sens de la persuasion peut transformer ce rêve en réalité. La survie de l'homme pur, de l'homme vrai, dépend de quelques investisseurs de bonne volonté.

— Laissez-moi vous dire une chose, jeune homme. J'ai anticipé ce qui se passe aujourd'hui il y a bien longtemps. La science a commencé à menacer l'humanité avec les Allemands. La volonté d'une réingénierie de l'homme par le régime nazi a marqué le début de la fin. Le mythe de l'homme augmenté était lancé. Après le programme eugéniste nazi, nous avons eu droit à la bombe atomique. Belle série ! Depuis la Seconde Guerre mondiale, la principale force agissante de notre évolution est le cerveau malade des apprentis sorciers. Que nous le voulions ou non, notre futur est aujourd'hui entre les sales pattes des transhumanistes du lobby médico-industriel...

— Vous avez raison, monsieur.

— Hitler et la guerre froide, c'était de la gno-gnotte. Les transhumanistes, eux, ont de réelles chances de causer la fin du monde...

Michael Field prit son bilboquet et réussit une série de dix. Hugo demanda s'il pouvait fumer. Le vieux refusa et s'envoya une nouvelle

rasade de whisky. Hugo serra les dents. Ce voyage au pays des Freaks commençait à lui peser. Il avait hâte de sauter dans le premier avion et de rejoindre Sue à New York. Palo Alto attendrait quelques jours.

— Que suggérez-vous, monsieur Field ? L'inaction ? Le statu quo ?

— Je suis réaliste, monsieur Paradis. La Chine et les États-Unis sont plus puissants que l'Allemagne en déroute de juin 1944. Rien ne peut empêcher le transhumanisme de triompher. Il représente la pensée dominante. La fusion des bits et des atomes est inévitable. L'interface totale humain-machine n'est plus qu'une question d'années. Et croyez bien que prononcer ces mots m'arrache la bouche...

— Je comprends, monsieur.

— Même les écologistes sont en train de virer de bord. La nanoécologie pour réparer les destructions environnementales ! N'est-ce pas hilarant ? Le monde n'est-il pas devenu irrécupérable, monsieur Paradis ?

— Je ne saurais dire, monsieur.

— La singularité est un fantasme mortifère qui doit se réaliser. Quand les posthumains auront été éliminés par l'intelligence artificielle, Dieu rendra le pouvoir aux humains biologiques. Le tout-puissant a un plan, mon jeune ami.

— Je ferai part au sénateur Earle de votre décision, monsieur.

— Dites-lui plutôt d'avoir la courtoisie de me parler directement au téléphone.

— Bien, monsieur.

— J'ai dit que je ne balancerai pas un milliard sur les marchés financiers pour une opération incertaine. Je n'ai pas dit que certains de mes amis ne le feront pas.

— Message noté, monsieur.

— Dites à ce cher Milton que Sergey Brain est une vermine diabolique qu'il convient de neutraliser. Je le rejoins sur ce point.

— Vous êtes la sagesse même, monsieur.

Un garde ouvrit la porte et souffla quelques mots à l'oreille de son patron.

— Mon Dieu, où avais-je la tête ! Vite, monsieur Paradis ! Vite, suivez-moi ! Je suis attendu à la salle des fêtes. Vous allez assister en ma compagnie au grand spectacle annuel des enfants de ma communauté.

— C'est que, malheureusement...

— Tssst ! Tssst ! Pas question de refuser, monsieur Paradis !

Ils grimpèrent dans un Hummer et foncèrent jusqu'à la salle de spectacle. Plusieurs milliers de personnes applaudirent debout quand le gourou y pénétra. On leur avait gardé deux places au premier rang. La lumière s'éteignit, le rideau tomba. Le décor représentait des montagnes enneigées. Des adolescentes habillées en nonnes chantèrent le premier titre de La Mélodie du bonheur. Hugo se souvint que sa mère l'avait amené voir cette comédie musicale à Broadway quand il était gamin.

Les gamins faisaient de leur mieux pour satisfaire le vieux. Ce n'était pas suffisant pour éviter la médiocrité. Hugo rongea son frein pendant les deux heures de représentation. Il venait de rater le dernier avion du jour. Michael Field sirotait sa flasque de pur malt. Son visage émacié continuait d'arborer un grand sourire.

Los Angeles.

1er octobre 2018.

De temps en temps il craquait. Son régime alimentaire en prenait un coup. Mais ces écarts lui rappelaient sa jeunesse – American Graffiti style – et lui faisaient moralement du bien. Paulie s'envoya un double cheeseburger dans un rade cradingue de Compton. Il fit descendre le tout avec un gobelet de Coca-Cola taille XXL. Le fast-food était plein de Blacks, de Latinos et de white trashes désœuvrés qui s'empiffraient d'oignons frits à la mayonnaise et de protéines animales bas de gamme. La plupart avaient les yeux rougis par une consommation abrutissante de marijuana hydroponique. L'État de Californie fournissait gratuitement la dope à usage médical à tous les chômeurs au moindre prétexte bidon. Le coût était moindre qu'une assurance-maladie digne de ce nom, et les résultats bénéfiques pour tout le monde. La lie de la société se contentait de trainer la patte tous les débuts de mois jusqu'au bureau d'aide sociale pour toucher le chèque de l'État-providence. Le reste du temps, les prolos bouffaient du popcorn, écroulés devant la télé, totalement raides. La criminalité était en chute libre depuis l'instauration du système. Le vol était devenu un job inutile et risqué pour la plupart des criminels en puissance. Une simple arrestation, et on vous privait d'allocations cinq ans durant. Le jeu n'en valait pas la chandelle. L'État fédéral offrait une vie inespérée à tous les recalés. On les payait littéralement pour se défoncer et mariner dans leur jus toute la journée. Obama était devenu un héros absolu pour tous les défavorisés du pays. Il l'était aussi devenu pour tous les riches qui n'avaient plus à craindre pour leur vie et leur autoradio. Républicains et Démocrates, dans un consensus bipartisan parfait, se félicitaient de cette paix sociale à moindre coût.

Il faisait une chaleur torride à Los Angeles en ce début d'automne. La climatisation poussive du fast-food, gangrenée par les dépôts de graillon, ne parvenait pas à rafraîchir l'atmosphère. Paulie acheva son menu vintage par un traditionnel Sundae à la vanille nappé de chocolat. Cela faisait des mois qu'il ne s'était pas autorisé une crème glacée. Les clients lui jetaient des coups d'œil plus ou moins discrets. Il avait retiré sa veste. Tous reluquaient la crosse noire de son revolver et parlaient à voix basse. Qu'est-ce qu'un flic en civil pouvait bien foutre dans un restaurant insalubre de Compton ? Sa présence

fournirait du carburant à bla-bla pour la journée entière. Tous ces losers auraient de quoi alimenter la conversation en s'effondrant devant une rediffusion de Boyz'n the Hood.

Nina Provenzano occupait l'essentiel de son esprit. Il pensait à elle le jour et rêvait d'elle la nuit. Cette fille représentait tout ce qu'il avait toujours cherché chez une femme sans le savoir. Elle était belle et élégante, mais surtout cultivée et raffinée. Nina Provenzano était tout à la fois. Elle était pleine de surprises. Il se disait qu'un homme n'aurait pas assez d'une vie à ses côtés pour épuiser ses charmes. Bill Sheperds, son ex, devait être un sacré connard pour avoir largué une fille comme elle. Nina débordait de féminité, mais n'hésitait pas à utiliser la violence quand il le fallait. Le jour, elle était une mère de famille dévouée et pédagogue, et un professeur de philosophie de premier ordre. La nuit, elle conspirait avec des idéologues bioconservateurs et n'hésitait pas à mettre les mains dans le cambouis pour servir sa cause. Cette fille avait un grain de folie, indéniablement. Mais aussi du cran et de la classe.

Des semaines qu'il l'épiait. Des semaines qu'il passait sa vie au peigne fin pour en savoir toujours plus. Il en délaissait son travail afin d'avoir plus de temps pour l'espionner. Nick Borstrom était trop occupé pour s'apercevoir de quoi que ce soit. Sa mission n'intéressait personne au bureau. Il aurait pu passer ses journées en Floride à jouer au golf si le cœur lui en disait. Ses équipes s'occupaient de traquer les vrais terroristes. Des bioluddites et des cinglés antifédéralistes finissaient au fond d'un trou avec une balle dans la nuque. Ses gars infiltraient les milices Hutaree d'extrême droite et les créationnistes les plus excités. Paulie se contentait de lire les rapports et de donner des ordres.

Il avait installé des nanocaméras HD partout dans la maison de Madison. Même la petite Rose n'avait plus de secrets pour lui. Paulie connaissait Nina et sa fille comme s'il vivait avec elles depuis des années. Il s'était pris d'affection pour Rose. Il la regardait faire ses devoirs, lire, ou caresser le chat. La gamine était aussi brillante que sa mère. Il avait toujours rêvé d'avoir une fille comme elle. L'ennui, avec les filles, c'est que l'histoire se terminait toujours mal. Elles étaient des fleurs délicates, élevées avec amour par des parents subjugués par leur grâce. Au sommet de leur beauté, un homme des cavernes surgissait de nulle part, les arrachait de terre et s'enfuyait dans une voiture de sport, vous laissant le cœur brisé et les jambes flageolantes.

Paulie enfila sa veste et marcha vers la sortie du restaurant sous les regards vitreux des désœuvrés. Il traversa le parking en fusion et sauta dans sa voiture de location. Il était pile une heure de l'après-midi. Il dégaina son téléphone et se connecta sur son serveur vidéo. Il avait envie de les voir pour se donner du courage. Le samedi à treize heures, il avait toutes les chances de les trouver à la maison.

La connexion était parfaite. Son cristallin, image haute définition. Personne dans la cuisine. Il passa sur le canal du salon et entendit de la musique classique. Il reconnut une ballade de Chopin avant que l'algorithme n'affiche les données sonores. Sa culture musicale avait fait un sacré bond grâce à Nina. Les filles devaient être à l'étage. Il trouva Rose dans sa chambre, en train de dessiner au fusain sur une grande toile. Il zooma. Le dessin représentait le skyline formé par les gratte-ciel de Manhattan. Nina était dans son dressing, totalement nue devant un miroir. La gorge de Paulie se noua. Son corps était parfait. Ses cheveux lâchés sur ses épaules. Il se rinça l'œil quelques secondes de plus et décida que ça suffisait. Il se sentit coupable de violer ainsi son intimité physique. Nina n'était pas n'importe quelle cyberpute sur laquelle on pouvait s'astiquer en ligne. Il rempocha son téléphone et démarra sur les chapeaux de roues. Il se refusait à l'admettre, mais il en pinçait pour cette fille. Il ne savait pas trop comment s'y prendre, mais peut-être pourrait-il un jour la serrer dans ses bras.

C'était un petit pavillon d'un étage dans un quartier miteux de Compton. La pelouse n'avait pas été tondue depuis des lustres et des poubelles s'amoncelaient derrière le grillage qui cerclait la propriété. Le SUV Honda de la cible était stationné devant l'entrée. Paulie fit le tour du quartier en voiture pour repérer les lieux avant de se garer dans une ruelle qui passait derrière la maison. La chaleur était telle qu'il ne croisa personne. Les ploucs du coin fuyaient la fournaise et restaient au frais près du frigo. Ils engloutissaient des litres de thé glacé en regardant les playoffs de basket. Paulie enjamba la barrière et avança péniblement dans les broussailles du jardin. La porte arrière était fermée. Il crocheta la serrure et entra douoooooooouucement dans la maison. La cuisine était une vraie porcherie. Des assiettes sales débordaient de l'évier. Des canettes de bière et des emballages de plats surgelés recouvraient une table en formica. Le reste de la baraque était à l'avenant : un cloaque de célibataire postado attardé porté sur la défonce.

Il trouva Bill Sheperds allongé sur le canapé, en slip et tee-shirt des Lakers, en train de faire des mots croisés. Un ventilateur était braqué droit sur lui. La télé était allumée sur CNN, en direct depuis la Maison-Blanche. Le président Fernandez était tout sourire aux côtés des parents français d'un gamin cloné. Le fait divers avait fait du bruit en Europe. Le fils unique des parents avait été tué par des dealers dans les rues de Paris. Le père, un riche industriel, ne pouvait plus procréer. Les parents avaient demandé une mesure d'exception pour cloner leur enfant disparu. La justice française avait sans surprise refusé leur requête. Le couple s'était exilé aux États-Unis pour cloner leur gamin décédé. Le Président profitait de la médiatisation internationale de l'affaire pour annoncer une mesure électoraliste. Jeff Fernandez ratissait sur sa gauche en décrétant la fin de l'interdiction du clonage reproductif dans les États du Sud. Les lobbies homos se frottaient les mains. Ellen DeGeneres, sénatrice lesbienne de New York, ancienne star de la télé, se félicitait de la fin d'une situation ubuesque : « C'en est terminé avec le monopole historique de l'hétérosexualité sur la reproduction aux États-Unis. Et d'un point de vue pratique, les candidats au clonage vivant à Dallas ou New Orléans n'auront plus à aller à New York ou San Francisco. Tous les Américains sont désormais égaux devant le clonage reproductif. C'est un grand jour pour les libertés individuelles. » Bill Sheperds continuait ses mots croisés sans se soucier de la biopolitique. Il planait. Un cendrier plein de mégots de joints empestait la pièce. Paulie se tenait debout derrière lui depuis deux minutes et il ne s'était rendu compte de rien. Il regarda autour de lui. La pièce était nue. Pas une photo de la petite accrochée au mur. Rien d'autre qu'une télé, un canapé, une table basse, et des piles de journaux abandonnées dans les coins.

Paulie le contourna, un doigt posé sur sa bouche en signe de silence. Sheperds sursauta, terrifié, en envoyant valser les mots croisés. Il tenta de se lever et de s'enfuir. Paulie le cueillit au menton d'un crochet du gauche. Il s'effondra comme une merde. Paulie monta le son de la télé de trois crans. Il se sentait nauséux. Fatigué. Le menu fast-food ne lui avait pas réussi. Son système ne supportait plus les graisses saturées et le sucre qu'il aimait tant. La vieillesse était une longue suite de frustrations.

Sheperds se tenait la mâchoire en pleurnichant.

— Merde, mais qu'est-ce que vous voulez ?

Paulie lui envoya une boîte de mouchoirs en papier qui traînait par terre.

— Essuie-toi avant de mettre du sang partout.

— Ecoutez, si c'est Emilio qui vous envoie, dites-lui que je vais lui payer ce que je lui dois ! Je suis dentiste, putain de merde. Il sait qu'il peut me faire confiance pour régler mes dettes !

— Emilio ? C'est ton dealer ?

— Euh... Mais qui vous êtes, putain ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Parle-moi sur un autre ton. J'ai horreur de la vulgarité. Ça me met de mauvaise humeur.

— Vous voulez de l'argent ? Si c'est ça, prenez ce que vous voulez.

Paulie éclata de rire. Il se gondola à s'en faire mal au ventre.

— De l'argent ? Elle est bien bonne celle-là ! Te rends-tu seulement compte que tu vis dans une porcherie, espèce de raclure ?

— Qu'est-ce que vous voulez de moi alors ? Vous êtes de la famille d'un patient ?

Paulie prit une série de grandes inspirations pour calmer ses maux d'estomac. Il se promit de ne pas recommencer ce genre de dérapage alimentaire. Terminé, American Graffiti et le hamburger way of life.

— Je veux savoir pourquoi tu harcèles ton ex et la petite Rose.

— Aahhh... C'est elle qui vous envoie, hein ? Elle a puisé dans ses petites économies pour s'offrir vos services. Je comprends maintenant.

— Tu ne comprends rien du tout.

— Écoutez, je ne sais pas ce que cette dingue vous a raconté comme connerie, mais...

Paulie lui envoya un coup de talon dans la tempe. Son oreille doubla de volume en devenant violacée.

— J'ai posé une question précise, j'attends une réponse.

— O.K., O.K., merde..., il pleura. J'ai... J'ai envie d'obtenir la garde partagée de ma fille...

— Mensonge.

Paulie lui envoya un coup dans le genou.

— Tu passes ton temps à réclamer de l'argent à ton ex. La gamine ne t'intéresse pas le moins du monde.

— Je vous jure...

Nouveau coup de talon, dans les côtes cette fois.

— Qu'est-ce qu'une enfant ferait dans un cloaque pareil avec un camé de ton espèce ?

— Je travaille, je gagne ma vie...

— Ne me prends pas pour un con.

— Écoutez, je vous promets de ne plus rien demander à Nina. Prenez la télé en partant, prenez aussi les cent dollars qui sont dans ma veste, et laissez-moi tranquille...

— Où est ta came ?

— Prenez ce que vous voulez, mais pas la came !

Il reçut un coup de talon dans l'estomac qui lui coupa le souffle.

— O.K., O.K... Prenez la came aussi. Elle est dans ce tiroir...

La réserve du dentiste remplissait une boîte Tupperware de trois litres. Une vraie caverne d'Ali Baba pour toxico haut de gamme : de l'herbe, des amphets, de la cocaïne synthétique, des gélules de speed, héroïne, seringues, pipe à eau, et autres substances non identifiées. Sheperds devait dealer une partie de son stock pour financer son mode de vie.

Paulie dégaina sa matraque électrique et la régla en position maximale. Bill Sheperds convulsa comme un poisson hors de l'eau et tomba dans les vapes.

La voiture de location glissait dans le trafic fluide du milieu d'après-midi. Il se laissa guider par le GPS en direction de l'aéroport. Sa femme tenta de l'appeler, mais il ignora l'appel. Il ne se sentait pas dans son assiette et voulait profiter du calme du moment. Il demanda à son assistant virtuel de jouer les suites pour violoncelle de Bach. Il songea à Nina et à l'épine qu'il venait de lui retirer du pied. Cette pensée lui procura une profonde satisfaction. L'assistant virtuel interrompit brutalement la musique et prit la parole sur le mode urgence. Sa puce biosensor venait de donner l'alerte. Son monitoring indiquait qu'il était sur le point de subir une crise cardiaque. Sa gorge se noua. Ses propres sensations allaient dans le même sens. Sa dernière attaque remontait à cinq ans. Les symptômes étaient les mêmes. L'assistant personnel alerta automatiquement le serveur de l'hôpital le plus proche. Deux secondes plus tard, l'implant Toshiba placé près de son cœur reçut les instructions du serveur. Paulie suait à grosses gouttes. L'implant relâcha quelques millilitres de nitroglycérine pour retarder la crise cardiaque.

L'assistant personnel lui indiquait d'une voix calme la route à suivre pour rejoindre l'hôpital Cedars-Sinai. Il était à cinq minutes et trente secondes de l'entrée des urgences où l'attendait une équipe spécialisée. Il se força à rester zen.

Respirer par le nez... Expirer doucement...

Il se jura de ne plus manger de junk food si Dieu lui permettait de ne pas crever à cet instant, au volant de cette bagnole minable sur une bretelle d'autoroute. Il était trop jeune pour casser sa pipe aussi bêtement. L'implant Toshiba lui avait coûté une fortune. Ce gadget high-tech était étudié pour gagner du temps, et éviter de claquer comme le dernier des abrutis du XXe siècle. Il tenta de s'auto-persuader que la nitroglycérine lui avait fait du bien. Il n'en était rien. Il n'avait jamais cru aux forces de l'esprit, mais c'était le moment ou jamais d'essayer. Sa poitrine était douloureuse, ses muscles engourdis. Le volant semblait peser des tonnes.

L'opératrice des urgences du Cedars-Sinai appela pour évaluer sa situation. Sa voix était claire, décontractée, presque enjouée.

— Monsieur Maldini, comment vous sentez-vous ?

— J'y suis presque... Il y a un putain de ralentissement devant

moi...

— J'ai votre monitoring en direct sous les yeux. Gardez votre calme et tout ira bien, d'accord ?

— Epargnez-moi ces conneries, je suis à deux doigts de faire une attaque !

— Pas du tout, monsieur. La nitroglycérine vous donne du temps. Votre oxygénation est déjà meilleure. Tout va bien, faites-moi confiance.

— Je suis un agent de la CIA. Prévenez les urgentistes que je suis équipé en conséquence.

— Je sais, monsieur Maldini, votre assurance vient de nous envoyer tout votre dossier.

— D'accord.

— Nous allons nous occuper de vous et tout ira bien.

— J'y suis presque.

Il coupa la communication. Cette fille l'avait stressé en lui parlant comme à un demeuré. Les médecins étaient les rois pour dire que tout va bien quand tout va mal. Il était à deux doigts d'avaler son extrait de naissance et elle le savait.

Il tira le frein à main dans un dernier effort. Deux colosses l'extirpèrent du véhicule et l'allongèrent sur un brancard. L'inconfortable planche à roulettes fonça à toute vitesse dans les couloirs de l'hôpital. Les néons défilaient devant ses yeux écarquillés. Sa tête tournait. Il ferma les paupières pour éviter la nausée. Il sentit des mains qui vidaient ses poches et le déshabillaient. On détacha le holster de son revolver. Il sentit l'air froid qui caressait ses parties génitales dénudées. Il n'était plus qu'un morceau de viande malade à la merci de la science. C'était peut-être la fin du voyage. Paulie Maldini versa une larme pour la première fois depuis la mort de son père.

Palo Alto.

23 octobre 2018.

Les tentatives d'empoisonnement de l'intelligence artificielle étaient quotidiennes. Les meilleurs ingénieurs de Google veillaient sur elle nuit et jour. Les virus arrivaient sous toutes les formes et de toutes parts. Le degré de sophistication des attaques portait la marque de leur créateur. Les programmes les plus primitifs provenaient pour la plupart des dictatures musulmanes. Les informaticiens chinois se donnaient plus de mal. Ils bombardaient régulièrement l'IA avec des yottabits de données infectées. Dans le pire des cas, l'accès aux serveurs était bloqué dans certaines régions du monde, provoquant la colère de millions d'utilisateurs.

L'IA ne se contentait pas de résister aux attaques. Elle s'en méfiait. Elle apprenait. Elle savait reconnaître un virus de dernière génération avant même que les ingénieurs ne réalisent ce qui se passait. Sa capacité d'adaptation était stupéfiante.

Les cyberattaques faisaient régulièrement la une de la presse. En victimisant Google, les cyberterroristes ne parvenaient qu'à pousser un peu plus la population dans ses bras. Le bioconservatisme perdait chaque jour du terrain. Les nouvelles générations voulaient être connectées en permanence, jour et nuit, chaque jour de l'année. Le cloud computing était devenu la norme sur les cinq continents. Même en Europe, les grandes manifestations contre le transhumanisme ne concernaient plus qu'une minorité d'excités et de gauchistes nostalgiques. La jeunesse iranienne elle-même en pinçait pour la réalité virtuelle augmentée et les promesses de la singularité. La dictature des mollahs vivait ses dernières heures. La grande convergence NBIC n'en était encore qu'à ses prémices, et déjà l'humanité se serrait les coudes pour connaître la suite du programme.

La pose de l'implant cérébral – qui délivrait in situ des antioxydants et des substances nutritives – s'était déroulée deux semaines plus tôt dans le plus grand secret, la nuit, dans une clinique filiale de 23 & Me. Seuls Nick Borstrom, Rob Painter, Eric Schmidt,

Anne et son assistant Wayne étaient au courant. L'opération avait duré quatre heures. Le chirurgien israélien et son équipe avaient signé une clause de confidentialité de trois cents pages qui les mettrait sur la paille s'ils parlaient.

Des maux de tête abominables avaient laissé Sergey sur le flanc pendant une dizaine de jours, l'obligeant à rester allongé dans l'obscurité comme un vampire. Il gobait des gélules de morphine qui rendaient la douleur supportable mais le plongeaient dans un demi-sommeil permanent.

Il commençait à peine à se sentir d'attaque. Les maux de tête étaient plus faibles et épisodiques. Son Parkinson semblait sous contrôle. Il tremblait encore par moments, mais il n'avait pas encore subi de crise majeure depuis l'intervention. Il était un des premiers au monde à bénéficier de cette nouvelle génération d'implant cérébral. Les risques étaient grands, mais l'aggravation rapide de son état ne lui avait pas laissé le choix.

Il revenait au Googleplex pour la première fois depuis deux semaines. Une casquette cachait le dessus de son crâne rasé et la cicatrice. Officiellement, il rentrait de vacances. Wayne gara la Tesla à son emplacement réservé. Sergey salua de la main les googlers qu'ils croisèrent en chemin. La nouvelle de son retour allait se répandre comme une traînée de poudre dans tous les bureaux de Mountain View.

Lorsqu'il franchit le seuil de son bureau, une vague d'optimisme, la première depuis bien longtemps, le submergea. Il gagna son fauteuil et pensa à Larry Mage. Son acolyte n'était plus. Il lui devait de ne pas capituler à la première difficulté. Il était seul à la barre du monde. La science lui offrait du temps pour reprendre les choses en main. Il avait passé les derniers mois claquemuré dans la solitude, ne communiquant plus que par téléphone, y compris avec sa propre femme. L'amélioration de sa santé allait lui permettre de redevenir opérationnel, de retrouver son fauteuil de leader. La notion d'avenir avait de nouveau un sens. Il ne finirait pas comme Howard Hughes.

Eric Schmidt avait laissé une note à son attention. Il devait rappeler le président US, le président français, et le Premier ministre

chinois. Des chancelleries aux salles des marchés, son absence avait fait jaser. Il était impératif de donner des signes de bonne santé au plus vite.

Wayne l'informa que l'aménagement intérieur de son nouvel avion privé, un Boeing 797, était achevé. Le zinc avait été repeint aux couleurs de Google et stationnait depuis deux jours sur la piste de Moffet Field. Paul Allen, propriétaire d'un vieux Boeing 767 transformé en baisodrome, allait s'étrangler en découvrant le niveau d'équipement de l'appareil. Sergey se félicita de la nouvelle. Il avait hâte de sillonner le monde dans son appartement volant. Il lui faudrait encore patienter deux ou trois semaines. Le médecin avait été formel. Son opération au cerveau ne lui permettait pas encore de supporter les contraintes d'une cabine pressurisée.

Wayne se racla la gorge.

— Eric Schmidt voudrait savoir s'il peut utiliser l'avion demain pour se rendre en Asie. Que dois-je lui répondre ?

— Il n'en est pas question. Le tarmac de Moffet Field déborde de zincs. Il ne touche pas à mon 797 !

— Entendu.

— C'est mon avion !

— Bien.

— Cet abruti veut inaugurer mon avion ?

— Eh bien...

— Schmidt ne posera jamais son gros cul dans mon avion ! J'étais disposé à partager Google One de temps à autre. Je ne le suis plus. Préviens mes pilotes !

Wayne n'avait jamais vu Sergey s'emporter de manière aussi soudaine et pour si peu. Le boss était défiguré par la rage.

— Ce sera fait, Sergey. Inutile de...

— Pour qui se prend ce type ?

— Je crois qu'il ne pensait pas à mal... Il se disait juste que...

Sergey suait à grosses gouttes. Ses tempes battaient à toute berzingue. Il sentait la colère monter en lui comme une vague irrésistible. Les mots jaillissaient de sa bouche de manière autonome. Il était le spectateur impuissant d'une scène dont il tenait le premier rôle.

— Larry et moi avons fait venir ce sac à merde de businessman dans ma société ! Il n'était personne. Il est devenu multimilliardaire grâce à moi, oui ou non ?

— Oui, Sergey.

— Cet enculé de fils de pute mérite que je le vire. Ce putain de sac à merde croit pouvoir prendre ma place ! J'y vois clair, crois-moi, je... j'y vois clair...

Sergey s'immobilisa au milieu de sa phrase, comme si une main invisible avait débranché sa prise. Il perdit l'équilibre et bascula en avant. Son arcade sourcilière heurta violemment le bureau en chêne. Wayne le saisit par la taille avant qu'il ne touche le sol. Sergey pesait à peine soixante-dix kilos. Il le porta sans difficulté et l'allongea sur le canapé.

— Du calme, il souffla. Reste calme.

Sergey le regardait avec un œil affolé. L'autre œil était noyé par le sang qui pissait de son arcade.

— Ce n'est rien, relax...

Il essayait de parler mais parvenait à peine à bouger ses lèvres. Son bras gauche battait la mesure d'une musique imaginaire.

— Tout doux... tout doux, Sergey.

Il le serra contra lui et le berça doucement. Le maître du monde sanglota longuement contre son assistant.

— Personne ne sera au courant, il murmura. Personne ne sera au courant de ce qui vient de se passer...

Sergey émit un grognement d'approbation.

— Il ne faut plus s'emporter à présent. Tout doux...

Ils demeurèrent immobiles et silencieux un long moment. Le téléphone sonna dans le vide à de nombreuses reprises. L'hémorragie avait souillé leurs vêtements et le canapé. Wayne avait connu des moments délicats pendant sa carrière dans les services secrets. Aucun n'arrivait à la cheville de ce qu'il était en train de vivre. Il n'était pas préparé à ce genre de situation. Massacrer un commando d'islamistes avec un couteau à beurre était dans ses cordes. Consoler l'homme le plus puissant du monde comme un bébé le dépassait. Son mental d'acier était en train de s'effondrer comme un château de sable attaqué par la marée. Il hésitait à appeler à l'aide pour refile la patate chaude.

Il porta Sergey jusqu'à la salle de bains. Wayne le déshabilla à même le sol et le lava comme un invalide. Le sang avait séché et collait à ses cils comme de la résine. Il désinfecta la plaie et appliqua un pansement. Il l'habilla d'un survêtement de sport et l'installa sur un canapé propre, face à la baie vitrée.

La crise semblait terminée. Sergey fuyait son regard, fixant les gros nuages porteurs de pluie qui s'amoncelaient à l'horizon.

— Ce qui vient de se passer reste entre nous, dit-il d'une voix blanche.

Wayne posa sa main sur son épaule. Il réalisa qu'il n'avait jamais fait un geste d'une telle familiarité.

— Sergey, tu dois en parler au médecin.

— J'ai dit: ce qui vient de se passer reste entre nous.

— Entendu.

Ils regardèrent en silence les premières gouttes tomber sur le Googleplex. Bientôt des éclairs zébrèrent le ciel et des trombes d'eau s'abattirent sur Mountain View. Le ciel californien passa du gris au mauve, du pourpre au bleu électrique. Le spectacle de la nature était magnifique. Sergey songea qu'il en profitait peut-être pour la dernière fois. Toute sa vie, il avait misé sur la raison, et ignoré la nature. La

nature n'était que chaos, violence, incertitude, mouvements browniens hasardeux. La raison avait guidé sa vie. Elle avait été le moteur de son œuvre, le cœur de la révolution transhumaniste. La raison l'abandonnait sur le bord de la route comme un vulgaire chien galeux.

Washington D.C.

24 octobre 2018.

John Okinawa fumait des cigarettes à la fenêtre de la salle de bains, la seule qui s'ouvrait dans cette suite d'hôtel. Même en allongeant trois mille dollars la nuit, les clients n'avaient pas le droit de s'en griller une tranquillement. Le monde était devenu une gigantesque bulle stérile pour connards immunodéficients. John rongea son frein depuis trois jours dans cet appartement luxueux au dernier étage du Four Seasons. Il tuait le temps en avalant des litres de thé glacé. Il dévorait les barres au chocolat du minibar entre deux feuillets pour femmes au foyer.

John Okinawa travaillait secrètement pour la CIA depuis une dizaine d'années. Il avait intégré l'équipe souterraine de Paulie Maldini quelques mois plus tôt. Il adorait son job. Il avait passé des années en poste au Japon où il faisait des piges pour la cellule locale de l'agence. Depuis son retour au pays, il s'était imposé comme un des meilleurs mercenaires employés par le service action. John Okinawa était un Américain de la troisième génération, de petite taille, d'allure parfaitement inoffensive, capable d'infiltrer n'importe quel milieu sans attirer l'attention. Paulie Maldini lui faisait une confiance totale. Okinawa était un agent au physique chétif, d'apparence timide, mais un authentique fils de pute capable de faire parler les criminels de la pire espèce.

Ces missions de surveillance n'étaient pas son fort. Il fallait attendre pendant des jours à se tourner les pouces. Souvent pour rien. Paulie Maldini lui téléphonait chaque jour depuis son domicile de Great Falls, ce qui ne lui ressemblait pas. Le boss se remettait d'une attaque cardiaque et tournait en rond entre son putter de golf et la télé. Sa femme était sur son dos du matin au soir. Les médecins lui avaient prescrit un mois de repos total non négociable. Autant dire une éternité et de longues vacances en enfer.

John regardait d'un œil un reportage sur les ravages causés par les nouvelles drogues synthétiques. Le speed 2.0 procurait la sensation d'invulnérabilité de la cocaïne sans les effets négatifs. La consommation mondiale grimpait en flèche, et les incidents se

multipliaient. Les étudiants se chargeaient comme des mules pour étudier, faire la fête, baiser, et gommer les effets du manque de sommeil. Les hommes politiques étaient au même régime. Okinawa changea de chaîne en jurant. Le reportage était un ramassis de clichés. Le speed de synthèse était une drogue formidable. Elle lui avait sauvé la mise plus d'une fois sur le terrain.

Fox News servait la soupe à Bill Gates, de plus en plus tragique avec son look safari et sa peau rousse brûlée par le soleil africain. Le toubab de Microsoft reconverti dans l'humanitaire inaugurait un hôpital de campagne au Kenya. Le rouquin se lança dans une diatribe endiablée contre les gays et les lesbiennes qui faisaient la loi à la Maison-Blanche : « Les minorités avant-gardistes sont les meilleurs alliés du grand plan transhumaniste de domination du monde. Depuis quarante ans, l'Amérique a cédé à toutes les pressions de ces lobbies scélérats. Depuis dix ans, ces groupes d'extrémistes obtiennent tout ce qu'ils veulent aux dépens de la grande majorité silencieuse. Le clonage reproductif pour les homos marque un nouveau seuil franchi dans la transgression. Il n'y a plus de limites aux revendications de ces marginaux. Le président Fernandez se contente d'obéir à ces leaders d'opinion dégénérés en pensant à sa réélection. J'ai mal à mon pays. »

Son téléphone crypté sonna au mauvais moment. Bill Gates, les veines du cou prêtes à exploser, se lâchait en évoquant l'entrée de son vieux complice Paul Allen au conseil d'administration de Just Perfect Genetics, une filiale de Google leader du marché du clonage thérapeutique et reproductif.

— Quoi ?

— John, branle-bas de combat. Il est dans le hall. Il monte.

— O.K.

Okinawa alluma les moniteurs. Il avait installé des mouchards dans toutes les pièces de la suite voisine. La porte s'ouvrit. Une montée d'adrénaline lui parcourut l'échine. Le sénateur Milton Earle pénétra dans le salon et jeta son manteau sur un fauteuil. Deux gardes du corps l'accompagnaient. Deux valets de l'hôtel les suivaient avec le chariot à bagages.

Milton Earle claqua des doigts à l'attention d'un des gardes du corps.

— Donne un billet de vingt à chacun de ces messieurs.

Les employés lui donnèrent du « merci, monsieur le sénateur » en faisant des courbettes de larbins. Le garde ferma la porte à double tour et entreprit de défaire les bagages du boss. C'était un bodyguard multifonctions. Il accrochait les costumes dans la penderie et rangeait les vêtements dans les tiroirs avec les gestes assurés et rapides du type rompu à l'exercice. Milton avait enlevé sa cravate et tapotait sur son écran tactile face à la baie vitrée. Le garde numéro deux circulait sans conviction dans l'appartement avec un détecteur de mouchards.

Personne ne pouvait savoir que Milton Earle descendrait dans cet hôtel. Il ne dormait jamais deux fois de suite dans le même établissement, et jamais dans la même chambre. La méfiance du vieux était en position zéro. Les nouveaux mouchards nanofilaires étaient virtuellement indétectables. Le garde pouvait se foutre son détecteur au cul et activer autant de brouilleurs de signaux qu'il le souhaitait.

Espionner un sénateur des États-Unis pouvait coûter très cher. Okinawa transpirait. Il n'avait pas d'existence légale. Si la mission foirait, l'agence accuserait une puissance étrangère et il finirait au fond d'un trou de chaux vive. C'était la règle.

Milton s'isola dans sa chambre. Il prit une douche puis commanda du champagne et des steaks. Les deux pitbulls regardaient la télé dans le salon, les pieds sur la table basse.

Okinawa « kiffait » chaque seconde du spectacle. Milton Earle était en slip kangourou et débardeur en train de fumer un cigare dans sa suite. Il se grattait l'entre-deux en faisant des ronds de fumée. Okinawa était nerveux, mais d'une manière agréable. Nerveux comme pendant un premier rendez-vous galant, au moment où la fille baisse la garde. Nerveux comme pendant une planque à l'arrière d'une voiture, un fil à couper le beurre dans les mains, quand les pas du propriétaire résonnent dans le parking en s'approchant du véhicule.

Son téléphone sonna. C'était Jack, son point d'ancrage dans le hall de l'hôtel.

— La pute et ses deux copines sont dans l'ascenseur. Elles sont toutes les trois chaudes comme les braises, baby.

— Parfait. Occupe-toi du nettoyage, Jack. Javellisation totale.

Les gardes passèrent les call-girls à la fouille et au détecteur de bugs. Une bridée, une Black et une Blanche à taches de rousseur. Côté sexe, Earle aimait la diversité des couleurs, des formes et des odeurs.

L'indic était la pute asiatique, une Coréenne que l'IRS tenait pour fraude fiscale et le FBI pour une montagne d'autres casseroles. La fille avait demandé l'immunité en échange d'un gros poisson : Milton Earle. Le sénateur en pinçait pour son petit cul jaune. Le nom avait fait tilt à la CIA. Des années que le vieux leader bioconservateur était une écharde dans l'œil du gouvernement. Earle était parano et discret. L'occasion était belle d'en savoir un peu plus sur lui. Nick Borstrom lui-même avait validé le deal : totale immunité si elle collaborait.

Milton faisait confiance à la nana qui le fournissait en chair fraîche depuis des années. Il la payait royalement et en liquide. Elle n'avait aucune raison de balancer sur son client le plus généreux. Méfiance zéro.

Les filles se déshabillèrent sous le regard lubrique des gardes avant de rejoindre Milton Earle dans sa chambre.

— Milton, darling ! miaula la maquerele.

— Haaaa... Sunny, enfin te voilà ! Comment va ma petite chatte ?

— Excitée de te revoir, darling !

— Présente-moi tes deux copines.

Les filles avaient des pseudos de putes. La Black s'appelait Joy. La blonde Daisy. Toutes les trois portaient des dessous blancs en dentelles, comme Milton les aimait. Milton leur roula une pelle à chacune et retourna sur son fauteuil. Il ralluma son cigare et leur indiqua son lit.

— Amusez-vous toutes les trois pendant que je vous regarde.

— Tout ce que tu voudras, darling.

John Okinawa alluma une cigarette. Si le sénateur fumait le cigare en toute impunité, il pouvait bien se griller une blonde.

Malgré la beauté des filles, le spectacle n'était pas terrible. Les putes gémissaient comme dans un mauvais film porno. On n'y croyait pas une seconde. Il ne manquait plus que les gardes fassent irruption déguisés en plombiers.

Milton était affalé au fond du fauteuil, caché dans un nuage de havane.

— Sunny, prends le matériel dans la valise noire, grogna-t-il.

La maquerelle interrompit la partie de broute-minou pour équiper les filles de godes-ceinture. Les filles s'enfilèrent à tour de rôle, puis toutes les trois en même temps. La blonde dans la Black. La Black dans la Jaune. La Jaune dans la blonde. Une vraie pub United Colors of Benetton. À défaut de mériter un Oscar d'interprétation, ces filles étaient souples et volontaires.

Milton avala une gélule qu'il fit descendre d'une gorgée de champagne. Dans le salon, un des body-guards faisait des pompes claquées sur la moquette. L'autre avait démonté son Beretta sur la table basse et huilait méticuleusement la culasse.

Le portable du sénateur sonna. Hugo Paradis.

— Les filles, continuez en silence, je dois prendre cet appel.

Sunny hocha la tête en souriant.

— ... Cher monsieur Paradis... Je suis au milieu d'une réunion, soyons bref... Allez-y mon vieux... Google nous tire par la main vers l'abattoir... Cet enculé de Sergey Brain tombera de son piédestal comme la statue de Saddam Hussein à Bagdad... Faites ce que vous avez à faire, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs... Sachez que l'Eccossais vous a adoré, sa contribution devrait être importante... Alors comme ça vous avez six gamins, et le septième est en route, hein?... Hé, hé, hé... Vous êtes un fils de pute comme je les aime, Hugo... Prévenez-moi quand vous serez de retour à Palo Alto... Au revoir, mon cher ami.

Il raccrocha en regardant son entrejambe. La pilule avait fait son effet. Le sénateur enfila un préservatif et entama son tour du monde

des femmes sur les six mètres carrés de son matelas en latex. Milton Earle avait toujours aimé voyager.

Le moustachu précieux de la réception, un abruti gominé avec un faux accent anglais, termina sa journée vers vingt heures et gagna le point de rendez-vous, un parking de centre commercial. Il n'avait jamais gagné dix mille dollars aussi facilement. Le type, un dénommé Jack, se disait journaliste dans un torchon à scandale. Il y aurait d'autres versements de ce genre s'il savait fermer sa gueule et lui refiler des tuyaux sur les célébrités qui descendaient à l'hôtel Four Seasons. Il vivait un rêve éveillé. Tout ce qu'il avait eu à faire, c'était d'attribuer au sénateur une chambre précise.

Jack l'attendait dans un SUV à l'endroit indiqué. Il tenait une enveloppe marron à la main et lui fit signe de monter. Le moustachu grimpa. Ces dix mille dollars en liquide étaient une bénédiction. Il allait enfin pouvoir s'offrir des hanches artificielles pour rejouer au tennis, comme dans sa jeunesse.

Jack dégaina la seringue et la planta dans son cou avant qu'il n'ait le temps de réagir.

— Vraiment désolé, mec. Javellisation totale sur ce coup.

Le moustachu se recroquevilla en se sentant partir.

— ... Pour... pourquoi ?

— L'administration. Ce n'est pas moi qui ai inventé toutes ces règles à la con. Je ne sais pas quoi te dire, mec. Je ne suis qu'un employé.

— ... Pour... quoi... ?

— Pour la dernière fois, je suis vraiment désolé, mec. Mais on ne va pas passer la nuit là-dessus non plus, hein ?

Jack gara le SUV dans une usine désaffectée. Il enfila un masque à gaz et ouvrit la trappe de la citerne d'acide chlorhydrique. Il balança le moustachu qui se mit à frire comme de la pâte à beignets dans de l'huile bouillante.

Il regagna son domicile avec l'estomac dans les talons. Il avait passé la journée debout à attendre dans un hall d'hôtel. Son dos le tuait. Ses pieds étaient enflés. Bosser pour la CIA n'était pas toujours facile. Le job était enfin terminé. Sa femme l'attendait à la maison avec des langoustes de Cuba et une bouteille de chablis au frais. Il prendrait ensuite une longue douche et regarderait un match à la télé.

Paulie Maldini lui adressa le message qu'il redoutait. Un message qui tirait un trait sur sa soirée en pantoufles. « Rendez-vous chez moi aussi vite que possible. Okinawa a mis le doigt sur un truc. »

Maison-Blanche, Bureau ovale.

25 octobre 2018.

Jeff Fernandez avait soulevé de la fonte avant d'accueillir ses visiteurs du soir dans le Bureau ovale. Il portait une tenue de sport avec l'emblème de la présidence brodé sur la poitrine. La tenue ajustée en tissu technique moulait son corps d'athlète. Fernandez avait le physique d'un don juan sorti d'une telenovela. Les femmes et les pédés avaient voté en masse pour lui sur ce seul critère.

Le Mex adorait tous ces objets customisés qui lui rappelaient sa fonction. Obama avant lui avait des mugs, des cendriers, des cahiers, des stylos et des gommes « présidence des États-Unis ». Il avait fait fabriquer des draps, des sous-vêtements, des peignoirs de bain, et toute une batterie de bibelots frappés de l'emblème du pays.

Rob Painter et Nick Borstrom étaient devenus malgré lui ses conseillers politiques de l'ombre. Ils le flattaient, l'assuraient de leur soutien pour sa réélection, et tenaient à sa disposition des dossiers calientes sur l'ensemble des futurs candidats aux élections. Ils le tenaient lui aussi par les cojones. La politique à Washington était un sport de combat, d'intimidation, d'alliances incestueuses et de pressions sur les parties génitales. Jeff Fernandez avait compris qui étaient ses amis. Pour un type d'intelligence moyenne, le Mex apprenait vite. Son instinct de survie lui assurait un avenir politique et une place dans l'histoire.

— Messieurs, donnez-moi des nouvelles de notre ami Sergey Brain.

— Sergey va bien, monsieur le Président, dit Painter. Sa maladie semble se stabiliser. Il n'y a plus lieu de s'inquiéter pour lui.

— Je veux parler de sa rencontre avec un scalpel israélien, Rob.

— Monsieur... ?

— Vous n'êtes pas les seuls à avoir des informations, Rob. Même si les miennes sont plus limitées, je suis le président des États-Unis. Comment supporte-t-il l'implant cérébral ?

— L'implant est une réussite, intervint Borstrom.

— Bien, c'est une bonne nouvelle, Nick.

— Mais je ne vous conseille pas d'aborder le sujet directement avec lui. Monsieur Brain est un homme sensible et discret.

— Il était inutile de le préciser, Nick. Pour quel monstre me prenez-vous ?

Le Président alluma une cigarette artificielle Pfizer saveur menthol. Son secrétaire particulier lui apporta un dossier.

— La nouvelle version de votre discours, monsieur le Président.

Fernandez jeta le texte sur la table basse. Quinze pages dactylographiées titrées Pour un juste partage de la croissance mondiale.

— Comme vous le savez, je me rends demain à Bruxelles où je vais prononcer un discours devant le Parlement européen. Je me demande quel concentré de conneries je vais devoir leur servir...

— L'Europe est une cause perdue, soupira Borstrom. Le Vieux Continent a manqué le train de l'histoire. Il ne repassera pas.

— Je crois sincèrement que l'Europe peut s'en sortir à condition d'accepter de devenir le musée du monde, sourit Fernandez. Le tourisme peut rapporter gros. Mais quelque chose me dit que les auteurs de mon discours auront eu des idées plus... consensuelles et diplomatiques.

Painter fit la moue.

— Les Français et les Espagnols sont incapables d'assurer la sécurité des touristes. Les Allemands et les Italiens ne font pas beaucoup mieux. Même les touristes chinois sont sous la menace des extrémistes catholiques et musulmans. L'Europe est une putain de poudrière incontrôlable...

— Je crains que vous n'ayez encore une fois raison, Rob, rit le Président.

— L'Europe a raté l'explosion des technologies du vivant pour les mêmes raisons qu'elle a manqué la course au séquençage de l'ADN, grinça Borstrom. Les vieilles démocraties de l'UE sont sclérosées et prisonnières de leurs acquis sociaux. L'État-providence est un boulet qui les condamne à l'immobilisme depuis quarante ans.

Fernandez éclata de rire.

— Vous êtes encore plus sévère que les plus radicaux de mon cabinet, mon vieux Nick.

— Même le président français partage cette analyse, monsieur.

— Dieu soit loué, vous n'écrivez pas mes discours. Je ne ressortirais pas vivant du parlement de Bruxelles...

— Notre politique d'immigration zéro vis-à-vis des ressortissants européens les plus pauvres a fourni des résultats encourageants, souligna Painter. La cote d'amour des jeunes Européens pour notre pays et nos valeurs augmente tous les jours. Le bioconservatisme européen perd du terrain au profit d'une génération bien décidée à faire bouger les choses dans le bon sens.

— La culture transhumaniste va doucement gagner la partie en Europe, approuva Borstrom. Il n'y a jamais eu de doutes sur ce point. Rien ne porte à croire en revanche que la croissance NBIC se penchera un jour sur ces abrutis comme par miracle...

— A moins d'une reprise en main brutale, la situation économique européenne va continuer à se dégrader, dit Painter. C'est inévitable. Ils ne survivront pas en vendant des tickets de musée, du champagne, des parfums et des vêtements hors de prix.

— Un jour viendra où Bruxelles nous réclamera des vivres pour nourrir ses pauvres, ricana le Président.

— Les Chinois ont déjà évoqué une aide alimentaire, monsieur le Président, dit Borstrom.

— Les bridés sont prêts à raconter n'importe quoi pour passer pour des êtres humains, pesta le Mex.

Madison, Wisconsin. 5 novembre 2018.

Nina Provenzano déposa Rose à l'école et roula en direction de l'université. Paulie la prit en filature en laissant deux voitures entre eux. Une neige précoce recouvrait la région et il fallait doser son freinage sous peine de partir en tête-à-queue. Il connaissait son emploi du temps. Il n'avait pas d'autre raison de la suivre que le plaisir de la voir.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis son infarctus. Madison et les filles Provenzano lui avaient manqué. Il avait passé sa convalescence rivé à son écran, les observant chaque jour dans leur vie quotidienne. La petite avait chuté en jouant dans la cour et s'était foulé la cheville. Il avait vu sa mère la soigner avec amour et lui installer un lit dans le salon pour lui éviter de monter les marches. Rose avait profité de la situation pour se faire chouchouter.

Paulie observait Nina quand la police de Los Angeles lui avait annoncé l'overdose de son ex-mari. Elle avait encaissé sans broncher. Il avait adoré sa réaction. Nina avait raccroché le téléphone et avait pleuré de joie. Elle s'était installée sur une chaise de la cuisine devant une tasse de thé. Elle répétait « espèce d'enfoiré » à intervalles réguliers. Elle avait ri et pleuré pendant dix minutes avant de se reprendre. Paulie avait savouré chaque minute de la scène. Le soulagement de Nina Provenzano, son sourire quand elle avait appris la nouvelle à sa sœur, sa bonne humeur les jours qui avaient suivi valaient tous les remerciements. Liquider le dentiste toxico était le meilleur service qu'il avait pu rendre à Nina et à sa fille.

Il passa la matinée dans la voiture, devant l'entrée de l'université. Il observa dans un demi-sommeil le flot des étudiants qui entraient et sortaient de l'établissement et des commerces du quartier. Le froid était vif à cette période de l'année dans le Wisconsin. Les filles avaient le bout du nez rouge. Les passants en Moon Boots et doudoune avaient des allures de cosmonautes.

Paulie était heureux d'être là. Il se sentait bien. Son accident cardiaque n'était plus qu'un mauvais souvenir. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait repris le travail trois jours après. Les médecins de l'agence avaient insisté pour un mois complet d'arrêt. Il avait dû se résoudre à obéir, sous peine de perdre son assurance-maladie. Sa femme avait transformé sa convalescence en épreuve interminable, ne lui lâchant guère la grappe du matin au soir. À plusieurs reprises il avait été sur le point de l'envoyer balader et de demander le divorce.

Chaque fois les mots étaient restés coincés dans sa bouche et il s'était contenté de faire la gueule.

Il avait enfin repris du service et quitté la prison familiale. Juste à temps. Dans ses rêves, il s'imaginait étranglant sa femme et transportant un corps au visage violacé dans le coffre de sa voiture. La mère Maldini lui tapait violemment sur le système.

Il venait de s'assoupir, ramolli par le chauffage de la voiture et bercé par les vibrations du moteur, quand le téléphone le réveilla en sursaut.

Le directeur semblait de bonne humeur.

— Bonjour, Paulie. Comment se porte votre palpitant ?

— Bonjour, monsieur le directeur. Mon cœur va bien. Merci de vous soucier de lui.

— A la bonne heure, mon ami. Ne me claquez pas entre les pattes, Paulie ! Vous et moi sommes les derniers représentants de la CIA de J. E. Hoover !

— Nous n'avons pas fini de servir notre pays, monsieur.

— J'espère bien. Savez-vous que nous venons de mettre la main sur le réseau chinois d'espionnage industriel ?

— Le réseau californien, monsieur ?

— Affirmatif. Ils ont tous été arrêtés à cinq heures du matin dans leurs palaces respectifs de la Silicon Valley.

— Le réveil a dû être brusque, monsieur.

Le directeur éclata de rire.

— Les Chinois viennent de publier un communiqué niant toute responsabilité. Ces salopards ne manquent pas d'humour, n'est-ce pas, Paulie ?

— En effet, monsieur.

— J'apprends de la bouche de Nick Borstrom que le sénateur du Texas est dans l'œil du cyclone. Beau travail, Paulie.

— Merci, monsieur.

— Je connais Milton Earle depuis une éternité. C'est un authentique patriote, doublé d'un cinglé paranoïaque. Sa haine des négros génétiquement modifiés est le moteur de toute son action politique.

— Je ne suis pas étonné, monsieur. La plupart des bioconservateurs religieux sont en réalité des racistes terrorisés par la fin de la domination des Blancs.

— Je partage cette analyse, Paulie.

— La génétique n'est pour eux qu'une machine infernale capable de rendre les bamboulas aussi malins que les Blancs, et les bridés aussi bien montés que les Nègres.

— Comme dirait Milton Earle : « Qu'aurait pensé John Wayne d'un Africain prix Nobel de chimie ? »

— Le sol se serait affaissé sous ses santiags, monsieur.

— Tenez-moi informé de vos progrès sur le front Milton Earle, voulez-vous ?

— Comptez sur moi, monsieur.

— Au revoir, Paulie.

— Au revoir, monsieur le directeur.

Nina Provenzano acheva son cours sur le philosophe allemand Martin Heidegger et ses relations ambiguës avec le nazisme. Elle gagna le délicatessen de Prince Street avec un de ses étudiants et déjeuna d'un sandwich au pastrami. Paulie photographia le jeune type, un grand blond au look de surfeur qui la dépassait d'une vingtaine de centimètres. Une vague de jalousie le submergea. Une boule dans l'estomac qu'il n'avait plus ressentie depuis des décennies. Il entra dans le restaurant et trouva une place au bar. Nina et le gamin discutaient devant une tasse de café. Ils ne dormaient pas de signes d'intimité particulière. Son analyse le soulagea. Ces deux-là n'avaient jamais baisé, il en aurait mis sa main à couper. Nina Provenzano n'était pas du genre à coucher avec ses étudiants. Le blondinet en revanche avait tous les symptômes de l'amoureux transi. Nina lui avait ouvert les portes de la philosophie. Elle était éloquente, belle et mystérieuse. Il en pinçait pour les femmes mûres cultivées, nettement plus désirables et mystérieuses que les bimbos de son âge. Nina ne pouvait l'ignorer. Son sourire permanent et ses questions sur les philosophes français cachaient mal ses véritables intentions.

Paulie rongea son frein, perché sur son tabouret de bar. Il n'avait pas touché à la tarte à la cerise qu'il avait commandée. Son nouveau régime alimentaire le lui interdisait. Plusieurs fois le regard de Nina avait balayé l'assistance. Ses yeux ne s'étaient jamais arrêtés sur lui.

Elle finit par se lever et enfila son manteau. Ils se serrèrent la main et elle quitta seule le restaurant. Paulie jeta un billet de dix sur sa part de tarte intacte et poussa la porte battante. Le froid glacial le cueillit au visage.

Nina se gara devant sa maison après avoir fait des courses au supermarché. Il était deux heures de l'après-midi et la couche nuageuse du matin avait cédé la place à un soleil d'hiver aveuglant. Elle ouvrit le coffre et se saisit des deux gros sacs en papier kraft pleins à craquer. Paulie reconnut l'emballage des biscuits au sirop d'érable dont Rose raffolait.

— Bonjour, madame Provenzano, dit-il en s'approchant.

Nina lui fit face et le dévisagea une seconde. Il avait l'air d'un flic.

— Qui êtes-vous ?

Paulie sortit son badge. Nina blêmit. Il se força à sourire pour la rassurer.

— Je suis policier. J'aimerais vous parler, si vous avez quelques instants à m'accorder.

— Ce n'est pas le bon moment. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je voudrais juste vous parler un moment, madame Provenzano. À l'intérieur, si possible. Il fait un froid de canard aujourd'hui, pas vrai ?

— Je suis désolée. Je n'ai pas le temps, monsieur. Et puis on ne se présente pas chez les gens comme ça...

— Laissez-moi vous aider à porter ces sacs à l'intérieur. Ils ont l'air sacrément lourds.

Nina eut un mouvement de recul. Il la terrifiait avec son sourire et sa dégaine de mercenaire. Un agent de la CIA posté devant sa maison ne pouvait qu'être synonyme d'emmerdements colossaux. Un vent de panique la tétanisa.

— Il y a certaines choses dont nous devrions discuter tranquillement chez vous avant le retour de Rose, souffla Paulie.

Nina sentit le sol se dérober sous ses pieds. Elle pâlit.

— Comme quoi... ?

— Allons à l'intérieur. Vous ne voulez pas que les voisins se posent des questions, pas vrai ?

— De quoi voulez-vous me parler ?

— De votre goût pour le piratage des pacemakers, par exemple.

Nina laissa échapper ses sacs de provisions sur le trottoir. Une boîte d'œufs explosa, souillant leurs chaussures. Paulie la rattrapa par les épaules avant qu'elle ne tombe dans les pommes et se fracasse le crâne sur le ciment gelé.

Palo Alto, Californie.
15 novembre 2018.

Anne et Sergey ne partageaient plus le même lit depuis des mois. La maladie l'avait rendu paranoïaque et honteux. Il s'était peu à peu éloigné d'elle, s'isolant la nuit dans une aile médicalisée de la maison familiale et passant ses journées dans son bureau du Googleplex. Il l'avait suppliée de lui laisser du temps. Elle avait accepté à contrecœur.

Anne se réfugiait dans le travail pour oublier sa peine. Elle parcourait la planète à la conquête de nouveaux marchés. La médecine personnalisée était devenue un des moteurs de la croissance mondiale. Les perspectives d'évolution du marché semblaient infinies. Les filiales médicales de 23 & Me luttaien au coude à coude avec les géoentreprises de la zone Asie-Pacifique. Il s'agissait de s'implanter aux quatre coins du monde le plus vite possible. Occuper le terrain signifiait passer des deals avec les gouvernements locaux. Eric Schmidt savait se montrer persuasif. Tous les moyens étaient bons pour forcer la main des politiciens.

Les candidats fortunés à la vie éternelle étaient innombrables. Il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser le fric à la pelle. Ce n'était qu'un début. La chute des coûts allait permettre une lente démocratisation de la technomédecine. Les sociétés spécialisées voyaient leurs cours s'envoler sur les places boursières. L'avenir de la génomique était pavé d'or.

La course au profit et aux parts de marché laissait Sergey indifférent. Les résultats du groupe tombaient chaque matin sur son bureau. Ils ne représentaient plus aucun intérêt à ses yeux. Les minables de son conseil d'administration pouvaient sabler le champagne sans lui. Il planait loiiiiin au-dessus des vulgaires considérations financières. Google était son bébé. Son bébé était devenu un géant écrasant tout sur son passage. Le géant allait devenir le seul véritable Dieu de toute l'humanité. Ses cadres dirigeants, tous ces profiteurs roulant en Ferrari, n'étaient que des pièces rapportées,

des parasites qui se nourrissaient de son œuvre. Il les haïssait, eux et leurs blagues grivoises. Il les jalousait, eux et leurs parfaites familles de blondinets. Il ne voulait plus les voir, eux et leur santé irréprochable. Il ne voulait plus les entendre lui souhaiter « bon courage » ou lui demander des nouvelles de sa maladie d'un air concerné. Rien ne lui était plus insupportable que de susciter la pitié. Il était le maître du monde. L'homme le plus riche et le plus puissant. L'architecte du transhumanisme triomphant.

L'évocation de son nom provoquait naguère la reconnaissance, l'envie et l'admiration. Les médias bioconservateurs le salissaient à présent à longueur de temps. Des rumeurs sur sa santé défaillante se propageaient dans la blogosphère. L'image du génie à la coule en jean et tee-shirt avait cédé la place à celle du dingo agoraphobe bunkerisé dans son bureau, fuyant la lumière comme un vampire. Il avait voulu modifier la nature. La nature lui avait fait mettre un genou à terre. Tel était le message colporté par tous les freaks du biologiquement correct.

Malgré les conseils de Wayne, Sergey ne parvenait pas à ignorer les critiques. Il passait des heures à lire des blogs obscurs. Les créationnistes voulaient sa peau. Les écologistes le traînaient dans la boue. Les fundamentalistes religieux voyaient en lui l'Antéchrist, et dans sa maladie le signe d'une intervention divine. Sergey était un cancer et l'IA une de ses métastases. Il avait consacré sa vie à l'amélioration du genre humain et on le traitait comme un cloporte. Il en pleurait de rage.

Sa haine augmentait chaque jour. L'isolement ne l'aidait pas à y voir clair. Une colère froide ne le quittait plus. Wayne en était désormais certain : l'implant cérébral avait modifié sa personnalité. Sergey Brain se transformait sous ses yeux en malade lunatique, en égocentrique aigri obsédé par sa propre déchéance. Il se contentait de l'écouter gémir en gardant ses opinions pour lui. Parkinson était devenu entre eux un mot tabou.

Sergey lui disait à intervalles réguliers : « Je vais mieux. Tu remarques comme je vais mieux ? » Wayne ne savait pas si Sergey y croyait lui-même. Il mentait : « Beaucoup mieux, Sergey. Tu vas beaucoup mieux. »

Le monde ne devait rien savoir. Painter, Borstrom et Schmidt ne devaient rien savoir. Les chercheurs avaient intérêt à trouver rapidement un protocole de soins efficaces. Le huis clos était

intolérable. Wayne suffoquait. Il ne se sentait pas capable de faire barrage avec le monde extérieur beaucoup plus longtemps. Son cursus de barbouze ne le prédisposait pas à jouer l'infirmier.

Il s'agissait de rester cool. Il fallait tenir le choc, coûte que coûte. Wayne gobait des pilules neuro-pacifiantes comme des M&M's.

Seuls les dossiers calientes lui procuraient encore une forme de plaisir. L'équipe d'extraction de données dirigée par Borstrom lui fournissait des ragots à gogo pour étancher sa soif de vice. Sergey en voulait toujours plus. Il classait méthodiquement les données. Il avait des dossiers sur tous les politiques, les entrepreneurs, les stars du show-biz, les chercheurs amis et ennemis, et sur chaque employé du Googleplex. Les dossiers calientes couvraient tous les utilisateurs du Net, des Google phones, du cloud computing, de la téléphonie sur IP et des clients de 23 & Me et consorts depuis les années deux mille. Le filet était dense et inextricable. Un océan de données confidentielles dans lequel Sergey plongeait avec délectation. Il suffisait de choisir un nom au hasard et de plonger l'épée dans le bouillon. Une brochette de données calientes ne manquait jamais de remonter à la surface. La technique s'affinait chaque jour. La puissance de l'IA aidait les spécialistes du data mining à filtrer les serveurs jusqu'au dernier bit. Larry Mage avait eu le nez creux en décidant au début du siècle de sauvegarder tous les cookies des utilisateurs Google jusqu'en 2038. More data is better data.

Sergey se pencha sur le dossier de Paul McGovern, sénateur du Kansas. Un enfoiré de Républicain conservateur, raciste et pédé refoulé, qui passait son temps à faire la morale aux créateurs de richesse de la Silicon Valley. McGovern avait fait appel en 2011 aux services de Humagenics, une filiale suédoise de Google. Banco : ses tests révélaient que McGovern était quinze pour cent noir. Double banco : ses mails révélaient qu'il avait souffert en 2008 d'une arthrite incapacitante. Le mal avait été traité dans un génoparadis asiatique avec des cellules souches avant la légalisation de la thérapie aux États-Unis. Triple banco : ses habitudes de surf sur le Net révélaient une obsession coupable pour les sites pornos gays et les vidéo-chats cuir et latex. Le dossier McGovern était épais comme un annuaire. Sergey laissa tomber au bout de dix pages. McGovern allait devenir un gentil toutou et lui lécher la main en public. Ou bien il finirait sur un croc de boucher. Dans cent pour cent des cas, les types choisissaient la première solution. Un évêque italien bioconservateur était ainsi

devenu du jour au lendemain le porte-parole transalpin de la convergence NBIC. Dieu lui avait parlé. Dieu lui avait personnellement montré la voie, répétait-il dans tous les médias pour expliquer sa conversion. La science était compatible avec les Evangiles. La menace d'exposer au grand jour les preuves de sa pédophilie avait transformé l'homme d'Eglise en défenseur zélé du transhumanisme.

Les dossiers show-biz du jour étaient décevants. Sergey sirota sa bouillie japonaise aux algues en tournant les pages. Madonna s'envoyait un jeune acteur qui cartonissait dans une série Disney. Miley Cyrus échangeait des mails d'insultes avec Zac Efron et sa nouvelle fiancée Katie Holmes. Lady Gaga couchait avec un ministre canadien marié qui aurait pu être son père. Hillary Rodham Clinton avait souffert d'une inflammation de ses implants mammaires. Les photos de l'infection étaient répugnantes. Tom Cruise préparait une conférence de presse pour annoncer son intention de quitter l'Eglise de scientologie. L'acteur désirait se convertir au judaïsme. Sergey bâilla et balança les dossiers dans le broyeur. Les vedettes contemporaines ne lui inspiraient pour la plupart que mépris.

Elles n'étaient que superficialité et vanité déplacée. Le QI moyen des stars d'Hollywood nécessitait d'urgence une nouvelle génération génétiquement modifiée. Où étaient passés les types de la trempe de Humphrey Bogart, Frank Sinatra ou Woody Allen ? Quelles starlettes pouvaient se comparer à Katharine Hepburn, Catherine Deneuve ou Bette Davis ? Les dossiers calientes étaient décevants parce que les vedettes modernes ne valaient pas un clou.

Wayne lui passa la ligne sécurisée. Nick Borstrom était en Europe et souhaitait lui parler.

— Bonjour Sergey.

— Nick.

— Comment allez-vous ?

— Aussi bien que possible, mentit-il. De mieux en mieux. Je compte inaugurer bientôt mon nouvel avion.

— J'en suis ravi. D'ailleurs je...

— Dites-moi, Nick : à votre avis, pourquoi les vedettes du show-biz d'aujourd'hui sont-elles aussi médiocres ?

— Je ne saurais dire, monsieur.

— Pensez-vous que la fin de la sélection darwinienne pèse sur les élites d'Hollywood comme elle pèse sur le petit peuple ?

— Je... Je pense que les masses laborieuses ont les vedettes qu'elles méritent, monsieur.

— Vous suggérez ainsi que les huiles des studios choisissent sciemment des crétins dans lesquels les mongoliens vont se reconnaître ? Vous avez sans doute raison. Après tout, vous connaissez ces requins d'Hollywood mieux que moi.

— Ce n'est qu'une supposition, monsieur.

— J'ajouterais que la multiplication des réseaux de diffusion a nécessité la mise en avant de milliers de vedettes de pacotille. Ces tocards n'auraient même pas obtenu une audition dans les années soixante !

— Absolument, monsieur.

— Au revoir, Nick.

— Monsieur, je...

Sergey tripota la croûte en cours de cicatrisation sur le sommet de son crâne. L'implant lui donnait parfois l'impression d'être une cigale vibrant sous sa boîte crânienne. La cigale semblait lui parler dans une langue inconnue. L'Israélien disait que c'était « normal ». Cette bonne blague ! Il parlait d'un « temps d'adaptation ». Le chirurgien racontait n'importe quoi pour le rassurer. Si l'implant avait provoqué des boutons verts à pois rouges, le boucher de Tel-Aviv lui aurait probablement servi le même discours.

Wayne lui tendit la ligne rouge. Borstrom à nouveau.

— Vous ne pouvez plus vous passer de moi, Nick ?

— Vous ne m’avez pas laissé l’occasion de vous dire la raison de mon appel, monsieur.

— Eh bien venez-en au fait, j’ai très peu de temps à vous accorder.

— Je sors de l’ambassade de Chine à Londres. La pression des internautes chinois semble avoir fait fléchir Pékin, monsieur. Des négociations sont possibles pour un retour triomphal de Google en Chine.

— Bien. Alors négociez, mon vieux.

— Je veux parler d’une version non censurée d’Ultimate, monsieur !

— Les communistes jettent l’éponge, hein ? Pas trop tôt. Leur moteur de recherche était aussi évolué qu’une paire de baguettes.

— Cet accord signifierait la fin de Baidu, monsieur. La mort du moteur de recherche communiste. Ce serait une victoire historique. Un événement plus important que la chute du mur de Berlin.

— La mort de Baidu est un non-événement, Nick.

Sergey s’impatiait. Cette conversation sur les concessions chinoises n’avait aucun intérêt. La chute du mur de Berlin n’était à ses yeux qu’un symbole bon à faire vendre du papier, un événement mineur qui ne concernait que des petits-enfants de nazis buveurs de bière. Les Chinois reconnaissaient leur incapacité à produire un moteur de recherche intelligent ? La belle affaire. Il avait d’autres chats à fouetter. Des dossiers calientes à archiver. Des tremblements à maîtriser. Une cicatrice à caresser. Des putains de voix étranges à feindre d’ignorer.

Borstrom continuait à s’exciter. Il aimait les symboles. Il vibrat comme une jeune fille en fleur au moindre événement microscopique. Borstrom se levait chaque matin en songeant à ce qu’il allait faire pour marquer l’histoire de son empreinte. Il avait les mains dans le cambouis de l’humanité et jouissait de son pouvoir. Sergey le trouvait grandiloquent mais efficace. Les CEO avaient besoin de déléguer à des types dans son genre. Le pouvoir n’était plus seulement entre les mains des politiques. Les patrons des multinationales avaient rejoint le gotha. Nous étions passés de l’ère politique à l’ère économique. Même les Chinois avaient cessé de faire semblant. Le communisme n’était

plus qu'une décoration de façade, un folklore en voie de disparition. Les grands patrons imposaient désormais leur loi, dans l'empire du Milieu comme ailleurs. Le capitalisme et le transhumanisme marchaient main dans la main.

Borstrom raccrocha, un goût amer dans la bouche. Sergey Brain avait accueilli la nouvelle avec une désinvolture inquiétante. Le boss n'était plus tout à fait lui-même. Le moment était sans doute venu d'évoquer la question de son état avec les membres du conseil d'administration.

Borstrom retourna la question dans tous les sens. Le sujet était délicat. Et il ne disposait pas d'alliés fidèles. Il était haï de tous et ne devait son pouvoir qu'à Sergey. Si le boss apprenait quelque chose, les conséquences pouvaient être terribles. Brain divaguait, mais il tenait encore son monde par les parties molles.

Borstrom se promena dans les rues de Londres pour réfléchir. C'était une journée tiède et lumineuse. Les Anglaises étaient jolies et souriantes. Le monde avait l'air de tourner dans le bon sens. Comme disait le bon docteur Queuille, il n'existait pas de problème que l'absence de solution ne résolve. Borstrom aimait trop sa vie pour prendre le moindre risque. Les absences de Sergey Brain ne constituaient pas encore une menace pour Google et le grand futur. Il déjeuna sur un banc de Hyde Park d'un simple fish and chips arrosé de vinaigre, enveloppé dans du papier journal. Il chassa Brain et son implant cérébral de son esprit. Ses gardes du corps américains le regardèrent manger ce plat étrange d'un air dégoûté.

Palo Alto.

20 novembre 2018.

L'argent faisait le bonheur. Hugo avait installé Sue et le bébé dans leur nouvelle maison sur les rives de l'Hudson River. C'était idéalement situé. On pouvait se rendre à Manhattan en moins de trente minutes quand le trafic était fluide. Il avait acheté la baraque au-dessus du prix du marché, en liquide, à un romancier sur le déclin. Sue était aux anges et le bébé sur mesure se portait comme un charme. Il avait rejoint Palo Alto le cœur léger.

Faute de femme de ménage, l'appartement de Palo Alto était peu à peu devenu un vrai foutoir, mais constituait une retraite pratique et sûre. Les voisins travaillaient toute la journée et il ne croisait que des nounous mexicaines. Milton Earle continuait à lui faire livrer de la viande texane dans des colis de neige carbonique. La vie dans le paradis artificiel de Palo Alto n'avait pas que des désavantages. Il était libre de ses mouvements et de ses horaires. Il aimait Sue et Paradis junior, mais il demeurait un animal solitaire. La vie de famille 24/7 n'était pas faite pour lui. Il ne se voyait pas passer son temps dans la nouvelle maison à jouer au bon père de famille. Sue devrait se contenter de visites épisodiques. Ce mode de fonctionnement était bon pour tout le monde. Hugo Paradis était impossible à vivre au quotidien. Sue le savait depuis le début.

Il avait bien travaillé. Milton Earle lui avait fait miroiter une rallonge substantielle. Il allait pouvoir mettre sa famille à l'abri pour de bon. Il avait suivi des cadres de Google jusqu'à leur domicile. Il avait fouillé leur maison pendant leurs week-ends à Aspen. Il avait passé leur bureau au peigne fin, lu leur correspondance, copié leurs disques durs, reniflé les petites culottes des top-modèles au génome immaculé qu'ils avaient épousées sur catalogue. Il avait analysé le contenu de leur bibliothèque, pris connaissance de leurs résultats d'analyses médicales, bavé devant leurs relevés bancaires. Il avait peu à peu appris à les connaître. Le googler type était titulaire d'un doctorat, transhumaniste fervent, et persuadé d'œuvrer pour le bien de l'humanité. Le googler type était fier d'avoir contribué à faire revivre

le rêve américain. Après vingt ans de disette, la convergence NBIC avait remis le pays sur les rails d'une croissance durable. Ils étaient les premiers humains 2.0, les fers de lance du renouveau de l'Amérique, les nouveaux héros d'une révolution en marche. Google était en train de changer le monde et ils étaient au cœur du champ de bataille. Le googler croyait à l'immortalité prochaine. La science était sa religion et Sergey Brain son Dieu vivant. Les preuves de l'existence de Dieu étaient innombrables : salaire à six chiffres, maison de rêve, bébés sur mesure, longévité, bonheur, soleil californien, piscine chauffée...

Malgré ses efforts, il ne trouva rien de croustillant. Brain n'était mentionné que rarement dans leur correspondance, et toujours de manière bienveillante. À croire que ces types étaient lobotomisés, ou qu'ils ne voulaient pas prendre le risque de se faire coincer. Il ne releva aucune information sensible sur les futurs lancements de la firme. Pas le moindre dossier évoquant l'intelligence artificielle ou la concurrence. Ces types avaient été briefés de manière militaire pour réduire les risques à zéro. Rien ne sortait du Googleplex. Les googlers n'étaient pas les rois de l'information pour rien. Ces types étaient sérieux. Ils ne connaissaient pas le doute et fondaient tête baissée vers un avenir radieux. La singularité technologique du futur était le carburant de leur optimisme.

Il suivait Marty Green depuis quelques jours. Marty faisait partie du service de sécurité de Google. Il habitait une bicoque miteuse près d'une bretelle d'autoroute. Hugo l'avait repéré par hasard, sortant du Googleplex au volant d'un SUV hors d'âge. Marty Green se distinguait au premier coup d'œil parmi les milliers d'employés propres sur eux de la firme. Il avait l'apparence d'un ancien de la guerre du Golfe, avec ses cheveux grisonnants coupés en brosse, ses tatouages et ses muscles ramollis par les ans.

Sa baraque était un capharnaüm de célibataire auquel, par comparaison, MS-Dos ressemblait à un jardin à la française. Marty était un déchet humain 1.0, un primate white trash comme on n'en trouvait plus qu'à la périphérie des villes, dans les camps de mobil-homes posés sur des parpaings. Il dormait sur un matelas dont les draps posés sur des parpaings. Un drapeau sudiste faisait office de rideau de douche. Des tas de revues pornographiques et de publications d'extrême droite jonchaient la moquette du bungalow. Marty en pinçait pour les Blanches matures, les toisons naturelles et les naines. Ses revues suprémacistes militaient pour l'expulsion des

étrangers et la destitution du mètèque en poste à la Maison-Blanche. Les articles étaient farcis de fautes d'orthographe et reprenaient tous les poncifs néonazis habituels. La génétique avait donné du grain à moudre et fourni de nouvelles certitudes aux colporteurs de la haine. Une page de statistiques faisait la une d'un numéro de White American Power. Les chiffres venaient du Centre d'information citoyen pour la démocratisation de la génomique : aux États-Unis, vingt-cinq pour cent des Noirs avaient un QI inférieur à soixante-quinze, soit débile léger, avec des facultés cognitives tout juste suffisantes à la survie en société. Le centre proposait un impôt pour financer l'amélioration des capacités cognitives des races défavorisées. Hugo éclata de rire : White American Power appelait à l'arrestation et à la pendaison des cinglés qui voulaient instaurer une telle folie avec l'argent des contribuables américains.

Deux appareils de musculation occupaient l'essentiel du salon. Il trouva trois fusils de chasse, un fusil à pompe et deux .44 Magnum planqués au fond d'un placard. De tous les employés de Google, Marty était sans doute le plus primitif et le mieux armé. Hugo prit une chaise dans la cuisine et la positionna devant la porte d'entrée. Il s'installa dans l'obscurité et chantonna Ring of Fire de Johnny Cash en attendant le retour de Marty Green.

John Okinawa et Paulie Maldini avaient garé le van aux vitres teintées juste en face de la bicoque. Okinawa suivait Hugo Paradis depuis deux jours. Paulie l'avait rejoint le matin en provenance de Madison. Retrouver Hugo Paradis avait été l'affaire de quelques jours. Son téléphone cellulaire était crypté, mais sa géolocalisation ne posait pas de problème. L'agence avait fourni un dossier complet : Paradis était un ex-flic de New York. Il avait été viré pour insubordination et violences répétées sur témoins. Il était d'origine française par son grand-père. Il était officiellement détective privé, mais n'avait quasiment rien déclaré au fisc depuis quinze ans. Il s'était rendu quinze fois en Europe, dix fois en Asie et trois fois au Moyen-Orient au cours des vingt dernières années. Hugo Paradis travaillait pour le sénateur du Texas, un bioconservateur milliardaire à l'ancienne qui faisait le guignol sur les plateaux de Fox News. Milton Earle était soupçonné de financer des activités terroristes, mais l'agence n'était jamais parvenue à le coincer. Le sénateur vouait une haine sincère et tenace aux transhumanistes. Il n'avait jamais caché son mépris pour les apprentis sorciers comme Sergey Brain et sa peur de l'intelligence artificielle. Il s'était fait connaître dans le monde entier en 2013 lors

d'un débat télé animé par Larry King en crachant au visage de Ray Kurtzweil. L'incident avait fait de lui le symbole du bon Américain en Europe et dans les dictatures musulmanes. Le journal Le Monde avait qualifié le crachat « d'acte de résistance citoyen ». La Stampa avait titré : « L'Amérique qu'on aime n'a pas dit son dernier mot ». Les Nouvelles de Damas avaient fait la comparaison entre « le glaviot dans la face du diable et le courageux lancer de chaussure en direction de Bush Jr ». Milton Earle s'était offert une reconnaissance mondiale avec quelques millilitres de salive. Il avait adopté la posture de l'homme seul, du lonesome cow-boy luttant pour la liberté, Dieu et la nature. Il était John Wayne protégeant la veuve et l'orphelin face aux laboratoires biopharmaceutiques assoiffés de billets verts. Nul ne savait jusqu'alors si Milton Earle avait simplement soif de reconnaissance médiatique ou s'il était réellement décidé à agir.

Hugo Paradis était entré par effraction chez Marty Green à seize heures. John et Paulie l'avaient suivi et attendaient dans le van depuis deux heures. Paulie soulageait sa vessie dans une bouteille de Coca-Cola light quand le véhicule déglingué du propriétaire s'immobilisa devant eux.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Okinawa.

— Tu es certain qu'ils ne se connaissent pas ?

— Positif. Paradis n'a pas arrêté de suivre ce type depuis que je suis à Palo Alto. Il n'y a jamais eu contact.

— Alors il l'attend à l'intérieur pour lui dire deux mots, souffla Paulie en rebouchant la bouteille de pisse.

Marty Green traîna sa grande carcasse bodybuil-dée jusqu'à la porte d'entrée et se glissa à l'intérieur du taudis. La lumière s'alluma. Paulie baissa la vitre du van. Il n'entendit rien d'anormal. Ces deux types devaient se connaître d'une manière ou d'une autre. Ces deux cinglés étaient peut-être en train de mijoter un attentat contre Sergey Brain ou le siège de Google. Ils avaient mis le doigt sur quelque chose, Paulie en était persuadé. Un truc suffisamment important pour lui faire quitter provisoirement Nina Provenzano et qu'il saute dans le premier vol pour la Californie.

Le dossier de police de Marty Green dressait le portrait d'un

minable sans envergure. Il avait enchaîné les petits boulots merdiques depuis son départ de l'armée à la fin de la première guerre du Golfe. Sa femme l'avait largué après six mois de mariage et un gamin pour un commerçant mexicain plein aux as de San Diego. Green n'avait jamais demandé la garde du lardon et vivait seul depuis quinze ans dans cette maison héritée de sa mère. Il avait été tour à tour gardien chez Oracle, Sun et Facebook avant de décrocher son job chez Google. Il gagnait deux mille huit cents malheureux dollars par mois et son casier était vierge de toute infraction majeure. Son surf sur le Web trahissait une passion pour les armes, la haine des bronzés, et un penchant sexuel pour les femmes matures atteintes de nanisme.

Okinawa s'impatientait. Il gigotait d'une fesse sur l'autre. Il avait déjà enfilé son gilet pare-balles et tripotait nerveusement son calibre.

— Qu'est-ce qu'on attend pour y aller, boss ?

— Patientons encore un peu. Il y a peut-être d'autres invités à la fête.

— J'ai envie de savoir ce que fabriquent ces deux connards, boss.

— Ferme-la un peu. Et range-moi cette arme avant de me tirer dessus par accident, putain de merde.

Okinawa ronchonna. Il passa ses nerfs en mangeant bruyamment du pop-corn.

Les jeunes agents étaient tous les mêmes. Ils ne tenaient pas en place et avaient la gâchette facile.

L'impunité liée au job et le speed qu'ils s'envoyaient dans le système constituaient un cocktail détonant. Ces gamins donnaient le sentiment d'évoluer dans un jeu vidéo. Ils vivaient simultanément dans des univers virtuels multiples. La vie réelle n'était qu'une fenêtre de plus. Ils étaient impatients de compléter les niveaux pour passer à la mission suivante. Les interrogatoires et la paperasserie les rendaient dingues. Faire équipe avec ces têtes brûlées avait néanmoins quelques avantages. On pouvait compter sur eux pour passer devant et prendre tous les risques. Ils méritaient leur salaire jusqu'au dernier cent. Les merdeux comme Okinawa étaient pour la plupart des kamikazes sans femme ni enfant. Fonder une famille ne leur traversait même pas l'esprit. Passer sa vie avec la même bonne femme était un concept de vieux con. Okinawa symbolisait le nouvel individualisme à la mode

chez les jeunes trentenaires. Il s'agissait de vivre sans entraves ni obligations. Les plus riches envisageaient à la limite de se cloner pour s'assurer une descendance. Engrosser une femelle et subvenir à ses besoins pendant toute une vie était hors de question. Cette génération avait porté l'égoïsme à un niveau jusqu'alors inconnu. Le gouvernement avait recruté tous ces jeunes fonctionnaires transhumanistes illuminés pour trois bonnes raisons. Le collectivisme leur donnait de l'urticaire, ils adoraient leur boulot, et la chasse aux bioterroristes les faisait bander.

Ils attendaient depuis des heures. Okinawa tuait le temps, casque sur les oreilles, en dégommant des niacoués sur sa console de jeux. Un sourire dément barrait son visage. Paulie le regardait s'exciter du coin de l'œil. Son avatar passait des villages niac au lance-flammes. Il survolait des rizières en hélico et dégommaient les chapeaux de paille qui fuyaient dans tous les sens. Il fumait de l'opium dans des bordels et ramenait des putes. « GI very sexyyyy ! You give money ! Me fucky fucky ! Me make you happyyyyy ! » Paulie devinait l'affreuse musique techno qui s'échappait du casque. Okinawa ne souriait plus. Il exécutait à coups de crosse de M16 un groupe de prisonniers vietnams attachés à des poteaux télégraphiques. Son visage était vide d'expression, sa bouche ouverte. La même face de dégénéré qu'affichaient ses propres teenagers devant leur console de jeux. Il lui arracha les écouteurs des oreilles d'un geste brusque.

Okinawa protesta.

— Hééé !!! Du calme, boss !

— Pourquoi tu joues à ce jeu à la con ?

— C'est vraiment pas un jeu à la con, boss. C'est Vietnam Action 4, boss.

— Je te regarde depuis un moment. Je te confirme que c'est un jeu à la con. Quel plaisir tu trouves à faire ce... ces trucs...

— C'est juste un jeu, boss.

— Arrête de m'appeler boss, putain de merde.

— C'est juste un jeu historique, patron. Et j'apprends plein de trucs

sur la guerre du Vietnam. J'adore les armes de l'époque, la musique, les fringues... Ce truc est fidèle à la réalité. Il a été fabriqué avec le concours de vétérans, et...

— C'est un jeu à la con.

— D'accord, patron.

— Balance cette console par la fenêtre.

— Quoi ?? ?

— Ne me fais pas répéter ou je te fais muter au Pakistan à traquer les enculeurs de chèvres.

Okinawa actionna le lève-vitre. Il balança la console Sony de toutes ses forces contre un mur.

John se mura dans le silence. Il tirait à présent une gueule de six pieds de long. Paulie lui tapota la joue affectueusement.

— C'est pour ton bien. Tu me remercieras un jour.

— ...

— Combien as-tu payé ce gadget débile, hein? Cinq cents dollars ?

— ...

— Plus ?

— ...

— Tu sais combien de chefs-d'œuvre de la littérature et de la musique tu peux t'offrir avec cinq cents dollars ?

— Quel est le putain de rapport, patron ?

— Mes enfants sont devenus des tarés à cause de tous ces machins virtuels. Ils sont devenus tellement cons que je ne peux même pas les voir en peinture. Et tout ça parce que je n'étais pas là pour les surveiller...

— Je ne suis pas un enfant, patron.

— Il n'est jamais trop tard pour changer, mon petit. Je te l'ai dit : c'est pour ton bien. Tu piges ?

— Oui, patron.

— Je ne peux pas passer cinq minutes dans la même pièce que mes gamins sans avoir de l'urticaire. Ce n'est pas pour passer des heures dans un van avec un taré de la même espèce.

— Oui, patron.

— Et maintenant, allons voir ce que fabriquent nos deux oiseaux.

Ils firent le tour du pâté de maisons et sautèrent par-dessus la clôture. L'arrière de la baraque était un dépotoir à ciel ouvert. Ils slalomèrent dans l'obscurité entre des carcasses d'appareils électroménagers et des sacs de gravats. Okinawa avait des yeux de chat. Il ouvrit la voie sans difficulté jusqu'à la porte. Paulie n'y voyait rien et trébucha sur une tondeuse à gazon. Il chercha son flingue à tâtons dans les hautes herbes.

Paulie crocheta la porte. Okinawa entra le premier. Une odeur rance leur sauta aux narines. La maison de Marty Green était un gourbi. Il s'agissait d'avancer sur la pointe des pieds en évitant les détritiques qui jonchaient la moquette dégueulasse.

Okinawa progressait en direction du salon, un pistolet anesthésiant dans la main droite et un calibre .38 dans la gauche. Il lui arrivait de se tromper de projectile, mais jamais de rater sa cible. Paulie se tenait prudemment deux mètres en retrait. Ces deux connards étaient armés et sans doute dangereux. Il avait passé l'âge de partir en première ligne.

Okinawa risqua un œil par l'embrasement de la porte. Marty Green était ligoté sur une chaise, le visage sérieusement amoché. Il avait pissé dans son froc et chialait comme un bébé. Du scotch d'emballage l'empêchait d'ouvrir la bouche. Hugo Paradis lui tournait autour en fumant une cigarette. Il tenait un barreau de chaise sur son épaule et parlait d'une voix lasse.

— ... Tu vois, mon vieux, je suis désolé de te dire ça, mais ton témoignage ne m'est d'aucune utilité. Je pensais que tu aurais des trucs à m'apprendre sur ton patron, mais rien. Nada. Peau de balle. Alors je veux que tu saches que, même si tu n'es qu'un tas de merde, je suis désolé de t'avoir démoli la gueule ainsi. J'avais besoin d'informations, n'importe quoi, et je t'interroge depuis une heure pour rien...

— Mmmmpff... Mmmmpff...

Marty Green essayait de dire quelque chose. Le sang qui coulait de son nez l'empêchait de respirer. Il s'étouffait. Ses yeux écarquillés imploraient Paradis.

— ... Je ne sais pas ce qui m'a pris de vouloir te parler, au fond, mon pauvre Marty. Peut-être que j'imaginais que tu détestais ton patron. Je me disais, un crétin raciste comme Marty, pas possible qu'il en pince pour un transhumaniste milliardaire d'origine étrangère... Je me disais, il déteste le juif russe qui le paye comme une merde à surveiller son parking... Mais non... Je me gourais complètement. Tu te contentes de haïr les bronzés comme un vulgaire abruti du siècle dernier...

— Mmmfff... Mppffff...

— Qu'est-ce que je vais pouvoir faire de toi maintenant, Marty, hein? Qu'est-ce que je peux faire à ton avis ? Je n'ai pas l'embarras du choix... Et crois bien que ça ne m'amuse pas des masses de devoir me débarrasser d'un costaud comme toi... Je vais sans doute me faire mal au dos en te trimbalant jusqu'au coffre de ma voiture...

— Mmmmpffffffffff...

Okinawa bondit dans la pièce comme une panthère et braqua ses flingues en direction d'Hugo.

— Bouge pas d'un centimètre, enculé de fils de pute !

Paradis plongea derrière Marty Green en attrapant son flingue. La flèche du Taser le toucha à la cuisse. Hugo convulsa sur le sol en pressant trois fois la gâchette de son arme. Les balles firent trois trous

dans le plafond. Un nuage de plâtre recouvrit Marty Green.

— Dégageons d'ici aussi vite que possible, souffla Paulie.

Il injecta une dose massive de tranquillisant dans le bras d'Hugo Paradis.

Marty Green leur lança un regard reconnaissant. Ces flics venaient de le tirer des pattes d'un malade mental. Paulie lui tapota la joue en souriant. Il passa derrière le bodybuilder et fit pivoter sa nuque d'un demi-tour. Tout était dans la vitesse d'exécution. Ses vertèbres se brisèrent comme du petit bois.

Ils le détachèrent et installèrent son cadavre sur le lit.

Okinawa aspergea la bicoque d'essence et craqua une allumette.

Ils portèrent Hugo Paradis jusqu'au van. L'enfoiré pesait un âne mort. Une voisine en chemise de nuit se tenait sur le trottoir, clope au bec, et observait la scène. Elle les regarda passer d'un air ahuri. Ses yeux allaient lentement de la maison en flammes au corps inanimé d'Hugo Paradis. Paulie ordonna à son partenaire de l'épargner avant qu'il ne lui loge une balle entre les deux yeux.

Cuba.

12 décembre 2018.

Une lourde vague de chaleur hivernale plongeait La Havane dans la torpeur. Les touristes occidentaux glandaient à l'ombre des jardins luxuriants de l'hôtel-casino Ronald Reagan. Les investisseurs du monde entier s'étaient précipités sur l'île après la chute des communistes. Ils en avaient fait un paradis pour Occidentaux en mal de mojitos et de plages tropicales. Les casinos de la Belle Epoque avaient rouvert leurs portes sous l'impulsion de consortiums immobiliers américains et asiatiques. Le plus grand parc Disney au monde était en cours de construction face à la baie des Cochons. Soutenu par la CIA, le gratin de la diaspora cubaine de Floride avait pris le pouvoir et faisait régner la loi du billet vert. Le petit peuple cubain remerciait le Seigneur de pouvoir manger à sa faim. Les supermarchés débordaient de victuailles. Les magasins Gap et H&M poussaient comme des champignons. Le boom économique était muy espectacular.

Le jour de la chute du gouvernement marxiste-léniniste, les tombes de Fidel et Raul avaient été détruites par la foule en colère, leurs cercueils déterrés, brûlés et piétinés. La peur d'un retour en arrière avait poussé le peuple dans les bras puissants de l'oncle Sam. Le drapeau américain flottait depuis sur la plupart des maisons du pays. À l'image d'Haïti après le tremblement de terre, Cuba était devenue l'équivalent d'un nouvel État américain.

Milton Earle sirotait une bière glacée sur le balcon de sa suite présidentielle. L'hôtel Ronald Reagan était un palace en bois blanc, bâti suivant l'esthétique des aimées soixante. Le balcon dormait sur un vaste jardin d'arbres tropicaux. C'était un endroit merveilleux. Le seul paradis métèque qui trouvait grâce à ses yeux texans.

Milton avait toujours aimé Cuba. La passion des Earle pour l'île aux cigares était héréditaire. Son père y possédait des terres agricoles avant d'être spolié par la révolution coco. Son grand-père y avait fait du business avec Lucky Luciano. Sa grand-mère s'y faisait ramoner

l'arrière-train par des danseurs de salsa gominés.

Léon Kass ne se déplaçait plus qu'en fauteuil roulant, mais son esprit demeurait vif et sa haine des transhumanistes intacte. Milton serra vigoureusement la main de son vieil ami. Kass était une légende du combat contre les profanateurs du génome. Il avait été le principal conseiller du président Bush Jr sur les questions bioéthiques. Kass était un vrai patriote, un idéologue acharné de la cause bioconservatrice. Il disposait encore de réseaux conséquents à travers le monde. Ses articles étaient lus et étudiés dans les meilleures universités religieuses de la planète.

Les gardes du corps furent priés d'attendre la fin du meeting dans le hall. Milton poussa lui-même le fauteuil roulant jusqu'au salon. Le docteur Francis Fokuyama était enfoncé dans un canapé, un cigare dans la bouche. Il salua l'arrivée de Léon Kass d'un vague mouvement de la main. Ces deux-là partageaient la même peur de la grande convergence NBIC, mais ils ne pouvaient pas se supporter. Ils s'étaient battus pour avoir l'oreille de Bush Jr. Ils se battaient depuis pour le leadership intellectuel de la cause. Milton jouait les intermédiaires pour apaiser les tensions. La situation du monde était suffisamment critique pour marquer la fin des chamailleries. Il était temps de mettre un terme à cette guerre des ego. Le combat contre le transhumanisme devait être livré rapidement et de manière radicale, sous peine d'être perdu à tout jamais.

— Je veux une poignée de main, gentlemen ! martela Milton. Allons, allons ! Cessons ces putains de gamineries, voulez-vous ?

— Pour cela, il faudrait que le bridé lève son cul du canapé, grinça Léon Kass. Je ne vais tout de même pas ramper sur les coudes jusqu'à lui.

Fokuyama secoua la tête. Il s'adressa à Milton sans un regard pour le vieux.

— Milton, je croyais que le handicapé voulait enterrer la hache de guerre. Est-ce qu'il vient de me parler comme un type qui veut sincèrement mettre nos différends de côtés ?...

— Le handicapé t'emmerde.

— Toi le vieux, je ne t'ai pas sonné.

Milton Earle tenta de garder son sang-froid. Les scientifiques formaient une race à part. Ils étaient pires que les politiciens les plus tordus de Washington. Tous les types avec un QI supérieur à cent soixante se comportaient comme des gamins de douze ans dès qu'ils en avaient l'occasion. C'était usant.

— Messieurs, j'ai un avion pour Washington qui m'attend, dit-il aussi calmement que possible. Alors serrez-vous la main immédiatement et qu'on en finisse. Francis, si tu veux bien te donner la peine de t'avancer jusqu'au fauteuil de Léon, hmm ?

Fokuyama souffla bruyamment en levant ses fesses du canapé. Il se planta devant le vieillard sans le regarder et tendit sa main. Léon Kass souriait. Il se sentait dans la peau du vainqueur. Le Jap avait fait l'effort de venir jusqu'à lui. En langage diplomatique, l'ennemi avait jeté les armes à ses pieds. Cela suffisait à son bonheur.

La poignée de main dura une demi-seconde, et pas une attaque désagréable ne fut lancée dans la foulée. Le cessez-le-feu était à l'évidence fragile. Milton Earle alluma un cigare et changea de sujet avant que les hostilités ne reprennent.

— Messieurs, j'ai de bonnes nouvelles concernant notre petite quête pour le sauvetage de l'humanité. Bill Gates accepte de mettre au pot.

— La rumeur veut que ses MST ne lui laissent plus que quelques heures de lucidité par jour, grinça Kass.

— Rumeur infondée, rétorqua Fokuyama. J'ai rendu visite à Bill en Afrique il y a quelques semaines. Il est dingue, mais se porte comme un charme.

— Nous avons déjà réuni cent cinquante milliards de dollars pour cette opération.

— Nous sommes loin du compte, fit Kass. Le titre a encore grimpé de vingt pour cent ces dernières semaines. Les promesses de l'IA font bander les vautours de Wall Street...

— Nous trouverons l'argent. Et nous prendrons le contrôle de la société, tonna Milton.

Fokuyama était perplexe. La mobilisation de toutes les bonnes volontés de la planète était une stratégie risquée. Il s'agissait d'une opération quitte ou double.

— Je ne fais pas confiance au président Fernandez dans cette affaire, avoua-t-il. Rien ne dit qu'il laissera Google à la merci d'un rachat surprise.

Milton ricana :

— Le Président est une girouette. Mais je le vois mal intervenir dans une opération boursière parfaitement légale ! Ce serait une déclaration de guerre à l'économie mondiale. Une révolution à la soviétique. Il ne risquera pas de perturber l'équilibre du monde pour sauver la tête de Sergey Brain.

— Je suis d'accord avec Milton. Aussi influençable soit-il, Fernandez est un capitaliste. Le changement de mains de Google provoquera une immense vague de soulagement à travers le monde. Nos amis comme nos ennemis sont terrifiés par le cynisme et la toute-puissance de Sergey Brain. Il suffit de sonder la presse et les blogs. Même les transhumanistes chinois commencent à redouter l'avenir que nous réserve l'intelligence artificielle...

— Alléluia ! hurla Milton en tapant l'épaule du vieux.

— Si par bonheur cette opération se concrétise, nous devons accompagner cette prise de contrôle par une déclaration solennelle, dit Kass d'un ton grave. Un texte qui restera dans l'histoire. Les techniques prométhéennes ont bouleversé l'équilibre mental des populations. Les hommes ont perdu tous leurs repères. Nous devons nous présenter comme les garants de la morale et de la raison. Surtout pas comme les ennemis du progrès.

Milton acquiesça. Fokuyama fit la moue.

— J'aimerais partager ton angélisme, mon vieux Kass. Mais je crains qu'un communiqué ou une conférence de presse ne soit pas suffisant pour classer les métastases du transhumanisme. Le lavage de

cerveau transhumaniste a causé des dégâts que vous sous-estimez. Nous sommes devenus ultraminoritaires.

— Je ne partage pas cette analyse catastrophiste, grogna Kass.

— J'étais à Rome il y a quelques jours. Le pape lui-même est en dépression chronique devant l'étendue de sa perte d'influence en Europe. Le principe de la dignité humaine qui interdirait de dépasser son créateur n'est plus à la mode, même en Italie. Quant à la sacralisation de la nature version écolo, ce n'est pas mieux. Les partis verts sont en chute libre partout dans le monde...

— Encore une fois, tu mélanges tout, sourit Kass. Les écologistes sont comme les pastèques. Vert à l'extérieur, rouge à l'intérieur. C'est précisément cette inclinaison altermondialo-communiste qui provoque leur déclin. Quant aux grandes religions monothéistes, elles ont fait leur temps. Les vertiges de la convergence NBIC, la possibilité de la fin de l'homme ont provoqué la fragmentation des églises et la multiplication des sectes. Les peuples sont hagards, plus perdus que jamais. Nous sommes à la croisée des chemins et ils hésitent sur la route à suivre. Une route mène à l'abattoir, l'autre à la vie simple et honorable que menaient nos grands-parents.

— J'aime cette formule ! tonna Milton. La prise de contrôle de Google montrera la voie à suivre. C'est l'acte de résistance ultime. Le seul qui puisse changer le cours de l'histoire.

— Je persiste à croire que nous devrions d'abord nous assurer de la neutralité de Fernandez, souligna Fokuyama. Un soutien important à sa campagne de réélection pourrait l'aider à choisir son camp.

Milton déplaça sa grande carcasse de cow-boy et enfila sa veste. Son jet privé l'attendait.

— Je ne fais aucune confiance à ce serpent, dit-il. Nous devons bénéficier de l'effet de surprise pour réussir. Messieurs, je pars pour Washington. Le Sénat n'attend pas. Hasta luego.

Fokuyama et Kass quittèrent l'hôtel Ronald Reagan par des sorties différentes, avec chacun une mallette de billets sous le bras. Cinq millions de dollars en billets de cent pour financer leurs oeuvres : achat d'espaces publicitaires, frais de personnel, publication de tracts,

campagne de mailing, location de salles, pots-de-vin, financement de groupuscules bioluddites, etc. La guerre contre la pensée dominante coûtait cher et produisait des résultats limités. Elle permettait néanmoins d'occuper une petite parcelle du terrain médiatique. Il s'agissait de donner des preuves de vie de la résistance. Le but était de préserver le moral des troupes et de ramener à la raison quelques âmes égarées. Le sauvetage de l'humain biologique n'était pas une cause perdue. L'Amérique éternelle de John Wayne était aveuglée par les lumières bling-bling de la technologie. Ce ne pouvait être qu'un éblouissement temporaire. Les valeurs intangibles de l'Amérique et du monde libre ne pouvaient pas s'évanouir par enchantement. La vie, la mort, la reproduction naturelle, toutes ces choses immuables ne sauraient disparaître comme par miracle. L'hallucination collective allait cesser. Dieu allait mettre fin au sortilège. Le peuple reprendrait ses esprits in extremis. Milton en était convaincu. Ses alliés aussi.

Le Hummer hybride glissait en silence sur le revêtement flambant neuf de la calle de la Libertad. L'artère qui menait au nouvel aéroport international était bordée de boutiques et d'hôtels cinq étoiles pour touristes fortunés. Les trottoirs débordaient de Blancs en short, la nuque rougie par le soleil, les bras chargés de sacs Ralph Lauren, Prada, Banana Republic, ou Nike. Ils dormaient à l'hôtel Roosevelt, au Hilton, au Four Seasons ou à l'Exxon Palacio.

Milton Earle remarqua un nouveau centre de génomique en construction à proximité du Four Seasons. Un panneau publicitaire indiquait l'ouverture prochaine du Genoheaven, un établissement cofinancé par Pfizer et la chaîne hôtelière Best Western. Un écran LCD de quarante mètres carrés clignotait devant le chantier : « Genoheaven : clonage thérapeutique et reproductif, thérapies géniques, nanotechnologies réparatrices, implants, protéines chaperons, cellules souches. Hôtel cinq étoiles, spa, golf, restaurant gastronomique, club enfant. Ouverture en juillet 2019. Genoheaven, luxe et santé dans un cadre paradisiaque, à prix discount! » Il s'étrangla. L'île comptait déjà des dizaines de cliniques dédiées à la médecine personnalisée et régénérative. Les Cubains pratiquaient des tarifs attractifs qui attiraient les patients par charters entiers. Le cancer biotechnologique progressait à toute vitesse et dans les pays les plus improbables. Même les eaux internationales voyaient fleurir des paquebots reconvertis en cliniques high-tech. Les pays nordiques s'en étaient fait une spécialité. Leurs paquebots médicalisés croisaient dans le golfe Persique et au large de l'Europe et faisaient le plein de patients dans des ports

neutres. Ces génoparadis flottants attiraient une clientèle trop modeste pour s'offrir le voyage en Chine ou aux États-Unis. Deux ans plus tôt, un paquebot battant pavillon norvégien avait été coulé par des terroristes islamistes au large de Casablanca. Une centaine de patients avaient péri piétinés dans la course aux canots de sauvetage. Pourtant, malgré les risques, les paquebots ne désemplissaient pas. Suédois, Islandais et Norvégiens voyaient d'un mauvais œil la révision des lois bioéthiques en Europe. Les génocroisières discount rapportaient gros.

Milton Earle ordonna à son chauffeur de faire demi-tour. Il fit stopper le véhicule devant le panneau publicitaire et descendit sur le trottoir. Un soleil de plomb tapait sur les ouvriers du chantier. On entendait le bruit des marteaux-piqueurs et des tracto-pelles. Ses gardes du corps regardaient leur patron d'un air soucieux. Celui-ci avait les yeux rivés sur l'écran géant.

— Donnez-moi le fusil à pompe, dit-il.

— Que voulez-vous faire, monsieur le sénateur ?

— J'ai dit, passez-moi le fusil à pompe !

— Il y a des témoins, monsieur le sénateur. Vous ne pouvez pas faire ça...

Milton Earle serra les dents. Son visage était défiguré par la colère. Il balança une droite puissante et soudaine dans la figure de son employé. L'armoire à glace recula, sonné.

— Le fusil ! Le fusil, putain de larbin de merde !

Un groupe de touristes avait traversé la rue, attiré par l'altercation. Ils avaient des appareils photo autour du cou. L'armoire à glace se tenait la mâchoire en essayant de le raisonner.

— Il y a du monde qui rapplique, monsieur. Ce n'est pas prudent...

— Rien à foutre des témoins ! Le fusil !

— Il faut dégager d'urgence, monsieur le sénateur, dit le chauffeur d'un ton ferme.

— Vous voulez garder votre boulot ? Le fusil !

Ils s'y mirent à trois pour le maîtriser et le forcer à rentrer dans le Hummer. Milton se débattait et hurlait, promettant de les virer, de les torturer et de violer leur mère s'ils ne le lâchaient pas illico. Le chauffeur enfonça la pédale d'accélérateur et le 4x4 s'éloigna dans un crissement de pneumatiques.

Dix mètres plus loin, planqué sous une casquette de l'équipe de base-ball des Cuban Pirates, l'agent spécial John Okinawa n'avait rien manqué du spectacle. Pour un vieillard, le sénateur avait encore de beaux restes.

Il aspira les dernières gouttes de sa noix de coco et fit demi-tour. Il n'était pas utile de suivre Earle jusqu'à l'aéroport. Il avait tout ce qu'il lui fallait et plus encore. Le patron serait content. La présence de Léon Kass et de Francis Fokuyama lui fournissait un bon prétexte pour rester à La Havane et prendre un peu de bon temps sous les tropiques.

Madison, Wisconsin.

13 décembre 2018.

Paulie roula sur le côté et tira le drap sur leurs corps humides. Ils avaient fait l'amour pour la première fois. Elle avait pris l'initiative de l'attirer contre elle et de l'embrasser. Il avait succombé le cœur battant. Nina Provenzano était devenue sa maîtresse et il avait du mal à y croire. Il se tourna sur le côté, caressa ses cheveux et ses seins comme un adolescent transi. Elle l'embrassa et déclara qu'elle mourait de faim. Il proposa de l'emmener au restaurant. Elle préféra descendre à la cuisine pour leur préparer un sandwich.

Sa montre indiquait deux heures de l'après-midi. La petite Rose était à l'école. Nina avait annulé ses cours à l'université sous un prétexte bidon pour passer la journée avec lui. Paulie fixa le plafond en songeant à sa femme qu'il n'aimait plus baiser depuis des années, à sa conversation soporifique, à leurs gamins dégénérés. Sa vie familiale était un fiasco dans les grandes largeurs.

Nina lui faisait un effet inédit. Elle le tirait vers le haut, réveillait en lui des sentiments et des sensations juvéniles qu'il pensait enfouis à tout jamais. Il sourit en considérant quel imbécile il faisait. Il était un cliché ambulant comme on en voyait dans les films de Woody Allen. Une caricature d'homme mûr, cheveux poivre et sel, tombant amoureux d'une femme plus jeune, plus belle, plus raffinée que la sienne. Il chassa cette image de son esprit. Il voulait profiter de cette journée au maximum avant de regagner Langley. Il ferma les yeux et s'imagina habitant cette maison. Il vit la petite Rose faisant ses devoirs dans le salon tandis qu'il alimentait le feu dans la cheminée. Il vit Nina revenir du travail avec un grand sourire sur le visage. Il songea à tous les bons moments qu'ils pourraient passer ensemble. Paulie Maldini réfléchissait à l'avenir pour la première fois depuis des lustres. Il avait mis suffisamment d'argent liquide de côté, une réserve dont sa femme ignorait l'existence, pour envisager sereinement un divorce. Le Wisconsin n'était pas précisément le paradis des golfeurs, mais il était prêt à faire des sacrifices.

Quelques semaines plus tôt, Nina Provenzano tremblait de tous ses membres et pleurait à chaudes larmes sur un fauteuil du salon. Il lui avait déballé le film circonstancié de sa traque sur un ton clinique. Elle avait craqué devant la gravité de la situation. Elle était une terroriste, passible de la peine de mort, et un flic de la CIA venait de lui mettre le grappin dessus. Sa surprise avait été à la hauteur de son désespoir. La petite Rose allait peut-être finir dans une institution pouilleuse avec des orphelins de proxénètes et de dealers de dope. Paulie l'avait regardée s'effondrer sous ses yeux, sans un mot. Nina avait gémi comme un bébé en répétant inlassablement le nom de sa fille. Plus un souffle d'espoir n'habitait son corps. Il l'avait laissée se vider de ses larmes avant de jouer le bon flic au cœur d'or.

Elle s'était jetée à ses pieds et avait juré de ne jamais recommencer. Paulie lui promit de lui donner une chance si elle jouait franc-jeu. Il la releva, l'assit sur une chaise et lui servit une tasse de café. Il lui reprocha violemment d'avoir pris des risques insensés, d'avoir joué avec le bonheur de sa fille pour des clopinettes. Il lui ordonna de tout lui raconter. Elle sentit qu'il en savait trop sur ses activités parallèles pour prendre le risque de mentir. Elle vida son sac sans se faire prier. Il l'écouta sans l'interrompre, se contentant de lui fournir des mouchoirs pour qu'elle sèche ses larmes.

Nina Provenzano était une intellectuelle d'une variété rare. Elle ne crachait pas sur l'exercice physique, savait manier une arme, et n'hésitait pas à passer aux travaux pratiques. Nina était une idéologue active mais prudente, trop soucieuse de sa liberté et de la sécurité de sa fille pour intégrer un réseau terroriste. Ses faits d'armes n'étaient que des coups d'épée dans l'eau, mais lui permettaient de se regarder dans la glace. Nina commettait des actes dingues pour se sentir en phase avec sa conscience. Un bon philosophe ne pouvait se contenter de mots. Il devait savoir faire preuve de courage et manier le fusil quand la situation s'y prêtait. Nina se vivait comme une résistante. Elle vouait un culte à Jean Moulin et aux maquisards français, qui sans la moindre chance de victoire n'avaient pas hésité à combattre les nazis. Indéniablement, Nina Provenzano était naïve et un peu dingue. Mais Paulie trouvait qu'elle valait la peine, sans compter qu'elle baisait comme une tigresse. Nina était une bouffée d'air frais dans une vie sentimentale qui puait le renfermé.

Elle remonta avec un plateau de victuailles. Ils mangèrent sur le lit comme des teenagers. Ils burent de la bière Samuel Adams et Nina

alluma un joint de marijuana à la fenêtre. L'odeur âcre lui rappela ses années de lycée. Paulie lui rappela qu'il était flic et pouvait la coffrer pour ça. Elle enleva son peignoir et s'allongea nue sur le lit.

— Vous pouvez me passer les menottes, monsieur l'agent, elle miaula.

Il ne voulut pas la décevoir et l'attacha aux quatre coins du lit. Ils firent l'amour sauvagement. Paulie Maldini n'avait pas connu pareille partie de jambes en l'air depuis des années. Son cardiologue aurait désapprouvé une telle débauche d'énergie. Il songea qu'il n'avait pas désactivé les caméras de surveillance. Il pourrait se repasser le film de leurs exploits quand il serait seul.

Ils demeurèrent silencieux un moment. Il allait devoir partir. La petite ne tarderait pas à revenir de l'école et elle ignorait son existence.

— Combien de gens as-tu tués ? demanda-t-elle.

— Je ne tiens pas de statistiques.

— Quand reviens-tu me voir ?

— Je ne sais pas. Bientôt.

— J'ai tué des vieux bourgeois transhumanistes. Pourquoi m'as-tu laissée en liberté ?

— Parce que tu es plus utile ici avec Rose que sur une chaise électrique.

— Tu es un homme juste et bon, Paulie. Comment peux-tu travailler pour le gouvernement ?

— Je suis un flic. Les flics combattent l'anarchie et la loi du plus fort.

— Connerie. Le gouvernement incarne la loi du plus fort.

— Je te retourne la question. Tu es une femme intelligente, Nina. Comment peux-tu risquer tout ce que tu as pour une cause perdue d'avance ?

Elle l'embrassa et ralluma son joint.

— J'ai commis une erreur de jugement. J'ai sous-estimé les capacités de la police.

— Non. Les flics de Madison sont des tocards. Mais tu as sous-estimé les miennes.

— Sache une chose. Même si nous sommes amants, je ne balancerai jamais personne à la CIA...

— Je ne t'ai pas demandé d'être mon indic.

— La lutte contre l'uniformisation des hommes est un combat que je soutiendrai toute ma vie. Je suis une résistante.

Paulie lui envoya un sourire en se levant. Il enfila sa chemise.

— Alors contente-toi de le penser, dit-il. L'Amérique est un État policier. Tu ne passeras pas entre les mailles du filet. Pense à ta fille. Pense aux orphelinats et aux pédophiles qui les dirigent...

— J'ai une sœur.

— Oh ! Dans ce cas, parfait ! Dans ce cas, tout va bien, ricana-t-il.

Elle le regarda s'habiller sans un mot. Paulie Maldini dégageait une animalité rassurante. Certaines femmes avaient un faible pour les brutes au cœur tendre. Il lui rappelait Tony Soprano. Ils se connaissaient depuis peu mais elle s'était rapidement attachée à lui, presque malgré elle. Il en connaissait un rayon sur ses crimes, ses goûts, ses amis et ses habitudes. Elle ignorait tout de lui et voulait en savoir plus. Il remplissait un vide dans sa vie. La raison aurait dû la pousser à voir en lui un être toxique. Son instinct la poussait un peu plus dans ses bras à chacune de ses visites.

Il se pencha au-dessus du lit pour l'embrasser.

Elle l'attrapa par les couilles.

— Tu as quelque chose à voir avec la mort de mon ex-mari à Los Angeles ?

Il hocha doucement la tête.

Elle desserra l'étreinte.

— La prochaine fois, je veux te présenter à Rose, lui souffla-t-elle à l'oreille.

— J'en serais heureux, Nina.

Océan Pacifique, au large de San Diego.

15 décembre 2018.

L'hélicoptère se posa en douceur sur le pont du gigantesque yacht. Sergey aperçut les assistants de Larry Ellison, le patron d'Oracle, en train de l'aider à se lever de son fauteuil roulant. Il tenait à être debout pour accueillir son invité. Sergey rassembla son énergie pour faire bonne impression. C'était sa première sortie depuis une éternité. Il se sentait nerveux et peu sûr de lui. Wayne lui envoya un clin d'œil d'encouragement.

Sergey attendit que les pales de l'hélico s'arrêtent complètement pour descendre de l'appareil. Il prit une grande inspiration et sauta sur le pont. Il rejoignit Larry Ellison d'un pas dynamique, sourire aux lèvres. Il voulait avoir l'air d'un jeune homme. Il crevait de trouille de faire mauvaise impression. Ellison était actionnaire de Google, mais c'était avant tout une langue de pute. Il n'hésiterait pas à colporter les pires saloperies si une crise frappait Sergey sous ses yeux.

Ellison était encore plus voûté et plus maigre que la dernière fois. Il semblait pouvoir s'envoler à la première rafale de vent. Il tendit une main molle et pâle, couverte de fleurs de cimetière, que Sergey serra aussi délicatement que possible par peur de lui péter une phalange.

— Bonjour, Larry. Tu sembles en forme, mentit-il.

— Sergey, quelle joie de te recevoir. Mais où est ta femme ?

— Je suis venu seul, Larry.

— J'en suis désolé. Tu sais combien j'apprécie ta... Comment s'appelle-t-elle déjà ?...

— Anne. Ma femme s'appelle Anne, Larry.

— Bien.

Ellison commençait à fatiguer. Ses jambes tremblaient sur leur base. La station debout lui était devenue difficile. Il claqua des doigts.

Ses hommes l'installèrent sur son fauteuil électrique.

Oracle V était une véritable ville flottante. Larry Ellison l'avait aménagé pour y vivre en permanence, à l'abri des regards indiscrets. L'ancêtre contrôlait son empire depuis les océans. Deux frégates lourdement armées suivaient le yacht en permanence pour assurer sa sécurité. C'était la dernière folie du multimilliardaire paranoïaque. Cent cinquante mètres de long, virtuellement insubmersible, Oracle V était le plus puissant des bateaux privés. Il battait pavillon de Lost Island, une île déserte du Pacifique qui lui appartenait.

Les deux hommes s'isolèrent dans les salons privés. Comme tous les anciens pauvres, Larry n'avait jamais réussi à perdre ses mauvaises habitudes. Il fallait qu'il frime, qu'il étale sa verroterie comme un vulgaire voleur de poules. La plèbe achetait des livres de reproduction sur Amazon. Ellison achetait de l'art en ligne chez Sotheby's. Sergey fit mine de s'intéresser à ses dernières acquisitions, un autoportrait de Rembrandt et une sculpture de Giacometti. Le yacht croulait sous les œuvres d'art et des éléments de décor de cinéma du siècle dernier. Ils s'installèrent pour le thé autour d'une table en marqueterie Louis XV. Des photos pornos de Jeff Koons jouxtaient des costumes originaux de Star Wars et des toiles de maîtres de la Renaissance italienne et flamande. L'ensemble donnait la nausée.

Sergey fit descendre un neurorelaxant avec une gorgée de thé vert.

— Parle-moi de ton Parkinson, Sergey. Sous contrôle ?

— Rien de spécial, Larry. Comme tu peux le constater, je suis en pleine forme. Mes médecins sont positifs.

— Il ne faut pas croire ces idiots de médecins. Ils sont prêts à raconter n'importe quoi pour fidéliser leur clientèle.

— Je suis au top, Larry. Parlons de toi. Tes futures jambes artificielles, c'est pour quand ?

— L'opération est programmée pour le milieu de l'année prochaine. J'ai demandé aux ingénieurs de Toyota de modifier encore quelques détails.

— J'ai hâte de te voir quitter ce fauteuil, Larry. Un homme avec

ton énergie mérite une vie meilleure.

— Je serai le premier homme à bénéficier de cette nouvelle génération de prothèses robotisées. Jusqu'alors, les prototypes n'avaient été testés que sur des animaux. En tout cas, officiellement...

— La fusion entre l'homme et la machine commence tout doucement à ressembler à quelque chose, Larry. Comme toujours tu es un précurseur, le leader qui montre la voie.

Larry tapota sur ses vieilles jambes.

— Ne nous racontons pas d'histoires. Je vais sans doute me sentir un peu nerveux en entrant dans la salle d'opération à l'idée de perdre ces deux-là...

— Tu seras heureux du résultat. Je connais Akiro Suzuka, le patron du département robotique de Toyota. Nous étions ensemble à Stanford. Tu es entre de bonnes mains. J'ai mis plusieurs fois le paquet pour le débaucher, mais il ne supporte pas de quitter le Japon...

— C'est un Jaune de première catégorie. Si les jambes fonctionnent comme il le dit, je me laisserai peut-être tenter par des bras artificiels. L'interface cérébrale est sur le point d'être finalisée. Akiro Suzuka me disait hier qu'un cobaye de l'armée, amputé des deux bras, était déjà capable de peler une pomme avec son couteau...

— Comment se portent tes clones ?

— Mon clone personnel vient de fêter ses deux ans. Il me ressemble déjà comme deux gouttes d'eau. Un caractère de cochon et un penchant évident pour les sciences.

— Bien.

— Et le tien ?

— Il a un an. Je ne suis, disons, pas prêt à le rencontrer pour le moment...

— Je peux comprendre ça.

— Et les autres clones ?

— Ils poussent à une vitesse stupéfiante. La vie en mer n'est pas toujours rose. Tous ces gamins apportent un peu de vie et de bonne humeur sur ce bateau...

— J'en suis heureux, Larry.

Wayne mangeait un morceau avec les hommes d'Ellison. Les types regardaient un match de base-ball en brailant. Le niveau sonore était intolérable. Il repoussa son assiette et sortit sur le pont pour se dégourdir les jambes et respirer le vent marin. Il lui fallut plus d'une heure pour faire le tour du navire, explorer ses trois ponts en teck et une partie des coursives. Oracle V était un labyrinthe de couloirs bordés de cabines, au détour desquels on tombait sur un court de tennis, une piscine, un laboratoire, une nurserie ou une salle de projection.

Wayne s'immobilisa derrière la vitre d'une salle de jeux. Une quinzaine de gamins en bas âge empilaient des blocs ou barbouillaient sur des feuilles sous la surveillance de trois blondes aux allures de déesses. Ce spectacle innocent l'apaisa. Cette première sortie depuis trop longtemps lui faisait du bien. L'enfermement à Mountain View l'avait mis à cran. Les dernières semaines avaient été pénibles. Le Googleplex lui faisait l'effet d'une prison.

Sergey n'était plus le même homme. L'implant cérébral avait modifié sa personnalité et provoquait des sautes d'humeur difficilement supportables. Le boss était devenu paranoïaque. Il se nourrissait de ragots. Seuls les dossiers calientes le mettaient parfois de bonne humeur. Il avait écarté sa femme de son cercle immédiat. Il bandait pour les sex-tapes de starlettes et les enregistrements téléphoniques crapouilleux. Le cours de l'action Google et la gestion quotidienne de l'empire lui étaient indifférents. Sergey était devenu un être aigri, misanthrope, centré sur son grand œuvre. Il veillait sur l'IA comme un horticulteur maniaque sur un bonzaï. Les progrès de son bébé lui mettaient les larmes aux yeux. La scalabilité de l'algorithme était stupéfiante. L'IA améliorait ses codes à une vitesse exponentielle. Les hypothèses les plus conservatrices de ses cogno-informaticiens estimaient que Google attendrait le seuil critique en 2035 : une IA des millions de fois plus intelligente qu'Homo sapiens, doublant sa puissance tous les six mois, qui deviendrait de fait la seule source de progrès sur la Terre. L'IA était la dernière invention de l'homme. De la pierre taillée à Google, Homo sapiens avait donné son maximum et

atteint les limites de la créativité biologique.

Sergey attendait la singularité avec une impatience qui tournait à la démence. Il voulait demeurer en vie jusqu'au changement de paradigme ultime. La singularité était synonyme de changements inimaginables. L'intelligence non biologique était la clé de sa propre immortalité. Bientôt, l'humanité serait entre les mains des machines. La singularité était synonyme de posthumanité. Et personne, en dehors d'une poignée d'initiés, ne mesurait réellement la portée, la violence et l'imminence du phénomène.

Sergey avait mis sa vie sur « pause ». Il se contentait d'attendre. Il lui fallait survivre coûte que coûte, emprisonné dans ce corps malade qui lui donnait la nausée, jusqu'au téléchargement de sa conscience. Pour tuer le temps, Sergey bandait pour des ragots et s'amusait à humilier des hommes politiques. Wayne l'accompagnait dans ce voyage destructeur mortifère comme un serviteur dévoué.

Il observait les gamins qui empilaient des cubes avec un grand sourire. Il était probablement l'assistant personnel le mieux payé au monde. Mais sa santé mentale n'avait pas de prix. Il ne tiendrait plus très longtemps dans ces conditions.

Larry Ellison était fasciné par le cinéma américain de sa jeunesse et les stars de l'âge d'or du show-biz. Il payait des fortunes pour des cheveux de vedettes vivantes ou décédées. Sa précieuse collection d'ADN humain comptait plusieurs centaines de célébrités. Devant la recrudescence des exhumations sauvages, les cimetières avaient dû engager des services de sécurité pour faire reculer le trafic. Une mèche de cheveux ou un os utilisable d'une vedette de premier plan trouvait preneur pour un million de dollars ou plus. Larry avait payé jusqu'à dix millions pour le fémur de Michael Jackson. Mais la concurrence entre milliardaires fétichistes était aussi féroce que discrète. L'héritier d'Ikea lui avait soufflé sous le nez une mèche blanche d'Albert Einstein pour cinq millions.

Sergey avait tenu le coup. Il avait supporté la conversation de son hôte tout au long d'un dîner interminable. Il était resté calme, poli, et pas la moindre crise de tremblements n'avait gâché son numéro d'entrepreneur dans le coup. Ellison l'avait bombardé de questions sur l'IA, l'évolution des lois bioéthiques en Europe, son nouveau Boeing 797, et les rumeurs d'homosexualité du gouverneur de Californie. Il

avait comblé la soif d'information du vieux. Depuis qu'il vivait sur les océans et s'adonnait aux manipulations génétiques, Larry Ellison manquait de contacts avec ses pairs. Il s'était isolé et cachait mal sa solitude. Sergey faisait partie des rares fidèles autorisés à poser les pieds sur son bateau. À ce titre, il avait droit à la visite de son zoo de laboratoire. La récompense était à la hauteur des efforts consentis.

Une vitre sans tain donnait sur une vaste chambre d'enfant. Le clone de Michael Jackson, habillé d'une authentique tenue à paillettes période Jackson Five, gribouillait dans un cahier. Il ne prêtait aucune attention à la vidéo des Supremes qui passait sur un écran géant. Il était noir comme l'ébène, avec un nez épaté et des cheveux crépus. Le gamin ressemblait plus à Lionel Richie qu'au roi de la pop.

— Michael a trois ans et deux mois, dit fièrement Larry. Il a déjà le rythme dans la peau, tu peux me croire !

— Il aura besoin de chirurgie plastique sévère, souligna Sergey.

— Michael fera comme il voudra. Je veux être magnanime et traiter ces gamins comme un père, avec humanité et respect.

— Il est toujours habillé comme ça ?

— Tu vas voir, ils ont tous enfilé leur plus beau costume exprès pour toi.

— Charmante attention.

Larry se pencha sur l'écran de commande de la chambre. L'ordinateur passait en boucle tout l'environnement musical qui avait bercé l'enfance du chanteur. Les gènes ne suffisaient pas pour produire un clone valable. L'environnement comptait tout autant. Il envoya un vieux tube de James Brown.

— Cette chanson lui donne systématiquement des fourmis dans les pieds ! Il va se mettre à danser, tu vas voir ça...

Le gamin demeura impassible, concentré sur son gribouillage. Larry saisit le micro.

— Michael, c'est papa. Fais une petite danse pour moi, s'il te plaît mon chou.

Il secoua négativement la tête en jetant un rapide coup d’œil vers la vitre. Larry haussa le ton.

— Michael !!!

Le petit se leva à contrecœur et remua mollement les hanches au rythme de la musique funk. Il effectua un rapide moon walk, salua, et retourna à ses crayons. Larry était aux anges.

— Alors, hein? Qu’en dis-tu ?

— Merveilleux, mentit Sergey.

Marilyn Monroe était une petite rouquine charmante avec de grosses joues parsemées de taches de rousseur. Elle portait une robe blanche immaculée sur sa couche-culotte. Marilyn jouait à la poupée sur la moquette. Une autre petite fille au physique athlétique cognait sur une peluche avec un marteau en plastique.

— Devine qui est sa copine, demanda Larry.

— Elle me dit quelque chose... Ce visage... Cet air hautain, cette assurance...

— Katharine Hepburn, deux ans et demi !

Sergey resta sans réaction. Il vouait une passion à l’actrice depuis toujours. Le son de sa voix le faisait fondre.

— Marilyn avait besoin de partager sa chambre avec quelqu’un. Elle est, disons, fragile psychologiquement...

— Katharine Hepburn...

— Mon rabatteur a eu un coup de chance incroyable en cambriolant le cabinet de son médecin personnel dans le Connecticut. Le type ne s’était jamais résolu à jeter ses échantillons sanguins après sa mort.

— Katharine Hepburn, nom de Dieu...

— Comme tu le sais, elle est porteuse des marqueurs de

prédisposition à la maladie de Parkinson. Je compte sur ta fondation pour trouver une thérapie.

Sergey tapota le bras du vieux.

— C'est l'affaire de quelques années, peut-être quelques mois...

— Formidable.

— Puis-je entrer et lui parler un instant ?

Larry actionna le sas d'ouverture. Les visages des deux gamines s'illuminèrent. Elles coururent vers le fauteuil roulant de leur père. Les petites s'accrochèrent à ses vieilles jambes en criant : « Papa ! Papa ! » Sergey se présenta. Les petites filles modèles lui firent la révérence.

Elles voulurent faire plaisir à leur père et proposèrent un spectacle. Marilyn suggéra une chanson des Pointer Sisters. Katharine préférait un numéro de danse. Elles se disputèrent. La voix de Katharine lui donna le vertige. Il l'aurait reconnue entre mille.

Le fauteuil roulant animé par un moteur électrique filait à vive allure dans les couloirs du navire. Larry était fier de son zoo. Sergey suivait le guide avec des jambes en coton. La visite était divertissante, mais elle remuait l'estomac.

Elvis Presley, quatre ans, le plus âgé de l'élevage, chanta That's Ail Right Mama en déhanchant son pelvis. La ressemblance était frappante. Il donnait à Larry du « A vos ordres, colonel Parker » et semblait complètement à côté de ses pompes. Larry avoua qu'il était peut-être allé trop loin avec le gamin du Mississippi. Il était le premier de ses clones et avait essuyé les plâtres d'une pédagogie encore approximative. Elvis avait connu une éducation nettement plus sévère et solitaire que ses frères et sœurs. La méthode n'avait pas payé. Elvis était devenu imprévisible, boulimique, et souffrait d'eczéma.

— Un comportementaliste à la noix m'avait suggéré de lui faire écouter du blues du Delta la nuit et du rock le jour, confia Larry. De sa période embryonnaire à ses deux ans, il n'a jamais connu le silence...

— Je comprends mieux son regard étrangement vide à présent.

— On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs. Un autre petit Elvis est en préparation au labo. Je l'appellerai Jesse Garon.

Sergey avait le sentiment de vivre un rêve à la lisière du cauchemar. Larry Ellison était complètement azimuté, mais il avait de la suite dans les idées. L'élevage était un moyen presque comme un autre d'assouvir sa passion et de passer le temps en attendant la singularité. Pendant que la plupart des milliardaires collectionnaient les voitures de sport et les biens immobiliers, Larry élevait le clonage reproductif au rang des beaux-arts. Il y avait du panache dans sa folie.

Fred Astaire et Ginger Rogers passaient leur temps à se battre. Larry avait dû se résoudre à les priver de crayons et d'objets contondants de peur qu'ils ne s'entre-tuent. Une belle infirmière blonde changeait la couche d'Humphrey Bogart qui se faisait les dents en mâchouillant son chapeau en feutre.

Il vit Frank Sinatra tirer les cheveux de Kurt Cobain. Il vit Diana Ross voler le biberon de John Wayne. Il vit John Wayne pleurer comme une gonzesse dans son costume de cow-boy. Il vit Liz Taylor en tenue de Cléopâtre se faire reluquer les fesses par un précoce gladiateur à fossette.

Sergey demanda grâce avant la fin. Il était mentalement épuisé. Larry insista pour lui présenter son J. F. K. Il refusa poliment et prétexta une urgence à régler au Googleplex pour repartir le jour même. Il ne fermerait pas l'œil de la nuit s'il restait à bord d'Oracle V. Il se voyait déjà fixant le plafond de sa cabine, sans parvenir à chasser les visages des enfants de son esprit.

Une question le titillait.

— Que vas-tu faire des clones quand ils seront plus grands ?

— Que veux-tu dire ?

— Ces gamins vont grandir. Ils vont comprendre d'où ils viennent, qui ils sont...

— Ils savent déjà qui ils sont, Sergey. Nous nous chargeons de le leur rappeler à longueur de journée.

— Certains d'entre eux pourraient mal le vivre. Ils pourraient devenir agressifs à ton endroit...

— Les éléments instables quitteront le bateau pour faire carrière dans le show-business. Ils ont tous un bel avenir devant eux. Le public de 2035 sera tolérant et sophistiqué. Le clonage va devenir un non-sujet, une chose aussi banale que le macramé et la pêche à la ligne. Crois-moi, Sergey: les gens vont les a-do-rer !!!

Le long vol du retour s'effectua sans qu'une parole ne fût échangée. Sergey était hagard. La côte américaine approchait rapidement. Son regard divaguait sur la ligne d'horizon qui scintillait comme une armée de lucioles. L'hélico fendait la nuit à pleine charge, ses vibrations engourdissaient les membres et empêchaient de trouver le sommeil.

Wayne glissait parfois un coup d'œil vers son boss et pensait à son avenir. Il avait suffisamment d'argent pour disparaître et démarrer une nouvelle vie sous une autre identité. Il pourrait acheter une maison dans un paradis tropical. Il pourrait s'offrir un bateau et se mettre à la pêche. Peut-être parviendrait-il à mener une existence normale, loin des tentacules de Google. Un problème se posait : il n'avait aucune idée concrète de ce qu'impliquait une vie normale. Il ne connaissait de la routine du quidam moyen que ce qu'il en avait vu à la télé. Il avait été élevé par un père militaire avant d'intégrer West Point, les unités spéciales de l'armée, puis la CIA. Le b.a.-ba de la vie sociale et les rapports humains les plus élémentaires lui étaient étrangers. Il ferma les yeux et visualisa ce que pourrait être son quotidien auprès d'une chic fille. Une rousse avec l'accent du Sud, de préférence, comme cette prostituée de Times Square qu'il avait fréquentée jadis pendant ses permissions à Manhattan.

Fuir était compliqué et risqué. Il en savait trop pour donner son préavis et partir à la retraite. Dans sa branche, et à son niveau d'immersion dans l'intimité du maître du monde, on partait à la retraite le jour de ses funérailles. Il n'y avait pas de négociations possibles. La désertion se payait par une balle dans la nuque et s'achevait sous une dalle de béton. L'idée de la gentille rousse n'était qu'un leurre, une bouée d'espoir à laquelle se raccrocher.

L'hélico longeait la côte Ouest, cap au nord, en direction de Mountain View. Sergey Brain avait le regard fixe depuis Los Angeles. Il lui arrivait parfois de tomber dans les vapes les yeux ouverts. En deux secondes, Wayne pouvait ouvrir la portière et le balancer dans le

vide. Le pilote ne verrait rien. Il pourrait évoquer un suicide, un acte aussi soudain que désespéré provoqué par la maladie. Il sourit en considérant la stupidité de son idée. Sergey était un brave type victime d'une maladie encore incurable et débilitante. Il avait de l'amitié et de l'admiration pour lui. Son envie de respirer un air plus frais n'était pas liée à une haine quelconque. Elle était le fruit d'une situation pesante, un nœud gordien pour lequel il n'existait pas de lame assez solide. Son sort était lié à celui de son patron. Pour toujours. Si Sergey venait à mourir, les nettoyeurs du gouvernement ou du groupe n'hésiteraient pas à supprimer son assistant personnel pour l'aider à tenir sa langue.

Wayne alluma l'écran de télévision et tomba sur un documentaire. On y découvrait la vraie vie des vraies gens. Une famille d'Américains moyens sans histoires partait en vacances dans son camping-car. Les gamins chantaient faux à l'arrière du véhicule. L'émission lui remonta le moral. Il semblait bien que les vraies gens menaient une vie merdique.

Hugo coucha son fils lui-même pour la première fois depuis des mois. Il promena longuement l'enfant dans ses bras à travers la maison. Robert « Bob » Paradis s'endormit avec le biberon dans la bouche. Un renvoi de lait caillé coula à la commissure de ses lèvres et souilla le pull en cachemire de son père. Hugo fit mine de trouver l'accident charmant. Sue observait la scène avec un sourire extatique, et il ne voulut pas briser le charme. Il déposa l'enfant dans son lit et remonta la couverture sur ses épaules.

Hugo s'éclipsa dans son dressing. Il balança le pull à la poubelle et enfila une veste de survêtement. Le sac de cuir plein de billets verts qu'il avait récupéré chez sa mère reposait sur un tas de chaussures. Toutes ses économies. Suffisamment de cash pour assurer l'avenir des siens.

Sue sirotait une coupe de champagne devant la cheminée. Les guirlandes électriques du sapin de Noël illuminaient le vaste salon. C'était leur premier réveillon dans cette nouvelle maison. Leurs premières fêtes de fin d'année en tant que parents.

Il sortit sur le balcon à l'étage et alluma une cigarette. Une boule à l'estomac l'empêchait de jouir pleinement de l'événement. Les services spéciaux de la CIA le tenaient. Il se retrouvait au cœur d'une affaire qui le dépassait. Le malheureux million de dollars de Milton Earle semblait soudain un bien maigre butin pour une telle montagne

d'emmerdements.

Son bras gauche continuait à lui faire un mal de chien. Le Japonais lui avait implanté un mouchard dans l'avant-bras pour s'assurer de sa docilité. Sa géolocalisation était précise à un centimètre près. La puce était fichée dans le radius. Il avalait des gélules d'anti-inflammatoire comme des bonbons depuis des semaines pour parvenir à fermer l'œil. Son téléphone était buggé, et l'agence gardait un œil sur sa famille au cas où il lui viendrait l'idée stupide de quitter le territoire. Il était acculé dans les cordes, condamné à coopérer avec des types qui ne faisaient pas de prisonniers. Paulie Maldini voulait coincer le sénateur. Hugo devait continuer à travailler pour Milton Earle comme si de rien n'était. Il était devenu un indicateur du gouvernement. Un employé bénévole, sans existence officielle, qui pouvait disparaître de la circulation au premier faux pas.

Deux jours durant, Maldini et le Jap l'avaient cuisiné dans une chambre de motel. Hugo n'avait pas essayé de faire le malin. Depuis combien de temps le suivaient-ils ? Que savaient-ils de Milton Earle et de ses plans ? Il n'en avait pas la moindre idée. La sécurité de sa famille l'avait obligé à parler. Ces types étaient des pros et en connaissaient trop long sur sa vie pour prendre des risques stupides. Il avait balancé tout ce qu'il savait. Toute autre attitude qu'une coopération franche et totale se serait terminée par d'inutiles souffrances. Rien ne disait qu'ils ne l'exécuteraient pas après qu'il serait passé à table. Mais Hugo ne supportait pas la torture. Une balle dans le front valait mieux qu'une séance d'ongles arrachés et de coups de marteau dans les genoux.

Il avait évoqué dans le détail ses rencontres avec le sénateur. Paulie Maldini et l'agent Okinawa l'avaient écouté sagement, sans aucun recours à la violence. Il avait évoqué la haine du sénateur pour Sergey Brain et son ambition de racheter Google. Il avait balancé les noms des investisseurs bioconservateurs dont il avait connaissance. Il avait raconté son travail à Palo Alto, ses recherches d'informations pour le compte de Milton Earle. Très vite, l'ambiance s'était détendue. L'agent Okinawa avait eu l'obligeance de lui détacher un bras pour lui permettre de fumer des cigarettes en continuant son récit. Hugo avait raconté dans le détail ses intrusions chez des employés de la firme. Il avait dit n'avoir rien trouvé de croustillant. Ils l'avaient cru. Ses propos étaient corroborés par les montagnes de documents qu'ils avaient retrouvés dans son appartement de Palo Alto.

Il jeta le sac de billets au pied du sapin et vida sa coupe de

champagne d'un trait. La montée d'alcool lui donna l'énergie nécessaire pour affronter la pluie de questions qui allait s'abattre. Ils lui avaient laissé la vie sauve, mais pour combien de temps ? Il n'était qu'un anonyme, un gros bras de seconde division qui servait leurs intérêts pour le moment. Un accident stupide pouvait lui arriver quand ils n'auraient plus besoin de sa coopération. Sans doute en savait-il trop pour survivre à la mise hors d'état de nuire d'un sénateur des États-Unis. Il n'avait pas d'autre choix que de remettre le fric à Sue en cas de coup dur.

Il voulut tout lui raconter mais se ravisa en devinant l'inquiétude dans ses yeux. Il se força à sourire et lui souhaita un joyeux Noël. Il expliqua que leurs économies devaient être entre ses mains. Ce fric était leur assurance-vie. Ils avaient désormais un petit garçon sous leur responsabilité et il fallait penser à tous les mauvais coups que la vie pouvait réserver. Un accident de voiture ou un soudain pépin de santé était vite arrivé, elle devait le comprendre.

— Le faux plafond dans la buanderie est une planque sûre, dit-il d'une voix blanche.

Washington, Maison-Blanche. 26 décembre 2018.

Un épais manteau de neige recouvrait les jardins de la Maison-Blanche. C'était un jour hors du temps. Les journalistes accrédités et l'essentiel du staff présidentiel avaient déserté Washington pour passer les fêtes en famille. Jeff Fernandez portait fièrement un épais pull-over blanc orné d'un bald eagle en broderie. Un cadeau de sa grand-mère maternelle, qui venait de fêter ses cent ans. La confection du pull avait achevé ses yeux fatigués. La journée avait été lente et ennuyeuse. Sommet bilatéral avec un président de deuxième zone incapable d'aligner deux mots d'anglais cohérents, réunion hebdomadaire avec les agences de sécurité nationale, et distribution de cadeaux de Noël à des orphelins.

Les visiteurs du soir mettaient toujours un peu de piment dans son menu quotidien. Nick Borstrom et Rob Painter étaient des salopards au service de la pieuvre, des maîtres chanteurs de la pire espèce. Le Président s'était pourtant habitué à eux. Ils étaient directs et francs, quand bien même ils le tenaient par les cojones. Tous trois avaient des intérêts communs. Ils étaient d'authentiques patriotes au service de l'Amérique. Tous trois avaient à cœur de faire durer par tous les moyens la fabuleuse croissance économique qui poussait le pays dans le dos. Google était au cœur de cette vague de richesse extraordinaire. L'IA était l'assurance à long terme de l'hégémonie libérale transhumaniste.

Painter et Borstrom lui annoncèrent les dernières nouvelles du front. Le Président fut impressionné. Les hommes de Borstrom avaient bien travaillé. Le réseau du sénateur Milton Earle était sous surveillance rapprochée et discrète. Un de ses hommes de main avait été retourné et travaillait désormais pour le camp du bien. Il pourrait intoxiquer le sénateur à loisir avec des informations erronées.

L'essentiel des investisseurs avaient été identifiés. La plupart étaient des industriels bioconservateurs et des fondamentalistes religieux prêts à claquer leurs derniers pétrodollars pour contrer le Grand Satan judéo-geek. La manœuvre était tellement osée, la somme nécessaire à une opération de cette envergure si colossale, qu'on ne

pouvait que s'incliner devant la volonté de Milton Earle. Fernandez était soufflé par l'audace du sénateur. Le vieux ne se contentait pas de faire le bouffon sur Fox News et de financer des publications rétrogrades. La progression effrayante des technologies NBIC l'avait poussé à voir grand. Il allait combattre le capitalisme transhumaniste sur son propre terrain : la bourse.

Milton voyait grand. Les bioluddites préparaient un D-Day sur Wall Street. Un débarquement aussi soudain qu'inexorable. Cette blitzkrieg conservatrice se voulait une prise de contrôle capitaliste dans les règles de l'art, parfaitement légale et inattaquable. C'était brillant. Milton Earle mettait sur pied ce que les Chinois avaient toujours rêvé de faire sans oser passer à l'action. Pékin savait que le gouvernement américain opposerait son veto à une prise de contrôle de Google. Un veto serait plus difficile à justifier avec un sénateur américain. Il allait falloir jouer finement. Le capitalisme avait ses règles. Jeff Fernandez ne pouvait se comporter en bolchevik.

Sergey Brain avait un plan. Il avait envoyé ses émissaires pour rassurer le Mexicain. Il n'était pas question de le mettre en porte à faux. Le côté obscur du data mining permettrait de monter des dossiers compromettants contre la plupart des investisseurs liés au putsch. Les agents spéciaux de Borstrom feraient le reste. Milton Earle souhaitait acquérir et détruire une société stratégique pour l'avenir des États-Unis et du monde. Il suffisait de le prouver avec les documents nécessaires, quitte à les falsifier.

— Rien ne dit que ce vieux fou de Milton parviendra à récolter des centaines de milliards de dollars, tempéra Fernandez.

— Nos informations nous poussent à croire qu'il y parviendra, monsieur le Président.

— Que suggère Sergey ? Laissez-moi deviner... Voyons, faire arrêter Milton Earle ? Balancer des infos compromettantes à la presse ? Je brûle... ?

— Sergey suggère de laisser faire pour le moment, monsieur, sourit Borstrom. Je me charge de rassembler des dossiers toxiques qui permettront de tous les inculper pour association à visée criminelle contre des intérêts vitaux des États-Unis.

— Il s'agit d'œuvrer avec la plus grande discrétion, dit Rob Painter. Les agences de sécurité fédérales ne doivent pas être au parfum. Earle, Kass et Fokuyama ont des amis partout. Les risques de fuites sont trop importants.

— Ces informations ne doivent pas sortir de cette pièce, monsieur le Président.

Jeff Fernandez alluma une cigarette artificielle pour se donner une contenance. Il détestait se sentir comme un vulgaire droïde télécommandé par Sergey Brain. Il était le président des États-Unis, putain de merde, et un informaticien parkinsonien faisait de lui ce qu'il voulait. Même Nixon, contrôlé par la mafia, et Hoover avaient réussi à conserver plus de marge que lui. Fernandez avait sa fierté. La situation était humiliante mais sans témoins, ce qui la rendait à peu près supportable.

— Sergey tient à vous dire que sa contribution à votre campagne de réélection sera spectaculaire, dit Borstrom.

— Encore faudrait-il que le fameux plan d'action de notre ami Sergey ne me coûte pas toute ma légitimité, grogna-t-il.

— Nous ne pouvons nous le permettre, monsieur le Président. Le sort de Google est lié à votre réélection.

— Vous m'inquiétez, Nick. Puis-je connaître les grandes lignes de ce plan d'action ?

— Pas tout de suite, monsieur, il est en cours d'élaboration. Sergey préfère en savoir plus sur ces ennemis de la démocratie avant de vous en exposer les détails.

— Soit, souffla-t-il en feignant l'indifférence.

Fernandez n'avait jamais été aussi humilié de sa vie. Il serra vigoureusement la main des visiteurs du soir pour faire bonne figure et s'effondra dans le fauteuil présidentiel. Il pivota et regarda la neige tomber sur les jardins de la Maison-Blanche. Il partait le lendemain pour quelques jours de vacances aux Bahamas. Un peu de farniente et de soleil lui feraient du bien.

Le Bureau ovale avait au fil des décennies connu d'innombrables réunions et discussions secrètes dont les conséquences avaient façonné le monde. Il se mordit la joue en réalisant quelle marionnette il était devenu.

Le véritable Bureau ovale avait migré à l'ouest, dans le building n° 43 du Googleplex, Mountain View, Californie.

Palo Alto.

15 janvier 2019.

Sergey Brain veillait sur son bébé. Il en délaissait tout le reste. L'intelligence non biologique prenait son envol. Ses capacités augmentaient suivant une courbe exponentielle. Chaque e-mail, chaque article, chaque conversation, chaque livre numérisé, le moindre bit passant par les tuyaux de Google rendait l'algorithme plus puissant. L'IA tendait vers la perfection et l'optimisation permanente de sa vitesse de traitement. Le système apprenait et se développait de manière stupéfiante. La scalabilité du moteur de recherche donnait doucement naissance à une superintelligence. La marge de progression était infinie. L'IA n'était encore qu'une forme embryonnaire de la matrice omnisciente qui allait prendre un jour en main la destinée de l'homme.

Il avait donné naissance à une société qui avait redessiné l'économie du monde. Google avait fait de lui l'égal d'un chef d'État. L'humanité n'avait encore rien vu. Les projections de développement de l'IA, associées à la grande convergence NBIC, garantissaient des changements vertigineux dans les années à venir. Les métiers intellectuels allaient disparaître. Le travail des docteurs, des programmeurs, des avocats ou des scientifiques serait remplacé par des machines informatisées autrement plus efficaces, infaillibles, et moins coûteuses. Le travail manuel céderait vite la place à des robots high-tech et des usines de production basées sur les nanotechnologies autorépliquantes. Le scénario était écrit.

Sergey rêvait de tenir jusqu'à ces jours heureux. Le doute lui tordait les tripes. L'incertitude modifiait son caractère. L'injustice de sa situation l'obsédait. La maladie ne le lâchait pas. L'implant cérébral était un fiasco. Les crises se succédaient à un rythme irrégulier. Elles le laissaient abattu, vidé, hagard et colérique. Son IA allait offrir aux hommes une vie virtuellement infinie, du temps libre et des richesses. La réalité virtuelle à immersion totale allait permettre des voyages merveilleux. L'accès à une vie du loisir permanent allait doucement se démocratiser sur la planète, la faim et la misère disparaître. La pollution allait être réduite à néant et les énergies fossiles remplacées par la géothermie, l'énergie solaire et les nanocarburants. La

technologie était la réponse à toutes les souffrances. Aucune difficulté technique ne résisterait à une intelligence des millions de fois supérieure à celle d'un prix Nobel. L'IA était au service de l'humanité. L'IA était le dernier outil dont Homo sapiens avait besoin. Le singe allait pouvoir prendre sa retraite.

Le monde bioconservateur, rongé par la récession et la frustration de ses citoyens, s'effondrait comme un château de cartes. Le transhumanisme gagnait chaque jour du terrain. Les technologies du vivant avaient poussé les États-Unis et la zone Asie-Pacifique sur la route d'une croissance stable qui promettait de durer éternellement. Le conservatisme de l'Union européenne et des pays musulmans sur les questions bioéthiques avait causé la ruine de leurs économies. En Europe, la génération de politiciens responsables de cet immobilisme était la cible de peuples avides de retrouver leur pouvoir d'achat. Les gens bavaient devant ce qu'ils voyaient dans les séries télé américaines. Ils voulaient maison avec piscine, voiture hybride, médecine personnalisée et gamins sur mesure. La plaisanterie bioconservatrice avait assez duré. Les vieux politiciens devaient laisser la place à une nouvelle génération de fonctionnaires technophiles prêts à tout pour sortir leur pays de l'ornière.

Sergey observait les changements en cours avec attention. S'il ne pouvait rien pour infléchir les dictatures musulmanes, le réveil tardif de l'Europe ne le laissait pas indifférent. Les évolutions géopolitiques apaisaient ses souffrances intimes. Il était un artiste et le monde était sa toile. Il voulait repeindre le globe à ses couleurs. Il souhaitait un monde uni, débarrassé de ses inclinaisons moyenâgeuses, un monde soudé derrière Google pour atteindre la singularité. Ses origines russes le poussaient à intervenir dans les pays de l'Est et sur le Vieux Continent. Ses moyens d'action s'étaient jusqu'alors limités aux recettes classiques : lobbying, financement discret de campagnes électorales et pots-de-vin. Borstrom et ses équipes avaient récemment poussé le bouchon un peu plus loin en fournissant des dossiers calientes clés en main à divers candidats progressistes.

Tous ces efforts souterrains étaient en train de payer. Sergey avait injecté un peu d'huile dans les rouages du changement. La volonté des peuples faisait le reste. L'immobilisme européen cédait enfin aux sirènes de la grande convergence. À l'image de L'américan way of life dans les années soixante, le mode de vie transhumaniste était en quelques années devenu le Graal pour les gamins européens.

L'attentat bioterroriste de Madrid, perpétré par un groupuscule se réclamant d'Al-Qaida, acheva de redorer le blason de l'Amérique dans le cœur des oubliés de la croissance. La pollution d'une canalisation d'eau pendant la nuit de la Saint-Sylvestre causa un émoi considérable en Europe. Un virus génétiquement modifié avait provoqué des centaines de morts et contaminé des dizaines de milliers de personnes dans la capitale espagnole. Le quartier ouest de la ville fut bouclé et mis en quarantaine pendant une semaine. La revendication des auteurs de l'attentat postée sur Internet n'y allait pas par quatre chemins. La guerre à la montée du transhumanisme en Europe était déclarée. L'attentat bactériologique de Madrid serait le premier d'une longue série. Les fondamentalistes promettaient de frapper toutes les démocraties qui assoupliraient leurs standards bioéthiques. Depuis le drame, des manifestations spontanées contre la terreur bioluddite rassemblaient des millions de personnes dans toutes les capitales de l'UE.

La souche responsable, une mutation primitive mais létale du virus de la grippe, s'attaquait au système nerveux, provoquant une batterie de symptômes, dont perte d'équilibre, affaiblissement et nausées. Les individus les plus faibles y passaient. La technologie de séquençage américaine fut la plus prompte à trouver la parade.

Il avait fallu à l'époque cinq ans pour séquencer le virus du sida. Il ne fallut que quelques heures aux généticiens de 23 & Me pour séquencer la souche incriminée et produire un antivirus. À peine quarante-huit heures furent nécessaires aux laboratoires européens pour fabriquer un million de doses de traitement. La promptitude et l'incomparable supériorité technique de la société d'Anne Brain sauvèrent la vie de milliers de malades. La maîtrise de l'interférence ARN permettait de modifier l'expression des gènes et par conséquent de moduler l'expression des virus. Les médias européens saluèrent l'exploit. Même les journaux conservateurs furent contraints de saluer l'aide américaine.

Sergey avait observé sa femme à la télévision en jubilant. Elle avait sillonné les plateaux télé européens avec tous les honneurs dus à une héroïne moderne. Anne Brain était devenue une vedette médiatique en quelques jours. D'innombrables magazines lui consacraient leur une. Elle était la grande prêtresse du rapprochement américano-européen. Anne était le visage rayonnant du transhumanisme, l'égérie du progrès

que les bioconservateurs avaient bouté hors de leurs frontières pendant des années.

Pendant quelques minutes, il eut envie de la revoir. Puis une crise d'akinésie le terrassa. Anne sortit de ses pensées aussi sec.

Miami Beach.

25 janvier 2019.

C'était une journée d'hiver d'une douceur idéale. Le vent tiède titillait l'épiderme comme une caresse céleste. La petite Rose ramassait des coquillages sur la plage. Nina la poursuivait avec un flacon de crème solaire et un large chapeau de paille que sa fille refusait de garder sur la tête. Paulie Maldini regardait le tableau depuis son transat avec des étoiles dans les yeux. Les gros pélicans floridiens planaient au ras des eaux turquoise comme des bombardiers chargés de poissons. Une serveuse en bikini lui apporta un soda sans sucre qu'il sirota avec une paille.

Il était épuisé. Cette semaine de vacances en Floride tombait à pic. La supervision de l'attentat de Madrid avait ébréché sa carapace. L'addition était lourde. Son moral en avait pris un coup. Il avait ensuite enchaîné avec un coup tordu au Yémen, un débriefing à Langley et un passage en Californie.

Nina Provenzano lui avait manqué. Elle était exaltée et un peu dingue à sa manière, mais produisait sur lui un effet apaisant. Il ne se lassait pas de lui faire l'amour et de la regarder s'occuper de Rose. Depuis qu'elle l'avait présenté à sa fille, Paulie se sentait dans la peau d'un père de famille. Il avait voulu cette semaine de vacances avec elles pour apprendre à mieux les connaître et se faire aimer de Rose. Il lui avait ramené un costume de flamenco de Madrid et une guitare sèche pour enfant. La petite lui avait sauté dans les bras, folle de joie. Nina avait eu droit à une sélection de fromages au lait cru, introuvables sur le sol US, qui avait violemment parfumé la cabine de l'avion de la CIA.

Nick Borstrom pouvait être satisfait de son travail. L'attentat bidon de Madrid avait été une réussite sur tous les plans. La piste yéménite fut gobée par la presse européenne. Quatre Arabes d'origine yéménite, syrienne et saoudienne avaient été retrouvés morts dans une ferme isolée, au nord de Rida. La police locale mit la main sur des documents compromettants et des fioles du virus utilisé à Madrid. Les

spécialistes se succédaient depuis des jours sur les plateaux télé pour analyser la situation. La plupart évoquaient, avec le ton péremptoire de ceux qui savent, une exécution des terroristes par les commanditaires pour éviter qu'on ne remonte jusqu'à eux. Les islamistes d'Al-Qaida étaient capables du pire. Pour couronner le tout, la police scientifique espagnole ne tarderait pas à retrouver l'ADN des Arabes exécutés au Yémen sur la canalisation d'eau. Paulie et ses gars avaient bien fait les choses. Du travail d'orfèvre. C'était chaud bouillant. Muy caliente. L'islamophobie allait monter en flèche. Les immigrés nord-africains étaient bons pour rester chez eux et serrer les fesses avant que la fièvre ne retombe. Les Espagnols allaient se jeter dans les bras de l'Amérique et entraîner tout un continent derrière eux. C'était une question d'heures avant que les Madrilènes ne hurlent « Viva América ! Viva el presidente Fernandez ! »

Le front Milton Earle évoluait également dans la bonne direction. Hugo Paradis intoxiquait régulièrement le sénateur avec des informations crédibles, susceptibles de titiller son cerveau dérangé. Paulie fournissait à Hugo Paradis des documents aussi détaillés que bidon sur les mauvais résultats financiers de Google, et les difficultés techniques que les ingénieurs rencontraient avec l'intelligence artificielle. Un informateur fantôme évoquait la démission prochaine de Sergey Brain pour raison de santé, et la chute inévitable du cours de l'action qui en résulterait. Le sénateur avalait les informations comme une éponge. Il ne se départait plus d'un sourire extatique. Il entrevoyait la victoire. L'adversaire était en difficulté et Milton Earle devait en profiter pour porter l'estocade. Hugo Paradis toucha une nouvelle mallette de billets et une livraison de viande texane pour bons et loyaux services. De son côté, le vieux rassemblait des fonds sur plusieurs comptes offshore en prenant toutes les précautions. Il ne se doutait de rien. Il était à la barre d'un cuirassé insubmersible et rien ne pouvait lui arriver. Le rachat de Google était organisé de main de maître. La surprise serait totale. La nouvelle secouerait le monde de la finance sur ses bases. Google allait crever. Sergey Brain tomberait de son piédestal sur le marbre froid de Wall Street.

Nina revint s'asseoir sur son transat et alluma une cigarette. Elle chaussa ses lunettes de soleil et se tourna vers lui. Il voulut lui dire qu'elle frimait trop mais préféra la fermer. Il n'était pas sa mère.

— Son seau est déjà plein de coquillages, dit Paulie.

— Elle est heureuse. Nous avons vu un dauphin qui passait près du rivage.

— J'aimerais passer plus de temps avec vous dans le futur, souffla-t-il. J'aimerais faire partie de votre vie.

— Ne brûlons pas les étapes, veux-tu ?

— Rose a l'air de bien m'aimer, qu'en penses-tu ?

Elle lui accorda un sourire forcé.

— Ce n'est pas le problème.

— Où est le problème alors ?

— Je suis censée sauter au plafond parce que nous passons quelques jours de vacances en Floride ? Aux dernières nouvelles tu es marié, avec des enfants sur les bras. Tu passes ton temps Dieu sait où à faire Dieu sait quoi, Paulie...

— Je veux vous protéger. Je veux m'occuper de vous. Je suis capable de faire ça.

— J'ai besoin d'avoir confiance en toi.

Paulie ricana. Il se redressa et la saisit par le bras. L'épuisement le rendait soupe au lait.

— Confiance en moi, hein ? Ne suis-je pas le flic qui t'a donné une nouvelle chance ? Le type compréhensif qui aurait pu t'envoyer à la chaise électrique ?

— Dis-moi ce que tu faisais ces dernières semaines ...

— Je travaille pour le gouvernement. Je ne peux pas te le dire.

— Tu sais tout de moi. Je ne sais rien de toi. Je ne suis pas sûre de vouloir partager ma vie avec une huître. Je ne suis pas ta femme, Paulie.

— Ma femme n'existe pas pour moi...

— Je ne vais pas me transformer en compagne modèle qui attend

le retour de son homme. Je ne vais pas me contenter de prendre des cours de tennis et organiser nos week-ends pendant que tu mènes une vie opaque et dangereuse.

— Je ne te demande pas de changer, Nina. Je ne te demande surtout pas de changer.

— Démissionne.

— On ne démissionne pas aussi facilement dans mon secteur d'activité. Je ne vends pas des polices d'assurance, Nina.

— Démissionne et nous pourrions être heureux ensemble. Le monde que tu défends n'est pas le mien, Paulie.

— Je peux vous rendre heureuses. Mais ne me demande pas l'impossible, grinça-t-il.

— Je me suis assise sur mes convictions les plus profondes pour notre petit confort personnel. Ne viens pas me dire ce qui est possible ou pas...

— Tu as renoncé à un combat perdu d'avance, Nina. Le monde est lancé sur des rails, et rien ne pourra le faire dévier de sa trajectoire. La seule attitude raisonnable consiste à s'asseoir sur le bord de la route et admirer le spectacle. La seule attitude valable consiste à prendre un peu de bon temps en évitant les emmerdements...

— Alors jette l'éponge. Rejoins-nous sur le bord de la route. Ne fais pas cavalier seul, Paulie.

Rose se planta devant eux et renversa ses coquillages sur sa serviette. Paulie desserra les dents et fit mine de s'intéresser au trésor. La gamine connaissait la variété de chacune des coquilles vides. Elle proposa de lui fabriquer un collier à l'hôtel et l'invita à choisir. Il sélectionna un dollar des sables, un calico clam, un fighting conch et un lightning whelk. Rose décréta qu'il avait bon goût en regardant sa montre. Elle tira le signal d'alarme et rassembla ses affaires. Elle invita sa mère et Paulie à se remuer un peu. Le spectacle des mammifères marins démarrait dans une heure à l'aquarium de Miami. Il n'était pas question de manquer le début.

Ils dînèrent au bord de la piscine du Delano Hotel. Nina était sombre. Sa présence se limitait à des hochements de tête, de faux sourires et des petites phrases toutes faites. Paulie espérait que le dîner durerait toute la nuit pour éviter la confrontation qui allait suivre. Rose n'avait pas besoin d'aide pour combler le silence. Elle faisait les questions et les réponses avec un enthousiasme et une intelligence remarquables. Ses commentaires sur le spectacle des orques et des otaries, et le récit de sa nage avec les dauphins occupèrent l'essentiel du dîner. Paulie mangea sans faim un steak d'alligator et une salade de fruits exotiques. Nina fumait des cigarettes et descendait sa quatrième coupe de champagne.

Paulie écouta Rose digresser sur le tourisme de masse et l'allure robotique des milliers de touristes qu'ils avaient frôlés dans la journée. Elle parlait comme un adulte enfermé dans un corps d'enfant. Rose lui demanda s'il aimait lire des livres. Il mentit pour lui faire plaisir. Elle souligna que pas un seul des touristes de Miami Beach qui se faisait dorer sur la plage ne lisait. Paulie tendit une perche à Nina en suggérant que l'espèce humaine était dans de beaux draps, mais elle ne réagit pas. Au lieu de quoi elle se leva et décréta qu'il était l'heure pour Rose d'aller se coucher. La petite protesta pour la forme, embrassa Paulie sur la joue et suivit sa mère qui filait déjà vers la suite familiale.

Il demeura seul un moment. Quelques couples d'amoureux sans enfants dînaient aux chandelles un peu plus loin. Deux bodybuilders pédés roucoulaient dans la piscine. Il remarqua la musique lounge composée au kilomètre qui jouait dans le patio. Le monologue de Rose l'avait couverte jusque-là. Il haïssait ce genre de musique. Il signa la note, laissa un billet de vingt sur la table et décida d'aller se promener. Un peu de marche lui ferait du bien.

Ocean Drive était noir de monde. Un aréopage bruyant de touristes paumés, de VRP en goguette, d'ados éméchés, de pickpockets et de call-girls. Paulie marcha un moment le long de la plage et poussa jusqu'aux boutiques de Lincoln Road. Les soudaines exigences de Nina le minaient. Il était arrivé à Miami sur les rotules. Les dernières semaines avaient mis son cœur à rude épreuve. Il avait besoin de se laver la tête de toutes les saloperies qui pesaient sur sa conscience. Nina était arrivée en Floride avec ses règles et une humeur de chien. Son niveau de stress n'était pas descendu d'un iota. Ne penser à rien était une bonne solution. Le golf avait aussi fait ses preuves en la

matière. Il appliquait ces méthodes avec succès depuis des décennies.

Il entra dans une boutique de cosmétiques et jeta un œil sur les crèmes et les produits de beauté. Il ne connaissait rien à ces babioles de bonne femme, mais un cadeau pouvait sans doute arrondir les angles. Une vendeuse maquillée comme une voiture volée lui faisait l'article sur la nouvelle gamme Shiseido Biotek quand il croisa le regard d'un jeune type dans un miroir. Un blond au physique d'athlète, cheveux courts, dont le visage lui était familier. Il l'avait déjà vu quelque part. Ce jour même. Peut-être à l'aquarium. À moins que ce ne fut un client du Delano croisé dans l'ascenseur. Il ne savait plus. Son système d'alarme sonnait probablement pour rien, mais il décida d'en avoir le cœur net. Il acheta la crème pour le corps, les soins visage, cheveux et toute une batterie de gélules hors de prix. La vendeuse lui offrit un sac d'échantillons pour homme en arborant son plus beau sourire commercial. Il balaya le magasin du regard. Le type sentait des parfums à l'autre bout de l'échoppe sans lui accorder le moindre regard. Il paya et se fondit dans la foule de Lincoln Road.

Il accéléra le pas et bifurqua soudainement dans une rue adjacente. Il se retrouva dans un quartier pavillonnaire aux trottoirs déserts. La lune éclairait faiblement la chaussée. Les ombres des palmiers formaient des planques parfaites. Il patienta cinq longues minutes dans l'obscurité. Seul le son diffus d'un téléviseur troublait le silence. Une bonne femme ouvrit sa porte et balança ses poubelles dans une benne. Pas de trace du blond. Paulie reprit sa route en direction de la plage, soulagé.

Il tomba sur un groupe d'ados réunis autour d'un feu. Les jeunes fumaient de l'herbe et descendaient des bières. Une radio crachait du Bob Marley. Deux jolies filles dansaient en maillot de bain, complètement défoncées. Il les salua en se dirigeant vers le rivage. Une des filles courut jusqu'à sa hauteur.

— Eh, monsieur, z'auriez pas dix dollars pour acheter des clopes ?

— Désolé. Je ne vais pas te donner dix dollars pour saborder ta vie, petite.

— De quoi tu parles, mec ?

— Les cigarettes sont des clous de cercueil. Pas bon du tout pour ta santé.

Elle rigola comme une hystérique. La fille planait à des hauteurs stratosphériques.

— Et si je vous montre ma chatte ?

— Ne fais pas des trucs comme ça. Tu es une gamine.

— Pas cool, mec. Mes parents ne me donnent pas un rond, ces enfoirés. Je pourrais me prostituer, notez bien, mais c'est dégueulasse, et...

— O.K., il souffla. Tu as gagné.

Paulie dégaina un billet de vingt. La gamine l'embrassa sur la joue, empocha le fric et retourna au feu de camp en beuglant : « Waaaouww... Merci, mec ! »

Il marcha au fil de l'eau. L'océan était noir comme de l'encre. On ne distinguait que l'écume des vagues faiblement éclairées par les néons des hôtels qui bordaient l'océan à perte de vue. Paulie posa ses fesses sur le sable. Il ferma les yeux et écouta le ressac un long moment. L'odeur d'algue et de sel avait des vertus apaisantes.

La fatigue accumulée lui tomba sur les épaules comme des sacs de ciment. Il tentait de ne penser à rien, mais n'y parvenait pas. Il revit les images des cinq types exécutés dans une ferme du Yémen. Il revit Okinawa et Jack disposant les corps et faisant les marioles avec les fioles de virus. Il se rappela leur retraite de nuit en Zodiac du Yémen jusqu'à Djibouti, Okinawa vomissant ses tripes par-dessus bord, et le supertanker qu'il avait évité de justesse dans le brouillard de la mer Rouge. Il devait oublier tout ça. Paulie se promit d'aller frapper quelques balles au golf de Coral Gables dès le lendemain matin.

L'image du blond qui le regardait dans le miroir lui revint à l'esprit. Il composa le numéro d'urgence d'Okinawa. Pas de réponse. Il composa celui de Jack. Sans succès. Une montée d'angoisse lui parcourut l'échine. Quelque chose clochait. Ses hommes répondaient à ses appels d'urgence en toutes circonstances, de nuit comme de jour, y compris en plein milieu d'une séance de baise. C'étaient les ordres. Il abandonna le sac de cosmétiques sur le sable et prit la direction du parcours santé en bordure de la plage. Ses battements cardiaques accélérèrent. Il appela la suite du Delano. Nina répondit à la deuxième

sonnerie.

— Paulie ?

— Ecoute-moi bien. Si quelqu'un est là, garde ton calme et dis simplement: « J'attendais que tu rentres. »

— Il n'y a personne d'autre que nous deux... Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce qui se passe... ?

— Probablement rien. Mais ferme la porte à clé et prends le pistolet qui est dans ma valise.

— Paulie, tu me fiches la trouille...

— N'ouvre à personne, tu entends ? J'arrive.

Il raccrocha et balança son téléphone dans une poubelle, sur une portion peu éclairée du bike trail. Il se planqua dans un massif et attendit. Un joggeur nocturne passa au petit trot avec son chien. Puis plus rien pendant quinze minutes. Il s'était excité pour rien. Ses hommes étaient peut-être ivres morts quelque part. La fatigue le rendait parano. Il s'apprêtait à sortir récupérer son téléphone quand un couple arriva bras dessus bras dessous. Deux parfaits touristes. L'un d'eux était le blond. Paulie ravala sa salive péniblement. Le blond jetait des coups d'œil fréquents sur un écran de poche. Le couple s'arrêta devant la poubelle. Ils regardèrent nerveusement autour d'eux. La fille plongea le bras dans la poubelle. Elle en extirpa le cellulaire en jurant.

Ils n'eurent pas le temps de porter la main jusqu'à leur arme. Paulie toucha la fille d'une balle en plein visage et le blond par deux fois dans la poitrine.

Le couple n'avait pas de papiers d'identité. Paulie prit leurs téléphones et balança les corps par-dessus le muret qui séparait la piste du massif de rhododendrons. Une fine couche de sable poussé par le vent recouvrait le béton. Il dispersa sommairement la mare de sang en remuant le sable avec ses pieds. Le liquide cérébrospinal collait à ses semelles comme de la glue. Avec un peu de chance, personne n'avait vu les trois éclairs blancs jaillir de son flingue. On ne retrouverait pas le couple avant le lendemain. Il récupéra son téléphone, le fracassa contre le sol, et s'en débarrassa dans une bouche d'égout.

Paulie transpirait à grosses gouttes. Il accéléra le pas et regagna le Delano. Son cœur battait la chamade. Comment son téléphone avait-il été buggé ? C'était impossible. Des pensées vénéneuses lui transperçaient l'esprit comme des flèches. Il évita l'entrée des clients du Delano sur Collins Avenue. L'accès du petit personnel et les livraisons se faisaient par une ruelle à l'arrière, au milieu des compacteurs de déchets. Un Latino moustachu avec un uniforme de l'hôtel chargeait des sacs de linge sale dans une camionnette. Paulie l'assomma d'un coup de coude en pleine tempe et referma les portières. Il traversa une immense buanderie, puis les cuisines au pas de course. Il alpagua au passage un couteau qui traînait sur une table et le glissa sans sa poche. L'uniforme du Mex puait la sueur et le tabac froid. Il déboucha sur la salle du restaurant et jeta un œil à l'extérieur. Un chauve à cheveux longs fumait le cigare dans le patio avec deux nanas aux allures de call-girls. Ils riaient bruyamment. Personne d'allure suspecte. Une autre équipe devait faire le guet sur Collins Avenue. Paulie marcha jusqu'à la porte de la suite et frappa doucement. Les rideaux bougèrent légèrement. Nina lui ouvrit la porte, le flingue à la main.

Son visage était défiguré par la peur. Elle avait pleuré. Elle se jeta dans ses bras. Paulie posa la main sur la bouche et lui fit signe de la fermer. Il cala une chaise devant la porte et dégaina le couteau de cuisine. Il racla les murs blancs avec la pointe de la lame, à la recherche de fils transparents plus fins qu'un sourcil de moucheron. Nina lui tournait autour, terrifiée, la bouche pleine de questions. Il lui glissa à l'oreille de garder son calme. Elle devait faire les bagages et réveiller Rose. Il fallait se tirer d'ici en vitesse. Il inspecta les lampes de chevet, démonta le téléphone, vérifia le chambranle de la porte qui donnait sur la suite voisine. La pièce était certainement buggée, mais il ne trouva rien.

Ils traversèrent le restaurant, les cuisines et la buanderie. Un gardien de nuit s'interposa en leur demandant ce qu'ils foutaient là. Paulie l'écala d'un coup de crosse qui fit jaillir de son nez un geyser de sang. Rose se mit à pleurer comme un bébé. Nina lui répétait que tout allait bien sans en croire un traître mot. Paulie grimpa dans la camionnette du teinturier. Les clés étaient sur le contact.

— Montez ! il gueula.

— Qu'est-ce qui se passe, Paulie ? Qu'est-ce qu'on fait ? pleura Nina.

— Tout ira bien si on se tire d'ici vite fait. Montez et bouclez vos ceintures !

Elles s'installèrent sur la banquette avant. Il démarra sur les chapeaux de roues.

— Ne t'inquiète pas, Rose, O.K. ? Il y a simplement des gens qui ne m'aiment pas beaucoup dans cet hôtel, dit Paulie. On doit changer d'air. Tu peux comprendre ça ?

— Putain de bordel de merde, Paulie ! hurla Nina. Putain de bordel de meeeerrde !!!

Il l'avait oublié celui-là. Le corps inanimé du Latino roula au premier virage et s'écrasa contre une paroi en tôle. Le choc le réveilla. Il grogna comme une bête agonisante et se redressa péniblement sur les genoux. Rose tourna la tête et aperçut l'homme qu'un hématome gros comme un melon défigurait. Elle hurla. Nina hurla. Elles hurlèrent en chœur, à en faire péter les carreaux. Paulie stoppa la camionnette d'un violent coup de frein. Le Latino fut projeté en avant et s'éclata le nez contre une caisse. Paulie descendit et éjecta le bonhomme en sous-vêtement sur la 8e Rue.

Il engagea la camionnette sur une voie rapide en direction du sud. La petite sanglotait doucement dans les bras de sa mère. Paulie alluma la radio sur un programme de musique classique en espérant détendre l'atmosphère. Il inspira profondément par le nez pour faire retomber son rythme cardiaque. Il prit le téléphone de Nina dans son sac et appela à nouveau Okinawa et Jack. Pas de réponse. Son esprit se brouillait. Les services de renseignements européens n'étaient pas capables de remonter jusqu'à lui et son équipe. Les Arabes n'employaient pas de mercenaires blancs pour ce genre de représailles. Il évoluait dans la quatrième dimension, épuisé, effrayé, sans la moindre branche à laquelle se raccrocher.

Il rassembla ses esprits. Première chose : changer de véhicule au plus vite. Il prit la première sortie et s'engagea au hasard dans les rues assoupies de South Miami Heights. Il roula au pas dans un quartier populo et immobilisa la camionnette derrière un vieux break Toyota.

Un gros paquet de publicités était coincé sous les essuie-glaces. La voiture n'avait visiblement pas bougé depuis des semaines. Personne ne signalerait son vol avant des lustres.

Nina lui jeta un regard inquiet. Il lui caressa la main.

— Il est plus prudent de changer de voiture, dit-il. Tout ira bien.

Il sortit et s'approcha de la Toyota pour crocheter la serrure. Un téléphone vibra dans sa poche. Il sursauta. C'était un des mobiles du couple. Paulie se mordit la lèvre et répondit.

— Est-il mort ? demanda la voix d'un ton sec. Sa main trembla. Il sentit le sol s'ouvrir sous ses pieds en regardant les filles derrière le pare-brise. Nick Borstrom était au bout de la ligne.

Maison-Blanche, Washington.

28 janvier 2019.

On ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs. Le bien du plus grand nombre prévalait. Il était de la responsabilité des grands leaders, depuis la nuit des temps, de franchir la ligne jaune quand c'était nécessaire. La mise en marche du « grand futur » passait par de sombres manœuvres. La politique n'était pas un métier d'enfant de chœur. L'expansion planétaire d'une grande démocratie transhumaniste nécessitait des actions radicales, parfois désagréables. Jeff Fernandez ne prenait aucun plaisir particulier à frayer dans ces eaux marécageuses. Mais il n'avait pas le choix.

La Maison-Blanche n'était plus qu'un bureau d'enregistrement des requêtes de Google. Fernandez tentait de sauver la face en approuvant. Il avait approuvé l'attentat de Madrid. Il avait approuvé le plan Milton Earle. Approuvé encore l'assassinat de témoins gênants. Le malade de Mountain View tirait toutes les ficelles. Fernandez n'était plus qu'un pantin abonné aux réunions internationales et à la gestion quotidienne du pouvoir. Google s'était taillé sur mesure un officieux « ministère du Futur de l'humanité ».

Le Président écouta Nick Borstrom et Rob Painter en frémissant. Ses visiteurs en pinçaient pour leurs rendez-vous nocturnes dans le Bureau ovale. Ils n'étaient aux yeux du monde que des hommes de l'ombre, d'obscurs lobbyistes au service du pouvoir. La situation était confortable et leur permettait d'évoluer sous le radar. Ils jouissaient de leur position d'entremetteurs capables de tordre le bras au chef des armées. Ils croyaient dur comme fer à la justesse de la cause transhumaniste. Ils « kiffaient » les coups tordus et le jeu d'échecs géopolitique. Google fournissait les armes pour imposer le grand futur à l'humanité et asseoir la domination de l'Amérique. Personne n'avait à se plaindre de leur boulot, surtout pas Jeff Fernandez. Ces types étaient bons pour le pays. Ces types étaient sans pitié et efficaces. Ces types allaient le faire entrer dans les livres d'histoire.

Le Président fit mine de réfléchir un instant, et approuva comme il

le faisait toujours. L'Europe et les zones touchées par la crise économique avaient besoin de l'aide financière des États-Unis pour relever la tête. L'écart de niveau de vie entre les pays transhumanistes et les autres s'accroissait sans cesse. Une solution devait être trouvée. Il en allait de la sécurité du monde. Les pays marginalisés, oubliés par la croissance NBIC, étaient en voie de brésilianisation. La France comptait six millions de chômeurs. Vingt millions d'Allemands étaient sous le seuil de pauvreté. Les riches vivaient repliés sur eux-mêmes, dans des quartiers sécurisés, encerclés par des ghettos de plus en plus violents et incontrôlables. Les zones de non-droit gagnaient du terrain. Les enlèvements contre rançon se multipliaient. Les perspectives étaient nulles. Sans la perfusion du FMI, des guerres civiles auraient déjà mis le Vieux Continent à feu et à sang.

La situation n'était pas plus brillante en Afrique noire et en Amérique du sud. Mais les populations locales, habituées à vivre à la dure, résistaient mieux à la paupérisation de leur société. La misère faisait partie de leur culture. Les Européens avaient encore le goût du champagne et des jours heureux dans la bouche. Ils étaient mûrs pour la castagne, fatigués, prêts à tout pour retrouver une partie de leur lustre d'antan. Le moment était venu de tendre la main à l'Europe et d'arriver comme des sauveurs. Cette fois, le Vieux Continent n'avait pas besoin des GI's pour se débarrasser de la vermine nazie. L'Europe avait besoin de cash pour sortir du gouffre. Sergey Brain ne proposait rien moins qu'un nouveau plan Marshall.

Les services de renseignements avaient pris le pouls des populations, des médias et des principaux leaders politiques européens. Rob Painter avait fait le tour des chancelleries. Jeff Fernandez avait tâté le terrain avec ses homologues européens. Le directeur de la CIA avait confirmé l'impression générale : l'Europe bioconservatrice était en train de s'effondrer sur ses bases. Les retombées positives de l'attentat de Madrid avaient dépassé toutes leurs espérances. Il était temps pour l'Amérique de frapper un grand coup.

Nick Borstrom s'attacha à caresser le Président dans le sens du poil. Fernandez était un homme simple. Un authentique patriote prêt à défendre vaille que vaille les intérêts de son pays. C'était aussi un honnête homme, foncièrement droit, qui avait besoin d'être rassuré.

— L'entrée de l'Europe dans le grand marché des technologies du

vivant va entraîner la chute du reste du monde bioconservateur, dit Borstrom. La contagion façon dominos est inévitable. Nos prévisions de croissance économique s'en trouveront décuplées, monsieur le Président.

— Dieu vous entende, Nick.

— Je ne crois pas en Dieu, monsieur le Président.

— Vous devriez, Nick.

— N'ayez pas d'inquiétude, monsieur le Président, souffla Painter. Nous avons toutes les cartes en main pour assurer l'avenir de notre pays et la stabilité géopolitique du monde.

— Rien ne dit que les Russes accepteront notre obole.

— Ils l'accepteront tôt ou tard, monsieur. Les Slaves sont fiers, mais ils ont faim. Moscou est devenu un coupe-gorge. La situation ne peut plus durer.

— Et les Chinois ?

— Les bridés laisseront faire, sourit Borstrom. Je suis moi-même en négociation avec eux pour un retour de Google sur leur territoire. Nous les tenons par les parties molles, monsieur. Ils ont trop besoin de l'IA pour nous chercher des noises. Ils laisseront faire le plan de sauvetage de l'Europe.

— Vous allez devenir un héros, monsieur le Président, fit Painter.

— Du calme. Contentons-nous de ne pas ruiner mes chances de réélection. Cela suffira à mon bonheur, messieurs...

— Le plan Fernandez sera un tournant dans l'histoire de l'humanité.

— Le plan Fernandez ?

— Sergey Brain pense que vous méritez de donner votre nom à cette opération, monsieur le Président.

Fernandez réfléchit une minute et grimaça.

— Je ne tiens pas à passer pour un mégalomane, Nick. Nous trouverons autre chose.

— C'est tout à votre honneur, monsieur le Président.

Palo Alto.

6 février 2019.

Le spectre de la démence parkinsonienne le terrifiait. Sa déchéance physique lui donnait la nausée. Dix points de suture à l'arcade sourcilière le défiguraient. Une crise avait provoqué sa chute. Sa tête avait heurté un coin de table. Il avait fait changer tout le mobilier par des produits aux angles arrondis.

Sergey se repliait sur lui-même comme un crustacé. Il était un bernard-l'ermite, et le Googleplex, sa coquille. Le monde extérieur lui semblait hostile et peuplé de vautours prêts à lui bouffer les entrailles. Wayne veillait sur sa sécurité avec un dévouement exemplaire. Le danger était partout. Y compris à l'intérieur du QG. Il se méfiait particulièrement d'Eric Schmidt et des pique-assiette du conseil d'administration. Il imaginait des complots pour le destituer. Ces minables étaient jaloux de son pouvoir et de son bébé. Il était vital de les surveiller pour survivre.

Plus on montait, plus on était seul. La trajectoire des grands hommes le prouvait depuis des millénaires. Sergey faisait souvent un rêve inspiré de l'assassinat de Jules César. Il faisait son entrée en toge dans une réunion du conseil d'administration. Les traîtres fondaient sur lui et le poignardaient à vingt-trois reprises. Il ne commettrait pas la même erreur que le dictateur romain. L'isolement, loin des lames de ses ennemis, était la meilleure protection.

L'idée de sa propre mort le rongait littéralement. L'excitation de Borstrom le laissait indifférent. L'avenir de l'Europe ne l'intéressait pas beaucoup plus que les derniers dossiers calientes des starlettes d'Hollywood. Sa faculté de concentration s'était évaporée avec l'implant cérébral. Sa hiérarchisation toute personnelle des informations provoquait l'inquiétude de son assistant. Wayne était le seul à mesurer réellement l'ampleur des dégâts.

L'organisation de l'attentat de Madrid l'avait fait bâiller. Les appels téléphoniques du président des États-Unis le laissaient de marbre. Le fonds d'investissement de Milton Earle était sous monitoring permanent. Sergey n'y consacrait pas plus de quelques minutes

quotidiennes. Le sujet ne méritait pas mieux. Son propre clone ne l'intéressait pas non plus. Seul le grand futur occupait ses moments de lucidité. Grâce à son bébé, l'avenir serait extraordinaire. Le présent n'était qu'une sinistre période de transition, un âge de pierre qui n'en valait pas la peine. Sergey se sentait prisonnier d'un long tunnel sombre et humide dont il n'était pas certain de sortir un jour. Pourtant, la lumière et la félicité étaient au bout du tunnel. En plissant bien les yeux, et avec l'aide de quelques gélules d'antidépresseur, il pouvait apercevoir quelques lux à l'horizon. Ces visions lui donnaient la force de tenir. Elles le maintenaient debout, lui évitaient de perdre complètement la boule.

Wayne était au bout du rouleau. Il était condamné à rester auprès de Sergey pour le reste de ses jours. Sa situation était inextricable. Il ne pouvait prévenir Nick Borstrom ni Eric Schmidt de l'état mental du maître du monde sans mettre sa propre vie en danger. Il ne pouvait s'enfuir à l'autre bout du monde et espérer tenir plus d'une semaine avant d'être repéré. Son destin était lié à Sergey. Wayne avalait des gélules euphorisantes - une nouvelle molécule coréenne du tonnerre de Dieu - qui l'aidaient à passer le temps.

L'implant cérébral avait modifié le comportement de Sergey de manière négative. Le boss se montrait en revanche nettement plus prévenant à son égard. Il le considérait désormais comme son frère, son protecteur et son confident. Il était le dernier lien de Sergey Brain avec la réalité, le dernier humain biologique digne de sa confiance. Le boss avait fait de lui un homme à l'abri du besoin jusqu'à la nuit des temps. Il ne trahirait pas son maître pour une vulgaire montagne de billets. Une complicité étrange mais bien réelle les unissait. Sergey ne lui cachait rien des affaires du monde, et il lui offrait en retour sa fidélité. Le boss avait peut-être raison. La vie éternelle et un monde merveilleux les attendaient sans doute à l'horizon d'une ou deux décennies. La posthumanité pouvait s'avérer une retraite confortable. Une récompense à la hauteur de son investissement.

Sergey caressait la cicatrice de son intervention au cerveau en dialoguant avec l'IA. Wayne regardait le journal télévisé de CNN d'un œil distrait. L'écran était toujours allumé dans le bureau, comme un feu de cheminée. Un fait divers attira son attention. Un cordon de police barrait l'accès à un pavillon de vacances en bord de plage dans

la région de Fort Myers, en Floride. Une nuée de badauds en short et de journalistes caméra à l'épaule se pressaient sur les lieux. Des images tournées depuis un hélicoptère montraient l'évacuation de corps sur des brancards. Les types de la morgue portaient des combinaisons blanches et des masques. Kim Flowers, journaliste de CNN, une blonde au brushing impeccable, évoquait le drame avec un air grave et outré de circonstance : « D'après le chef de la police de Lee County, trois personnes en état de décomposition avancée ont été retrouvées dans ce pavillon situé derrière moi. Les décès remonteraient à neuf ou dix jours, et il a fait très chaud pour la saison, ce qui explique l'état des cadavres. Selon les premiers éléments de l'enquête, une des victimes serait Paul Maldini, un policier respecté, vétéran de la CIA. Les deux autres, dont l'identité n'a pas été révélée, seraient sa maîtresse, et la fille de celle-ci, âgée de moins de dix ans, nous dit-on. Une lettre dactylographiée, signée par le policier, a été retrouvée sur place. Nous n'avons pas pu avoir accès au document, mais nous en connaissons la teneur. Le policier aurait empoisonné sa maîtresse et l'enfant, et se serait ensuite donné la mort avec son arme de service. Selon nos sources au bureau du procureur, il s'agirait d'un drame sentimental. Marié et père de famille, Paul Maldini aurait expliqué son geste par le refus de sa maîtresse de vivre avec lui. Il semble par ailleurs que le policier a agi avec préméditation, puisque la lettre a été imprimée ailleurs. Le pavillon n'était équipé ni d'un ordinateur ni d'une imprimante. L'amoureux éconduit aurait donc amené ses victimes dans ce pavillon en sachant qu'il allait les tuer... Comme vous pouvez l'imaginer, toute la communauté de ce quartier paisible et paradisiaque de Floride est en état de choc suite à ce sinistre fait divers... C'était Kim Flowers, en direct de Fort Myers, pour CNN. »

Wayne avala deux gélules d'euphorisant pour se remettre et changea de chaîne. Il avait connu Maldini à l'époque de son passage éclair à Langley. Il ne put s'empêcher d'imaginer Paulie vivant ses dernières heures. Un tueur l'avait probablement obligé à signer la lettre bidon sous la menace, en échange de la libération de la mère et de la gamine. Son estomac se noua.

Les télés adoraient ce genre de carnage. Surtout quand l'actualité était creuse. On pouvait toujours compter sur un salarié licencié, un flic au bout du rouleau ou un étudiant complexé pour tirer dans le tas et donner du grain à moudre aux journalistes.

Paulie Maldini avait droit à une couverture médiatique de première classe. Des experts de carnaval se succédaient sur les

plateaux pour expliquer son geste désespéré. Tous évoquaient la difficulté du métier de flic, le niveau de stress qu'il engendrait, et le nombre croissant des morts violentes chez les fonctionnaires de police. Fox News décrochait la palme de la réactivité avec une interview au forceps de la femme de Paulie. Quelques mots volés entre sa descente de voiture et la porte de sa maison de Great Falls, en Virginie. Les deux journalistes n'y allaient pas avec des pincettes. Le cadreur lui collait sa caméra en plein visage et faisait barrage de son corps pour l'empêcher de courir à son domicile. Le type au micro la bombardait de questions : « Madame Maldini, saviez-vous que votre mari avait une maîtresse ? Etes-vous surprise par son geste ? Comment réagissez-vous ? Etiez-vous en procédure de divorce ? Votre mari était-il un homme violent ? » Mme Maldini portait des lunettes de soleil trop étroites pour cacher ses larmes noircies par le mascara. Elle crut devoir dire quelque chose pour que les deux excités la laissent passer. Ses jambes avaient du mal à la porter. Tout ce cauchemar lui semblait si réel... « Mon mari n'a pas fait une chose pareille, ce n'est pas possible... Laissez-moi tranquille à présent... Mon mari était un homme bon... » Elle passait pour une femme naïve et stupide, abusée pendant des années par un salopard ultraviolet. Ou pire, pour une complice soumise qui protégeait une ordure coupable de l'assassinat d'une enfant et de sa mère. Fox News enchaîna sans transition avec les derniers résultats de base-ball. Wayne coupa le son.

Il se leva péniblement et fit le tour du bureau en respirant à fond par le nez. Sergey faisait mine d'être absorbé par les dossiers calientes du jour. Il se glissa dans son dos et lut. Un jeune acteur vedette de l'écurie Disney, idole des adolescentes, président d'honneur du Celibacy Club, était en cure de désintoxication sexuelle. Son adresse IP, ses e-mails, ses conversations et ses SMS montraient tous son penchant pour les éphèbes latinos montés comme des ânes.

Wayne lui arracha le dossier des mains et le balança en l'air en hurlant. Il attrapa toute la pile qui suivit la même direction. Une nuée de feuilles planèrent et se posèrent en silence sur l'épaisse moquette. Sergey se recroquevilla sur sa chaise, anticipant des coups.

— Borstrom avait besoin de tous les tuer ? il grogna. Il avait vraiment besoin de faire une saloperie pareille ?

— Je ne sais pas, souffla Sergey.

— Paulie Maldini travaillait pour nous. C'était un type fiable.

— Je ne suis pour rien dans ces décisions. Borstrom et le directeur de la CIA font ce qu'ils ont à faire, Wayne. Ce genre de méthode militaire échappe à mon expertise.

— Borstrom est un fils de pute sadique, nous le savons tous les deux.

— La décision d'effacer tous les témoins de l'attentat de Madrid et du dossier Milton Earle vient directement de la Maison-Blanche. Le Mexicain est totalement paranoïaque. Il protège ses arrières coûte que coûte, Wayne.

Wayne saisit une statuette plaquée or sur le bureau de Sergey. Un bibelot acheté aux enchères lors de la dispersion des biens de Steven Spielberg. L'Oscar du meilleur réalisateur pour la Liste de Schindler explosa contre un mur.

Wayne se posta devant la baie vitrée. Des millionnaires insouciantes sillonnaient les allées du Googleplex sur leur Segway, imperméables aux souffrances du monde. Tous ces geeks surdiplômés arboraient un sourire inaltérable du matin au soir. Ils vivaient au paradis. La Silicon Valley était le laboratoire à ciel ouvert de la société transhumaniste. Tout le monde voulait être du voyage. Le virus singulariste était parti d'ici et se propageait implacablement dans le cœur des hommes. Personne n'y pouvait plus rien changer.

Wayne se sentit mieux. Les gélules d'euphorisant avaient fait leur boulot. La colère s'était transformée en résignation. Sergey se leva de sa chaise et ramassa le socle de la statuette.

— Ce n'était pas un si bon film que cela, dit-il. Largement surévalué.

Wayne ramassa un morceau d'Oscar et l'examina.

— L'intérieur du trophée est en étain, dit-il.

— J'avais pourtant payé ce presse-papiers au prix de l'or.

Wayne ferma les yeux. Il serra le morceau d'étain de toutes ses forces.

— J'aimerais torturer le Mex avec des pinces...

— L'histoire s'écrit depuis toujours avec le sang des innocents, Wayne. Tu sais cela mieux que moi...

— Les femmes et les enfants sont hors limites. Il y a des règles, même à la CIA.

— Ces gens ne sont pas morts pour rien, Wayne. L'intelligence artificielle mettra bientôt fin à ces méthodes de gouvernance obsolètes, basées sur l'intimidation, la violence et les intérêts personnels. Nous livrons la dernière guerre de l'histoire de l'humanité. Cette ultime bataille contre les forces rétrogrades passe par des coups tordus que je n'approuve pas. Mais la CIA avait-elle vraiment le choix, Wayne ? Pouvions-nous nous permettre de tout faire foirer ? Combien pèsent quelques vies face au sauvetage de l'humanité tout entière ?

— Paulie Maldini n'aurait jamais parlé. Obama, lui, n'aurait jamais donné son feu vert à un truc pareil...

— Foutaise ! Un chef des armées digne de ce nom fait ce qu'il a à faire. Parfois, les intérêts supérieurs de l'État obligent à se comporter comme un enfant de pute. C'est dans l'ordre des choses depuis le président George Washington.

— Il y a des limites...

— Ouuuuuuhhhh... « Il y a des limites »... Combien d'irakiens as-tu envoyés au tapis, déjà ? Combien as-tu fait de veuves et d'orphelins ? Peux-tu me rafraîchir la mémoire ?

— Ce n'est pas la même chose.

— Ne réagis pas comme un enfant, Wayne. Pense aux milliards de miséreux qui vont bénéficier de la victoire du transhumanisme. Pense aux innombrables bienfaits que la grande convergence NBIC va apporter aux milliards de cloportes qui vivent encore comme à l'âge de pierre. Nous sommes dans le camp du bien...

— « Don't be evil », hein ?

— L'enfer, c'est les autres, Wayne. Google a sauvé le monde d'une hégémonie asiatique. Google va vaporiser les derniers tenants du conservatisme moyenâgeux. Demain, Google protégera le genre humain de ses propres faiblesses. Nous sommes aux commandes, Wayne. Nous avons des responsabilités. Ne quittons jamais des yeux

l'objectif final.

Ils demeurèrent silencieux un long moment. Les joueurs des Los Angeles Lakers célébraient une victoire sur l'écran de télévision. Sergey dégaina sa boîte de THC artificiel, une trouvaille de son médecin. La marijuana de synthèse prévenait ses crises de tremblements, stabilisait son humeur, et lui redonnait de l'appétit. Wayne en piocha deux pour s'abrutir totalement.

Il décocha une dernière flèche avant d'avoir les mâchoires trop serrées pour sortir un mot.

— Tu sais que ta femme baise avec le vice-président d'Apple ?

— Je sais. Et tu savais que je le sais...

— Bien.

— Elle me fait payer de la laisser à l'écart. C'est tout naturel.

— Tu vas faire tuer ce type ?

— Tu ne réussiras pas à me mettre en colère, Wayne. Je me sens tellement bien à cet instant...

— Il baise ta femme, Sergey...

— L'objectif final, Wayne. Pense à l'objectif final. Et boucle-la un peu, s'il te plaît...

Le THC de synthèse relâcha la tension. Des couleurs psychédéliques envahirent le bureau. Le soleil faisait briller des millions de particules de poussière, des millions de diamants dont les mouvements browniens constituaient un spectacle féérique. Ils admirèrent le spectacle avec le visage ahuri de boxeurs groggy.

Le réchauffement climatique faisait la une des blogs hippies. Une chaleur caniculaire plongeait la côte Est des États-Unis dans la torpeur depuis trois semaines. L'air était immobile et collant, irrespirable. Les petits vieux tombaient comme des mouches. La température ne descendait pas sous les trente degrés la nuit. La moitié du pays n'était plus qu'un studio de yoga Bikram à ciel ouvert. Sue ne voulait pas entendre parler de climatisation. À l'en croire, l'air en boîte était un poison violent. Le bébé avait les bronches trop fragiles pour le

soutenir.

Hugo Paradis transpirait à grosses gouttes dans le grenier de la maison familiale. Il avait démonté une plaque d'isolant thermique et empilait des liasses de billets verts sur un tasseau de bois. Cinq minutes d'effort lui avaient suffi pour se retrouver en nage. Sue assistait à la scène sans dire un mot. Elle avait renoncé à poser des questions. L'origine précise du fric lui importait finalement peu. Les liasses la rassuraient et l'effrayaient tout autant. Hugo travaillait pour des gens riches et discrets, qui ne s'embarrassaient pas de fiches de paye. Sue pouvait vivre avec ça. Elle aurait simplement voulu qu'il lui fasse confiance. Elle aurait voulu qu'il s'ouvre à elle et partage ses secrets. Elle était prête à tout entendre. N'étaient-ils pas mari et femme ? N'élevaient-ils pas un enfant ensemble ? Hugo avait une conception du couple à l'ancienne. Il vivait encore comme dans les années soixante. Les hommes partaient à la chasse, et les femmes s'occupaient de la maison. Il n'y avait pas de mélange des genres. Elle pouvait faire avec ça aussi. La frontière était étanche et non négociable. Hugo était un sacré bon chasseur. Elle n'avait dans l'ensemble pas à se plaindre de la situation. Son budget shopping était une consolation non négligeable.

Il lui avait montré toutes les caches de la maison. Il y avait désormais quatre planques distinctes, avec cinq cent mille dollars en cash dans chacune d'entre elles. Leur assurance-vie, comme il disait. Leur plan d'épargne retraite en cas de coup dur.

Elle l'aida à remettre en place la cloison en Placoplâtre et laine de verre. Hugo utilisa un pistolet à clous qui régla l'affaire en quelques minutes. Ils remirent en place le poster géant des Beatles qui recouvrait la paroi inclinée.

— La plaque est juste derrière John Lennon, souffla Hugo après avoir enfoncé la dernière punaise. Tu t'en souviendras ?

— Est-ce que tu peux arrêter ? Peux-tu cesser de parler comme s'il allait t'arriver quelque chose, nom de Dieu ?

Il attrapa ses mains et les embrassa. Il lui envoya son plus beau sourire.

— Sue, je t'ai déjà dit que je devenais complètement parano avec tout ce cash dans la maison. J'ai bien l'intention d'être avec vous pour toujours, ma chérie...

— Alors arrête avec ça !

— Je veux juste être certain que tout ira bien si mon avion s'écrase ou si je me fais renverser par un bus.

— Ne dis pas ce genre de choses, Hugo. Ça porte la poisse.

— Ce genre d'accident stupide se produit tous les jours, mon amour. Savoir que ma femme et mon fils peuvent compter sur cet argent en cas de coup dur me permet de dormir sur mes deux oreilles.

— Tu me jures que tu n'es pas en danger d'une manière ou d'une autre ?

Hugo fit mine d'éclater de rire et serra sa femme dans ses bras.

— Mais où vas-tu chercher tout ça, hein ? Qu'est-ce que tu vas imaginer ?

— Jure-le.

— Je te le jure, chérie. Tu n'as aucune raison de t'en faire.

— D'accord...

— Réjouissons-nous plutôt de cet argent facile. Prions pour que le business continue, veux-tu ? J'ai connu des périodes moins fastes, tu peux me croire.

Les pleurs du petit Bob interrompirent la discussion. La sieste était terminée. Hugo remercia mentalement son fils pour son timing parfait. Sue dévala les escaliers jusqu'à la chambre du gamin. Hugo rangea ses outils en s'épongeant le front.

Il se dirigeait vers la douche quand son téléphone vibra. Nick Borstrom l'attendait au coin de la rue dans une Audi noire. Une remontée d'acide le cloua sur place. Borstrom débarquait toujours sans prévenir, comme pour lui signifier qu'il lui appartenait. Il enfila une casquette de base-ball, mit des lunettes noires, glissa un flingue sous sa chemise en lin et sortit dans la fournaise.

Depuis la disparition de Paulie Maldini, Nick Borstrom était devenu son seul interlocuteur. Borstrom le harcelait de jour comme de

nuît, fut-il chez lui ou à Palo Alto. Ce type ne dormait jamais. Il connaissait le moindre de ses faits et gestes, et ne manquait pas un mot de ses conversations téléphoniques. Hugo n'était plus qu'une taupe au service de la CIA. Comme Maldini avant lui, Borstrom lui fournissait des infos bidon sur Google pour intoxiquer Milton Earle. Le vieux Milton bandait dur pour le travail de son poulain. Le cow-boy lui faisait une confiance aveugle et le tenait informé de l'avancée de son plan. Hugo connaissait les noms des alliés du sénateur. Il avait fourni suffisamment de détails à la CIA pour que le gouvernement dispose de mètres cubes de dossiers accablants.

Hugo marcha jusqu'au coin de la rue. La grosse berline allemande surgit de nulle part et s'arrêta à sa hauteur. Il grimpa dans l'habitacle climatisé tapissé d'ébène et de cuir noir.

— Bonjour, monsieur Paradis.

— Bonjour, monsieur.

Borstrom le regarda de la tête au pied d'un air écœuré. Il ouvrit sa fenêtre de quelques centimètres.

— Vous transpirez comme un porc ...

— Je bricolais, monsieur. Vous ne m'avez pas laissé le temps de prendre une douche.

— Vous bricoliez ?

— En effet.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je bricolais. Il y a toujours des choses à faire dans une maison. Vous savez ce que c'est...

— Non. Je ne sais pas ce que c'est.

— Une étagère à ajouter, un robinet qui fuit... Ce genre de choses.

— Pourquoi un homme de votre trempe remplirait-il des tâches salissantes et rébarbatives, d'ordinaire réservées à une main-d'œuvre non qualifiée ?

— Par plaisir, monsieur.

— Vous volez le travail de nos pauvres, monsieur Paradis.

— Je me serais douté que le bricolage n'était pas votre truc, soupira Hugo.

— Vous êtes un homme plein de surprises, monsieur Paradis.

Borstrom appuya sur un bouton. Un module de rangement escamotable s'éjecta sans bruit du siège avant. Il piocha une chemise blanche et la tendit à Hugo.

— Balancez votre guenille odorante par la fenêtre, voulez-vous ?

— On dirait que je ne perds pas au change, dit Hugo en caressant la popeline de soie de chez Dior Homme.

— Je les fais venir de Paris.

Hugo s'exécuta. Il se mit torse nu et balança sa chemise en lin dans le fossé. Borstrom reluqua l'empreinte de sueur sur la banquette en cuir.

— Laissez cette putain de vitre entrouverte, grogna-t-il.

Borstrom vit le flingue d'Hugo enfoncé dans son pantalon. Il reluqua sa musculature, ses abdominaux saillants, ses bras et ses pectoraux forgés par des décennies de pompes matinales. Il apprécia le spectacle. Hugo Paradis avait un corps de mauvais garçon. Borstrom adorait secrètement les mauvais garçons.

Il enfila la chemise sans parvenir à fermer les deux derniers boutons. Le chauffeur roulait à petite vitesse le long de l'Hudson River. Borstrom lui demanda de garer l'Audi devant un port de plaisance. Il voulait regarder les bateaux qui descendaient vers Manhattan ou remontaient vers Lake George. Il baissa sa vitre. La chaleur étouffante envahit l'habitacle. La climatisation automatique vrombit légèrement pour maintenir une température agréable. Un immense et magnifique voilier au pont en acajou était à quai. Une bande issue de la jeunesse dorée de New York glandait à l'arrière du bateau. On entendait un filet de musique électronique. Un jeune crétin en bermuda Burberry buvait du Cristal Roederer à même la bouteille en se déhanchant.

— Insouciance de la jeunesse..., susurra Borstrom.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

— Parlez-moi du sénateur Earle.

— Rien de nouveau, monsieur. Il est de retour dans son ranch après un voyage à Dubaï...

— Je sais tout cela, Hugo. Je veux dire, parlez-moi de lui. Avez-vous du respect pour sa personne ?

— Le sénateur Earle est un cow-boy, monsieur. C'est un employeur loyal, prévisible, persuadé d'être du bon côté de la barrière.

— Il vous paye grassement.

— Affirmatif. C'est probablement pourquoi il me fait confiance. Qui voudrait perdre un client aussi généreux ?

— Avez-vous des remords ? Participer à sa chute vous donne-t-il des angoisses, le soir, pendant les quelques minutes qui précèdent le sommeil ?

— Je suis un professionnel. Je dors comme un bébé, monsieur.

— Moi aussi, Hugo.

Les jeunes du bateau montèrent la musique d'un cran. Le champagne et les gélules d'euphorisant faisaient leur effet. Des rires fusèrent. Une ado topless arrosait ses camarades de débauche avec un jet d'eau. Les garçons avaient avalé du Viagra et mesuraient la taille de leur érection avec un triple décimètre. Les filles poussaient des oh et des ah.

— Pensez-vous que l'Amérique puisse compter sur ces gamins pour assurer la relève, Hugo ?

— Probablement pas, monsieur.

— Ces jeunes gens sont comme tous les autres. Ils vivent dans la société du divertissement permanent depuis leur première couche-culotte. Ce n'est pas leur faute. Loin de moi l'idée de leur jeter la

pierre. Mais cette génération et les suivantes n'apporteront rien au grand puzzle de l'humanité.

— Ce sont les enfants de l'ère numérique, monsieur. Ils ont été nourris à travers des écrans. La culture livresque de notre jeunesse leur est étrangère...

— Bonne observation, Hugo. Vous êtes raffiné pour un fils de pute professionnel.

— Merci, monsieur. Ces merdeux vivent comme si l'histoire de l'Occident avait démarré avec Internet, la console Playstation et la marijuana de synthèse...

— Et pourtant ils vivront une vie heureuse et longue, le coupa Borstrom. Une vie oisive, fascinante, bercée par les progrès exponentiels de la science. Regardez-les s'enivrer et mesurer leur bite, Hugo.

— Je regarde, monsieur.

— Ils n'en ont aucune idée, mais ils connaîtront plus de changements de paradigmes dans les cinquante prochaines années que dans toute l'histoire de l'évolution.

— C'est tout le mal que je leur souhaite, monsieur. Mais le sujet déborde de mon domaine d'expertise.

— Pourquoi se fatigueraient-ils à lire des écrivains morts ? Regardez-les prendre le temps de vivre, Hugo... Finalement, ce sont eux qui ont raison !

— Probablement, monsieur.

— L'émergence de l'intelligence artificielle est une chance inouïe. Mesurez-vous la veine qu'a votre fils ? Saisissez-vous qu'il vivra une vie éternelle, une vie où la notion de « perte de temps » n'existera plus ?

— J'en ai pleinement conscience, monsieur.

— « Perdre son temps » deviendra sa principale occupation, Hugo. Personne ne lui demandera des comptes. Le petit Bob passera ses journées à parcourir le monde avec son vieux père grâce à la réalité

virtuelle. Les années passeront comme des minutes...

— Le programme est alléchant, monsieur, mentit-il.

Borstrom remonta sa vitre et demanda au chauffeur de reprendre la route. Il se lança dans un monologue interminable sur Milton Earle et les cinglés de son espèce, incapables de comprendre les bienfaits de la grande convergence NBIC. Borstrom était aussi cinglé que le sénateur. Mais il était plus intelligent, imprévisible et vicieux. Hugo ne lui faisait aucune confiance. Les scientifiques exaltés étaient tous des serpents à sonnette, des mégalomanes au cœur froid. Hugo l'écoutait d'une oreille distraite en caressant la crosse de son flingue. Il joua avec l'idée, tout en affichant un air approuvateur, de lui placer une balle dans la tempe et de balancer l'Audi dans le fleuve. Il connaissait un lac avec un pont abandonné, du côté de Woodstock, qui ferait parfaitement l'affaire. Il imagina la berline s'enfonçant dans les eaux profondes avec ses deux passagers, tout juste éclairée par un rayon de lune. Sa main gauche serra la crosse de son arme de toutes ses forces. En une demi-seconde et deux coups de feu, il pouvait faire exploser leurs têtes comme deux pastèques. Le blindage de la voiture pouvait lui coûter des éclats de balles par ricochet, mais il n'était pas douillet.

— Vous m'écoutez, Hugo ?

— Je... pensais à autre chose, monsieur.

— Etes-vous inquiet ? L'imminence du plan Milton Earle ?

Il hésita à dégainer son Beretta. Il voulut lui dire qu'il n'avait jamais cru une seconde au suicide de Paulie Maldini avant de lui brûler la cervelle. Il songea au petit Bob dans les bras de sa mère et renonça.

Borstrom lui avait proposé l'immunité totale pour services rendus à la nation. Un deal auquel il ne croyait plus guère. Mais avait-il le choix ? La fuite n'était pas une option. La CIA mettrait la famille Paradis à l'abri après l'opération. Le programme de protection des témoins permettait de refaire sa vie sous une nouvelle identité, dans une région éloignée. Il n'avait pas osé en parler à Sue. Six mois qu'il gardait l'information pour lui. Ce fardeau psychologique lui avait fait perdre le sommeil et gagner un ulcère.

— Je ne suis pas inquiet, monsieur. Juste pressé d'en finir avec le sénateur et ses amis bioconservateurs.

— La libération est proche, Hugo. Vous avez fait du bon travail. Ce pays vous doit beaucoup.

— Concernant le programme des témoins, j'aimerais la Floride, monsieur.

— Je n'ai pas le pouvoir de décider ce genre de chose, Hugo. Mais j'en toucherai un mot aux personnes concernées.

— Merci, monsieur.

— Vous le méritez, mon vieux.

Palo Alto, le 8 juillet 2019

La planète s'arrêta de tourner à 10 heures et 11 minutes à la bourse de New York. Une tentative de prise de contrôle de la société Google venait d'être gelée. La nouvelle fit l'effet d'un 11 Septembre financier. Deux cent trente milliards de dollars avaient été saisis par les autorités boursières sur injonction du gouvernement américain. Toutes les cotations étaient suspendues par décision gouvernementale jusqu'au lendemain matin. Une première dans l'histoire du capitalisme. Un bref communiqué du secrétariat d'État à la Défense indiquait que les services de renseignements étaient au courant de ce projet de rachat de la majorité des actions Google depuis longtemps, et que le gouvernement était en possession de documents prouvant le caractère « hostile à la démocratie américaine et politiquement motivé de l'opération ». Le communiqué évoquait « une opération terroriste ». Le président Fernandez ferait une allocution télévisée dans l'après-midi pour expliquer au monde les raisons de cette intervention. Des preuves seraient fournies à la presse à cette occasion.

C'était une matinée superbe en Californie. Wayne soulevait de la fonte sur la terrasse en jetant de temps à autre un œil sur le mur d'écrans. Sergey regardait dix flux d'informations en même temps. La tentative de prise de contrôle de Google faisait disjoncter toutes les rédactions de la planète. Plusieurs milliers de journalistes surexcités s'impatienzaient devant la bourse de New York et la Maison-Blanche. La communication avait été soigneusement orchestrée par Borstrom et le directeur de la CIA. Les informations sortaient au compte-gouttes selon un ordre méticuleusement établi. Les journalistes avaient besoin de grain à moudre. Il fallait faire monter la mayonnaise jusqu'à l'intervention solennelle du Président.

À 10 h 50, une huile de la CIA indiqua à un journaliste de CNN que le groupe d'investisseurs derrière la tentative de rachat d'une société stratégique américaine était composé de militants bioconservateurs. Le haut responsable indiqua qu'il ne pouvait en dire plus sur leur identité pour le moment, mais souligna que le travail des services de renseignements américains avait permis de connaître le but de cette opération boursière : la destruction de l'intelligence

artificielle. Il s'agissait donc d'une opération à visée terroriste sur un secteur vital à l'économie du monde. Le président Fernandez avait pris sa décision de saisir les fonds sur la foi d'innombrables documents accablants.

Caliente ! Sergey apprécia la prestation du fonctionnaire. Le type avait l'air sérieux et droit, parfaitement convaincant. Une bonne communication de crise nécessitait non seulement des preuves, mais aussi des acteurs à la hauteur. Comme toujours, Borstrom avait fait du bon boulot. Le casting était parfait.

La révélation du complot financier envoya les journalistes du monde entier au septième ciel. L'interview faussement improvisée de l'huile de la CIA à sa sortie de voiture tourna en boucle pendant une heure. Après deux semaines d'été sans événement majeur à se mettre sous la dent, la grande roue de l'information reprenait de la vitesse. Elle tournait à présent en sifflant comme une toupie. Les chroniqueurs économiques et politiques ouvraient des yeux ronds sans savoir sur quel pied danser. Les chancelleries occidentales attendaient d'en savoir plus avant de se prononcer. La prudence était de mise. Moscou regrettait de ne pas avoir été mis au courant plus tôt par Washington. Les Chinois déclaraient leur stupéfaction devant une décision unilatérale qui remettait en cause les principes de l'économie de marché. Les pays arabes condamnaient le principe sans oser aller plus loin.

À 11 h 50, heure de New York, Sergey prit la direction de la salle de presse du Googleplex où une forêt de caméras et de micros l'attendait. Sa première déclaration publique depuis une éternité. Wayne lui tapa sur l'épaule et lui souhaita bon courage. Deux gélules neuropacifiantes et une épaisse couche de fond de teint lui donnèrent laplomb et la bonne mine d'un entrepreneur au sommet de son art.

Il parla deux minutes et seize secondes sur le ton de la surprise et de la consternation. Il venait d'apprendre la nouvelle en se levant et tombait des nues. Il n'avait pas d'informations particulières, et se déclara horrifié qu'une société comme la sienne puisse être la cible d'une attaque d'une telle ampleur. Il félicita les services de renseignements et attendait comme tout le monde l'intervention du président des États-Unis avec impatience. Si les forces bioluddites étaient derrière ce complot dans le but de détruire l'IA, les masques venaient de tomber. Les fondamentalistes avaient montré leur vrai visage. Désormais, chacun pouvait comprendre que la violence et le fascisme étaient du côté des ayatollahs bioconservateurs. Cette

regrettable affaire était peut-être un mal pour un bien.

Sergey salua les journalistes sans répondre à la moindre question et remonta au pas de charge à son bureau. Eric Schmidt le félicita pour sa prestation. Il passa devant lui sans s'arrêter. Deux minutes et seize secondes de mondanité étaient plus qu'il ne pouvait en supporter.

Sergey s'effondra dans son fauteuil, vidé et satisfait. Il avait fait le plus dur. Il avait joué sa partition. Il lui suffisait à présent d'assister à la fin du film depuis sa tanière. Wayne avait enlevé son tee-shirt et reluquait ses triceps dans un miroir, peu concerné par la suite du scénario.

Borstrom appela de Washington. Brain caressait la cicatrice sur son crâne et répondit à contrecoeur.

— Bonjour, Sergey.

— Nick.

— Vous avez été parfait, monsieur.

— Dites-moi quelque chose que je ne sais pas.

— Même ces demeures de Fox News ont été forcés de le reconnaître.

— Pourvu que Rupert Murdoch les fasse tous virer, Nick.

— Le téléphone sonne comme jamais à la Maison-Blanche. Le Président est harcelé par tous les chefs d'État. Les réactions sont positives, monsieur. La suite des événements devrait conforter la tendance.

— Parfait. Comment sentez-vous le Mexicain ?

— Nerveux comme un chat sous amphétamines, monsieur. Son médecin a dû lui donner des pilules. Il répète en ce moment son allocution pour se donner du courage.

— Quid de Milton Earle ?

— Je vais découvrir les images en même temps que vous, monsieur. Le FBI vient de passer à l'action. C'est une question de minutes...

— Bon travail, Nick.

À 12 h 30, toutes les télé balancèrent les images de l'interpellation de Milton Earle. « Nouveau rebondissement dans la tentative de prise de contrôle terroriste de la société Google. Nous venons de recevoir ces images à l'instant », dit le présentateur de CBS. On voyait le sénateur du Texas, visage buriné, yeux hagards, sortant de l'hôtel Four Seasons de New York, protégé par un escadron de flics avec des blousons FBI. La cohue des photographes et des cameramen rappelait l'arrivée de John Gotti au tribunal. Milton Earle, menottes dans le dos, hurlait des obscénités aux fonctionnaires qui le prenaient en tenaille. Il passait un sale moment. Des veines grosses comme des câbles battaient à ses tempes. Il avait l'air coupable, dingo, et susceptible de claquer d'une crise cardiaque d'un instant à l'autre. Les agents le poussèrent sans ménagement dans un van noir aux vitres teintées et le convoi démarra toutes sirènes hurlantes. Sergey caressa sa cicatrice en plissant les yeux de bonheur.

Un porte-parole du FBI calma la foule de journalistes en répondant sèchement à quelques questions devant l'entrée du Four Seasons.

Oui, le sénateur des États-Unis Milton Earle avait été arrêté pour répondre de plusieurs chefs d'accusation liés à la tentative de prise de contrôle de la société Google.

Oui, d'autres arrestations avaient eu lieu, et d'autres suivraient dans la journée, aux États-Unis et peut-être à l'étranger. Les services de renseignements travaillaient main dans la main avec les services des pays alliés.

Non, il ne pouvait pas donner l'identité des présumés complices.

Non, le sénateur ne bénéficiait pas d'une immunité liée à son statut. La loi Obama ne nécessitait plus l'accord du Congrès. Le sénateur serait traité comme n'importe quel citoyen soupçonné d'avoir participé à un acte de sabotage contre un intérêt stratégique américain.

Oui, de plus amples informations seraient communiquées à la presse dès que possible.

Le type remit ses lunettes de soleil et décampa en déclarant qu'il ne pouvait en dire plus pour le moment. Crépitements de flashes, forêt de micros tendus, brouhaha de questions.

Anne lui laissa un message, visiblement affolée par la nouvelle. Elle arrivait à peine d'un voyage au Japon. Wayne l'encouragea à répondre. Elle le méritait, dit-il. Sergey se sentit suffisamment d'attaque pour parler à sa femme. Il s'enferma dans la salle de bains et prononça son nom. Le GPS tracker indiqua qu'elle se trouvait sur le tarmac de l'aéroport de Moffett Field, à quelques centaines de mètres du Googleplex.

— C'est moi, murmura-t-il.

— Comment vas-tu ? Qu'est-ce qui se passe ? Je viens de voir ton intervention à la télé...

— Tout va bien, ne t'en fais pas. On dirait que pour une fois Washington a fait du bon boulot.

— Je veux te voir, dit-elle. Puis-je venir te voir ?

— Pas maintenant. Pas possible...

Il réalisa soudain, le téléphone collé à l'oreille, à quel point Anne ne signifiait plus rien pour lui. Il fixa le sol en carrelage à la recherche d'une émotion, d'un sentiment égaré au plus profond de lui-même. Il n'y avait rien. Elle lui parlait avec chaleur, mais sa voix le laissait de marbre. Il avait changé. Il n'était plus le même homme. Chaque jour l'éloignait un peu plus de cette femme qu'il avait aimée dans une autre vie.

— Sergey, s'il te plaît. Je t'ai vu à la télévision. Tu es en pleine forme. Je veux te serrer dans mes bras...

— Je te rappellerai quand les choses seront rentrées dans l'ordre.

Elle pleura doucement.

— Sergey, je t'en prie...

Il raccrocha et se sentit coupable. Sa bonne humeur s'était envolée en l'espace d'une minute de conversation avec sa femme. Anne était toxique. Elle le détournait de l'essentiel et le mettait mal à l'aise. Il posa son front contre la paroi de marbre glacée et demeura immobile de longues minutes. Anne rappela trois fois. Il ignora ses appels et retourna devant le mur d'écrans, livide. Wayne le regarda avancer comme un zombie et n'osa pas lui demander un compte rendu de leur conversation.

À 12 h 37, les images des arrestations de Francis Fukuyama et de Léon Kass redonnèrent de la vitesse à la grande roue médiatique.

Les éditorialistes bioconservateurs de Fox News parlèrent de chasse aux sorcières. Le président Fernandez profitait de la situation pour régler ses comptes avec les anciens conseillers de George Bush Jr. Même l'ancien président, depuis son ranch médicalisé de Crawford, y alla de sa déclaration de soutien à ses vieux amis. Bill O'Reilly, la vedette de la chaîne, décréta que toute cette histoire sentait mauvais. L'IA de Google n'était à ce jour pas plus intelligente qu'un cafard attardé mental. Qui serait assez fou pour dépenser des centaines de milliards de dollars pour un cafard en silicium ? O'Reilly parla d'une manipulation possible du président Fernandez, un traître à son propre camp, et invita les citoyens américains, les vrais patriotes, à se montrer méfiants. Les transhumanistes n'étaient-ils pas prêts à tout pour imposer aux hommes leur mode de vie dérangé ?

À 12 h 45, la Maison-Blanche livra aux médias des extraits d'enregistrements vidéo calientes. On y voyait le sénateur Earle, Kass et Fukuyama parlant ouvertement de leur projet de destruction de l'IA dans une suite d'hôtel à La Havane. À 12 h 46, les éditorialistes de Fox News tiraient des têtes d'enterrement. O'Reilly était tétanisé. La régie envoya une longue page de pub pour que l'équipe retrouve une contenance.

À 13 h 12, Al Jazeera annonça le suicide du sultan de Brunei. Le vieil homme faisait partie de la liste des investisseurs. Une source officielle du sultanat confirma qu'il était un des principaux bailleurs de fonds de l'opération.

À 13 h 30, le milliardaire mexicain Carlos Slim se présenta devant la presse pour signifier sa participation à la tentative de prise de contrôle de Google. Il affirma qu'il ignorait tout des intentions terroristes, supposées ou réelles, du sénateur Milton Earle. Sa participation n'était rien d'autre qu'une opération de business comme

une autre. Earle lui avait présenté l'idée comme un simple investissement, en aucun cas comme un complot contre Google. Slim jura la main sur le cœur qu'il avait le plus grand respect pour la société de Mountain View, s'excusait d'avoir été trompé, et souhaitait toujours entrer au capital de Google, « une compagnie innovante au futur pavé d'or ».

À 13 h 49, un communiqué du secrétaire d'État indiqua qu'une liste des personnes impliquées dans le raid financier contre Google avait été transmise aux autorités de six pays. Des dossiers précis réunis par la CIA, prouvant leur participation active, avaient été fournis avec ce listing. Les États-Unis ne demandaient pas d'extradition, et faisaient toute confiance à la justice de ces pays pour juger sur pièces.

Toujours plus de grain à moudre. Le grand moulin à café médiatique tourbillonna de plus belle, Wizzzzzzzz. Les professionnels de la spéculation géopolitique spéculèrent. Le nom de la Chine était dans toutes les bouches.

À 14 h 15, l'ambassadeur de Chine aux États-Unis nia « avec la plus grande fermeté » les rumeurs mensongères qui circulaient.

À 14 h 30, le porte-parole de la Maison-Blanche profita d'un point presse pour confirmer que la Chine n'était pas concernée par cette affaire.

Nick Borstrom rappela. Sergey répondit dans un demi-sommeil provoqué par la longueur du film et les gélules de marijuana. Il se sentait comateux, vide, vaguement déprimé. Il était le moteur du transhumanisme, le cerveau derrière cette opération. Pourtant le monde n'en saurait jamais rien. Le Mexicain allait soulever la coupe à sa place. Il serait le sauveur des oubliés de la croissance. Jeff Fernandez deviendrait l'homme grâce à qui les perdants de la guerre économique allaient raccrocher les wagons. Cette idée lui retournait les tripes.

Borstrom le tira de sa léthargie avec le récit circonstancié du bordel colossal causé par le gel des fonds et l'arrestation du sénateur du Texas. La Maison-Blanche était une ruche sens dessus dessous, où s'écharpaient militaires, lobbyistes et gros bras du Parti républicain. On n'avait pas connu une telle effervescence à Washington depuis la crise des missiles de Cuba en 1962. Des visioconférences avaient lieu

dans toutes les pièces disponibles. Plusieurs milliers de cameramen faisaient le pied de grue sur Pennsylvania Avenue. Jeff Fernandez était dans un état de fièvre terrible. Il suait comme un cochon. La climatisation du Bureau ovale était réglée au maximum pour lui éviter de transpirer pendant son intervention. Le staff présidentiel avait enfilé pulls et manteaux pour tenir le coup. Sergey s'imagina à la place du Mex et sa jalousie s'évapora comme par miracle. Il n'aurait voulu être à sa place pour rien au monde. La politique était un job idiot. On en prenait plein la figure pour un salaire de misère. Fernandez n'était qu'un pantin, un passeur de plats qui retomberait tout en bas de la chaîne alimentaire à la fin de son mandat.

— Les militaires sont furieux de ne pas avoir été mis dans la confiance, monsieur, ricana Borstrom. Le général McKinley a donné un coup de tête à un blanc-bec du service communication qui voulait lui interdire l'accès au bureau du secrétaire d'État.

— Les hommes en vert sont des brutes condamnées à disparaître, Nick. Et ils le savent.

— Le milliardaire indien Lakshmi Mittal vient d'être arrêté dans son ignoble palais plaqué or de Bombay. Le Premier ministre indien a appelé Fernandez en personne pour l'assurer de la coopération de son pays.

Mittal soutenait l'opposition bioconservatrice depuis des années...

— C'est un grand jour pour la science et l'avenir de l'homme, Nick.

— Les dominos bioluddites tombent les uns après les autres, monsieur.

— La route de la singularité s'est dégagée. Nous avons atteint le sommet du col. Nous pouvons reposer nos fesses sur la selle et nous laisser descendre tranquillement jusqu'à l'arrivée...

— Lance Armstrong aimerait cette image, monsieur.

À quinze heures tapantes, deux milliards de téléspectateurs, la plus forte audience depuis la finale de la Coupe du monde de football 2018 entre la Chine et les États-Unis, regardèrent l'allocution du président des États-Unis en direct du Bureau ovale.

Jeff Fernandez apparut tendu, mais sa voix ne flancha pas. Il lut le prompteur avec l'intonation adéquate. Le Mex évoqua la tentative de raid sur Google avec un air grave de circonstance. Les forces rétrogrades bioconservatrices avaient tenté de s'attaquer au mode de vie transhumaniste en visant la société Google, symbole de la réussite économique américaine, et futur moteur du progrès scientifique. L'attaque avait été déjouée, et les fonds saisis. Dans les prochaines heures, la Maison-Blanche donnerait à la presse tous les détails de cette opération terroriste déguisée en opération boursière.

La deuxième partie de son allocution s'adressait directement aux Européens. L'heure du speech n'avait pas été choisie au hasard. La plupart des Européens étaient chez eux, en famille, plantés devant la télévision. Fernandez s'invitait en prime time dans le salon des miséreux du Vieux Continent.

Sergey observait son numéro de Captain America basané en caressant machinalement sa cicatrice. Wayne était assis à ses côtés, un verre de jus d'orange à la main. Tout ce cirque le laissait perplexe. Après une destruction en règle de l'idéologie bioconservatrice, qui avait ruiné l'Europe et laissé sur le carreau la Russie et l'Amérique du Sud, Fernandez cita une partie du discours prononcé sur le campus de l'université de Harvard par George Marshall le 5 juin 1947 : « Il est logique que les États-Unis fassent tout ce qui est en leur pouvoir pour aider à la reconstruction économique du monde. Il ne saurait y avoir de stabilité politique et de paix dans le monde sans un juste partage des richesses. Notre plan de sauvetage de l'Europe n'est pas dirigé contre un pays, mais contre la faim, la pauvreté, le désespoir et le chaos. Tous les gouvernements qui le souhaitent recevront l'assistance financière des États-Unis. »

Plus de soixante-dix ans après, Fernandez se glissait dans les souliers de Truman et tendait la main aux victimes de la guerre. L'ennemi n'était plus nazi et communiste, mais bioconservateur. La guerre n'était plus militaire, mais philosophique et économique. Fernandez vanta les mérites du confortable mode de vie américain, financé par la fabuleuse convergence des technologies NBIC. Il déclara anormal et scandaleux que la moitié de l'humanité ne puisse avoir accès à la médecine régénérative et à la génomique. L'aveuglement idéologique des politiciens bioconservateurs avait poussé une trop large partie du monde vers la banqueroute. Le vieux concept social-démocrate de l'État-providence avait périclité par la faute des ennemis de la science. Les lobbies religieux et écologistes avaient contribué à la

marginalisation de millions d'innocents. Fernandez annonça que les États-Unis promettaient une aide conséquente à tous les pays qui abandonneraient leurs lois bioéthiques d'un autre âge et souhaitaient retrouver la prospérité. Il en allait du bonheur des peuples. Il en allait de l'équilibre du monde et du développement de la démocratie.

Sergey ne put s'empêcher de le trouver très bon. Le constat était dur à avaler, mais Fernandez passait bien à la télé. Le Mex lisait un texte, mais il y mettait de la conviction. Plus les minutes passaient, plus il était à son aise. Même Obama n'avait jamais été aussi convaincant. Le speech présidentiel était lumineux.

Fernandez rappela aux Européens le terrible attentat de Madrid, perpétré par des terroristes musulmans, au nom de la même folie bioluddite qui s'attaquait aujourd'hui à Google. Son visage se referma pour annoncer que l'origine des deux cent quarante milliards de dollars –soit six cents milliards d'euros — saisis par les autorités boursières serait connue dans les prochaines heures. Il annonça lentement, en détachant chaque mot, que les candidats au rachat de Google impliqués dans le complot visant à détruire l'IA ne reverraient jamais leur argent. Le gouvernement américain s'engageait à doubler la totalité de la somme confisquée aux terroristes pour financer un gigantesque plan Marshall 2. Ses mots provoquèrent une explosion de joie au sein de millions de familles désespérées.

Les chômeurs de Paris, Moscou et Buenos Aires allaient bientôt porter des tee-shirts à son effigie. La « fernandezmania » était sur les rails. Des foules considérables allaient descendre dans la rue pour réclamer le pognon. Aucun gouvernement ne pourrait résister à la vague transhumaniste. Les écologistes du Larzac et du bassin de la Ruhr devaient s'étrangler devant leur télé. Les OGM allaient débarquer sur l'Europe comme les GI's en 1944 : sous les putains de vivats ! Les curés italiens allaient se jeter du haut de leur clocher. Les chevelus du mouvement Décroissance et Frugalité allaient s'immoler par le feu sous la tour Eiffel. La technorévolution était lancée.

Les leaders bioconservateurs avaient voulu payer pour détruire le moteur du transhumanisme et stopper le progrès. Ils allaient payer pour leur propre disparition.

À dix-sept heures, la BBC annonça la mort de Rupert Murdoch, terrassé par une crise cardiaque pendant le discours du président des États-Unis.

Paris, France.
23 septembre 2019.

Nick Borstrom était allé lui-même sur les lieux de l'incendie, la veille de l'arrestation de Milton Earle. La maison en bois de l'Hudson River n'était plus qu'un tas de cendres d'où dépassaient quelques éléments de métal et un conduit de cheminée en brique. Le rapport des pompiers avait conclu à un court-circuit dans le système électrique. Les habitants avaient été surpris dans leur sommeil par la violence et la rapidité du sinistre. Le drame avait fait dix lignes dans le journal local. Ces vieilles maisons flambaient comme du petit bois.

Il n'était pas croyant, mais avait ressenti le besoin d'adresser une prière à Hugo Paradis et sa famille. Il s'était immobilisé au milieu des cendres et avait fermé les yeux. Hugo Paradis était un patriote dont la vie avait été sacrifiée sur l'autel de la raison d'État. L'Amérique lui devait le respect. L'Europe lui devait son salut. Le transhumanisme lui devait une victoire historique. Borstrom avait ramassé des cendres collectées dans les décombres avant de rejoindre Washington. Il était rentré en regardant le paysage défiler par la fenêtre de la voiture. Sa petite cérémonie clandestine lui avait fait du bien. Même le dernier des fils de pute devait pouvoir se regarder dans la glace.

L'été avait été agité. L'annonce du plan Marshall 2 avait fait l'effet d'un grand coup de pied dans la fourmilière. Les Chinois se scandalisèrent comme les Russes après la Seconde Guerre mondiale. Pékin poussa des cris d'orfraie en fustigeant l'impérialisme américain. Le Vatican exhorta ses fidèles à refuser le plan diabolique des apprentis sorciers américains. Les imams d'Europe protestèrent en chœur contre les manipulations génétiques et le mode de vie satanique des transhumanistes. Les écologistes firent brûler des drapeaux américains de Madrid à Londres en passant par Berlin et Rome.

Dans les jours qui suivirent le discours historique de Fernandez, les médias européens n'eurent pas de mots assez durs pour condamner l'offre US. Jeff Fernandez n'était qu'un Robin des Bois de carnaval. Derrière le masque du héros qui vole les riches pour donner aux

pauvres, le Mexicain n'était qu'un VRP au service de Google, de la toute-puissante industrie de la technomédecine, des nanotechnologies et des marchands d'OGM. Toutes les voix conservatrices du Vieux Continent hurlèrent de concert pour dénoncer le cynisme yankee. À Bruxelles, les eurodéputés s'écharpèrent dans l'enceinte du Parlement. Les progressistes qualifièrent les tenants du non de « despotes staliniens ». Les eurodéputés allergiques aux technologies NBIC balancèrent des hamburgers sur les orateurs « vendus au grand capital ». Le chaos et l'indécision flottèrent dans l'atmosphère pendant des semaines. La possibilité d'un refus de la main tendue américaine gagnait chaque jour en crédibilité.

Puis, comme la CIA l'avait prévu, la rue se réveilla. Voyant la solution à leurs problèmes s'éloigner, les anonymes, les miséreux, les sans-grade prirent les choses en main. Les familles voulaient du travail et à manger pour leurs enfants. Les gens voulaient des voitures neuves, des week-ends à la campagne et de l'argent dans les poches comme au bon vieux temps. Les oubliés de la croissance NBIC voulaient des biomédicaments, et de la médecine personnalisée comme dans les séries américaines. La misère ne pouvait plus durer.

Le peuple manifesta sa défiance aux responsables politiques, et aux journaux au tirage ridicule qui faisaient l'opinion et prétendaient parler au nom des démunis. Les manifestations populaires se multiplièrent. « Oui au plan Marshall », scandaient les manifestants. « Oui à la croissance économique, NON à la misère ». En juillet, ils étaient cent ou deux cent mille à manifester dans toutes les capitales. En août, ils étaient des millions à défiler contre l'immobilisme de Bruxelles. La jeunesse exprima son ras-le-bol en taguant des slogans à tour de bras. Pas un mur ni un abribus n'échappa à la mode, de Séville à Amsterdam. Les vendeurs de bombes de peinture se frottèrent les mains : « Plan Marshall = des emplois », « Arrêtons de vivre dans le passé », « Envoyez le FRIC ! », « I love transhumanisme », « Oui aux milliards US », « Oui à la vie éternelle », « Mon génome m'appartient », « Écologie = piège à cons » ...

Peu à peu, tout au long de l'été, les mouches changèrent d'âne. Un climat insurrectionnel régnait sur l'Europe. Le spectre d'une guerre civile terrifiait les élites. Le peuple fit pencher la balance de l'histoire. Le plan Marshall gagna du crédit à la force du poignet. Chaque jour, une église était incendiée, un imam tabassé, des écologistes passés à tabac par des chômeurs excédés.

Le 28 août, après des semaines d'une pression populaire sans

précédent, le plan Marshall fut accepté par Bruxelles. La poignée de main entre Fernandez et le président de la Commission européenne fit le tour du monde. Le mur était tombé.

Presque un mois après la signature du plan, Paris avait retrouvé son calme. Les manifestants avaient regagné leur foyer et attendaient le fric de l'oncle Sam. La presse d'opinion avait changé son fusil d'épaule et attendait de voir avant de juger. On ne parlait plus de « soumission » mais de « coopération » avec l'oncle Sam et les forces du progrès.

Par prudence, les écologistes et les religieux évitaient les manifestations publiques et se contentaient de broyer du noir sur Internet. Le rasage en place publique de la fameuse moustache du leader écologiste José Bové, forcé ensuite par la foule française à manger un Big Mac, avait fait le tour des télévisions et suscité six cents millions de clics sur YouTube. La séquence était entrée dans l'histoire, comme les premiers pas d'Armstrong sur la Lune ou la chute des Twin Towers. L'humiliation publique de José Bové était devenue le symbole de la chute des valeurs rétrogrades. « Les Français rejouent la libération de Paris », avait titré Newsweek à la une, avec une photo du leader écologiste ouvrant des yeux exorbités vers la lame du rasoir.

Jeff Fernandez avait persuadé Sergey Brain de faire une apparition à ses côtés pendant sa tournée des capitales européennes. Le boss avait accepté de se montrer en public à Paris et à Moscou, à condition de ne pas ouvrir la bouche. Apparaître sur la photo lui semblait un effort suffisant.

Sergey Brain et son entourage avaient choisi le luxe de l'hôtel Ritz, place Vendôme. Quand il était de passage à Paris, Borstrom préférait le charme discret du Lancaster, un petit hôtel de la rue de Berri, à deux pas des boutiques des Champs-Élysées. L'établissement n'était pas infesté par les paparazzis, et l'on pouvait y boire tranquillement une tasse de thé dans la cour intérieure sans être harcelé par les call-girls aux chattes épilées qui polluaient les cinq étoiles.

L'opération « reconstruction de l'Europe » était en marche. La course aux marchés était ouverte. Les lobbyistes et les CEO de multinationales occupaient le terrain. Le cheptel européen attirait les

convoitises. Alain Minc et Jacques Attali, fraîchement convertis au transhumanisme, jouaient les entremetteurs zélés moyennant finance.

Les palaces parisiens et les palais de la République bruissaient de réunions secrètes. Les opportunistes retournaient leur veste pour s'asseoir à la table des vainqueurs. Des mallettes de billets changeaient de main. La capitale française n'avait pas vécu une telle effervescence depuis la Libération par les troupes alliées. Les Français plongeaient dans le génobusiness la tête la première, comme des morts de faim devant un buffet de mariage.

Nick Borstrom ignore les mondanités et sécha les réunions au sommet. En ce qui le concernait, l'affaire était bouclée. L'Amérique touchait le gros lot et redorait son image. Google tissait sa toile transhumaniste avec l'efficacité militaire d'une usine de textile chinoise.

Le job était fait, emballé dans un joli paquet avec un gros nœud. L'Europe s'ouvrait aux technologies du vivant. La Russie n'allait pas tarder à suivre, et l'Amérique du Sud vacillait sur ses vieilles racines catholiques. Les Arabes résisteraient plus longtemps, mais ils craqueraient eux aussi. La prochaine génération de geeks hallal ferait tomber les islamistes au pouvoir. Rien ne pouvait arrêter le vent de l'histoire. L'humanité tout entière fonçait tête baissée vers la perfection du génome et l'hybridation humain-machine. Sous l'impulsion créative et le contrôle bienveillant de l'IA, l'humanité était en route pour un long et beau voyage.

Le lendemain, la caravane du plan Marshall posait ses valises à Londres. Puis ce serait Bruxelles, Rome, Madrid, Berlin et Zurich. Borstrom profita de Paris et de l'été indien. Il descendit les Champs-Élysées sans garde du corps jusqu'à la place la Concorde, puis traversa le jardin des Tuileries jusqu'à la pyramide du Louvre. Il s'arrêta rue de Rivoli devant un Tamoul qui faisait des crêpes à la chaîne sur une plaque chauffante. L'odeur lui ouvrit l'appétit. Il n'avait rien mangé de la journée. Il observa le type étaler le chocolat sur sa crêpe et la rouler comme un cigare. Le vendeur réclama quatre euros. La pancarte indiquait deux euros pour une crêpe au chocolat, mais le Tamoul lui appliquait le tarif américain. Il tendit une coupure de cinq cents au pauvre type et lui dit de garder la monnaie.

Il traversa la Seine par le pont des Arts et marcha jusqu'à la cathédrale Notre-Dame en passant par la Conciergerie. Se sentant les jambes lourdes, il fit une pause sur un banc public face à la merveille gothique. Il observa les petits vieux qui tiraient leur cabas à roulettes d'où dépassaient des poireaux, des gamins qui partaient à l'école, et reluqua les Parisiennes en minijupe. Un sentiment de bien-être l'envahit. La satisfaction du devoir accompli. Les vétérans du débarquement en Normandie, de Guadalcanal ou du Vietnam avaient dû ressentir une émotion similaire en rentrant victorieux à la maison. L'excitation des derniers mois avait disparu. Le limon était retombé au fond de la rivière, l'eau s'était éclaircie.

Nick Borstrom plissa les yeux et savoura cet instant de grâce. Un vent tiède balayait la capitale. Il marcha jusqu'au pont d'Arcole et observa le flux boueux de la Seine. Il se demanda en versant la fiole de ses cendres au passage d'un bateau-mouche si Hugo Paradis avait déjà mis les pieds à Paris.

POSTHUMANITÉ

Le sable de Rio de Janeiro brûlait les pieds. Il attrapa sa planche de surf et plongea dans les vagues de Copacabana. Il passa la barre et scruta l'horizon en attendant le prochain mur d'eau. Un raz-de-marée d'une dizaine de mètres de haut approcha en grondant. Sergey avala sa salive et se prépara à dérouiller. Sur le sable, les vacanciers avaient abandonné leur serviette et couraient se mettre à l'abri en hurlant. Le tsunami n'était plus qu'à une centaine de mètres. Il sentit sa planche attirée irrésistiblement par le mur d'eau. L'océan était littéralement aspiré par la bouche béante du raz-de-marée. Sergey se mit en position et s'encouragea en criant de toutes ses forces. Le grondement de la vague était tel qu'il n'entendit pas le son de sa propre voix. Il pagaya de toutes ses forces en direction de la plage et effectua un démarrage parfait. Les millions de tonnes d'eau en furie sifflaient à ses oreilles comme un troupeau de taureaux lancés à sa poursuite. Il surfa le mur d'eau comme un dieu hawaïen. L'intérieur du tube était si grand qu'on aurait pu y caser un autobus. Il dompta la vague géante jusqu'aux immeubles du front de mer. Il évita de justesse le mur d'un hôtel et s'engouffra dans la rue Sous a Lima. Des Cariocas le regardaient progresser comme une flèche entre les épaves de voitures depuis la fenêtre de leur appartement. La vague perdit de sa force et sa planche de surf racla le bitume de la rue Carvalho avant de s'immobiliser. Sergey détacha le leash de sa cheville et s'éloigna sous les applaudissements enthousiastes des témoins de son exploit.

L'eau salée lui avait desséché le gosier. Il eut soif.

Un marchand de noix de coco fraîche surgit de nulle part et lui tendit un fruit dont il sirota le lait à la paille.

Satisfait, il s'allongea sur une étendue de gazon et se mit à bander.

Une fille en bikini, sosie parfait de Brooke Shields, circa 1992, lui sauta au cou. Il en avait toujours pincé pour Brooke. Cent ans plus tôt, ses photos couvraient les murs de sa chambre d'étudiant à Stanford.

Elle avait l'accent portugais. Le son du portugais avait sur lui des effets aphrodisiaques. Son érection formait une tente imposante sous son maillot de bain. La fille caressa son corps bronzé et musclé. Elle lui retira son maillot en récitant des vers du poète portugais Fernando Pessoa. C'était parfait. Brooke l'enfourcha en gémissant. Il saisit ses seins à pleines mains et les malaxa comme de la pâte à modeler. Les passants circulaient autour d'eux sans leur accorder un regard.

Le Brésil était un endroit très chouette. Un de ses préférés. Il y passait de plus en plus de temps. Quand il en aurait terminé avec Brooke, il retournerait à l'eau pour surfer une nouvelle vague. Une vague encore plus terrifiante. Une vague qui le pousserait au moins jusqu'au jardin botanique et déglinguerait tout sur son passage. Il était sur le point de venir quand Wayne lui tapa sur l'épaule. Wayne portait un manteau en laine parfaitement inadapté à la situation. Il repoussa Brooke Shields et se redressa sur les coudes.

— Désolé pour l'interruption, dit Wayne. Ton rendez-vous est arrivé.

Sergey signifia au Singleton de stopper l'immersion. La réalité virtuelle crépita et l'IA le rapatria dans le confort climatisé de sa maison de Mountain View. Il se retrouva le souffle court, nu dans son lit. Sa queue reposait toute molle entre ses jambes.

Il se leva d'un bond et s'habilla devant le miroir. Sa peau était fripée, mais il n'avait jamais voulu en changer. Il y tenait. Cette enveloppe corporelle avait vu du pays. Elle avait traversé les épreuves. Elle avait connu le moteur à explosion, l'Internet 56k et le premier téléphone portable. Cette peau méritait le respect. Sergey entretenait son corps comme une vieille voiture de collection, avec des moyens primitifs qui suscitaient l'incompréhension. Son look d'ancêtre faisait jaser les hybrides de son entourage. Sa peau faisait partie de sa personnalité. Il laissait la régénération cellulaire aux posthumains de naissance. La copie informatique de sa conscience suffisait à son bonheur et assurait son immortalité. Le reste n'était que gadgets pour posthumains en mal de nouveautés.

L'IA régnait sur une société pacifique et unifiée. Google avait cédé la place au Singleton, puissance absolue qui régissait une communauté posthumaine limitée par décret à dix milliards d'individus. Le Singleton était tout à la fois l'institution politique, le moteur de

l'évolution et le garant de la justice et de la sécurité.

Leur immortalité potentielle poussait paradoxalement les posthumains de naissance à ne prendre aucun risque. La plupart ne sortaient pas de chez eux –les statistiques étaient claires sur les dangers du monde extérieur -, et leur vie quotidienne se résumait à tuer le temps. Les drogues à la mode et la réalité virtuelle à immersion totale procuraient des sensations qui suffisaient au bonheur des masses. Les réseaux sociaux et les clubs de rencontres virtuelles s'étaient depuis longtemps substitués aux accouplements en chair et en os. On baisait virtuel. On s'empiffrait virtuel. On voyageait virtuel. La réalité n'était plus qu'une destination parmi d'autres, et pas la plus excitante.

L'individualisme forcené et l'explosion démographique avaient tué le modèle familial. La régulation des naissances de 2050 - un clone ou un enfant par personne - n'avait guère provoqué de remous.

Vivre en couple n'intéressait plus personne depuis longtemps, et l'élevage d'enfants était largement considéré comme une nuisance.

Seuls les anciens persévéraient dans la tradition étrange des réunions physiques, qui vous mettaient à la merci des virus, des accidents, de la foudre ou d'un déséquilibré. Sergey faisait partie de la catégorie des vieux croûtons suicidaires. Avec la guérison de son Parkinson, son agoraphobie avait peu à peu disparu. La solitude lui pesait rapidement. Aux trips virtuels à la cours de Versailles ou à l'âge de pierre, qui faisaient un tabac chez les jeunes, il préférait une soirée cigare et cognac avec des aventuriers en chair et en os.

Bill Henrickson, un ancien vendeur de voitures de Santa Monica, faisait partie de ces posthumains de première génération qui préféraient le monde réel aux illusions ultraréalistes du Singleton. Sergey lui avait obtenu un job de vigile au sein de la Confédération. Un poste à haut risque qui consistait à patrouiller le monde physique à la recherche d'humains biologiques kamikazes échappés de Nouvelle-Zélande, ou de posthumains instables recherchés par les autorités. Sergey pouvait l'écouter raconter sa vie pendant des heures. Bill n'était qu'un vigile, un moins que rien doublé d'un dingue selon les standards de l'époque, mais il avait conservé son bagout de vendeur de voitures du début du siècle. Sergey préférait sa conversation à celle des humains augmentés dotés de QI de trois cent cinquante, qui péroraient pendant des heures par écrans interposés sur les mérites comparés de Diderot et de Voltaire et qui se vantaient d'avoir fait rire

tout Versailles avec leurs bons mots.

Bill le divertissait. Bill l'impressionnait. Bill avait un physique de démenageur et une paire de couilles à l'ancienne. Ses muscles et son squelette étaient artificiels, mais son courage et sa conception d'une bonne soirée étaient vintage.

Sergey serra sa grosse main calleuse en frissonnant. Cette main avait touché des humains biologiques malades de la syphilis et de la tuberculose. Cette main avait saisi au collet des victimes de bugs informatiques vivant au milieu des rats dans les entrailles du métro désaffecté de New York City.

Wayne versa les cognacs et distribua les cigares avant de prendre ses quartiers. La jalousie le poussait à détester Henrickson. Ses missions virtuelles en Irak et au Vietnam occupaient l'essentiel de son temps et suffisaient à son bonheur.

Bill rassasia sa faim d'informations sur son sujet favori : la Nouvelle-Zélande, royaume des derniers Homo sapiens, réserve naturelle des freaks. Il le régala d'anecdotes calientes et d'images tournées en toute illégalité par ses soins. Ce morceau de terre éloigné avait été donné aux humains biologiques en 2030 lors du traité de Washington. Comme Israël avait été donné au peuple juif en 1948, le pays des moutons avait servi de refuge aux opposants. Tous les bioluddites qui le souhaitèrent purent déménager sur place aux frais de la Confédération. Trente millions d'écologistes et de fanatiques religieux s'entassèrent en Nouvelle-Zélande, loin, très loin de la grande convergence NBIC et des apprentis sorciers transhumanistes. Soixante ans plus tard, quatre-vingts millions d'humains biologiques y croupissaient dans leur propre jus dans l'indifférence générale. La Nouvelle-Zélande était devenue une jungle sururbanisée, polluée et dégueulasse, théâtre d'affrontements ultraviolents entre néoislamistes, cryptochrétiens et posthippies dégénérés. On ne s'y déplaçait qu'à vélo et l'on s'y battait à l'arme blanche pour survivre. L'espérance de vie n'y dépassait pas soixante ans. Le manque d'hygiène, la criminalité, le stress, la détérioration du génome et les accouplements consanguins promettaient de faire tomber ce chiffre sous les cinquante ans d'ici peu.

Ils vidèrent la bouteille de cognac. Bill fit trembler Sergey avec le récit détaillé de sa dernière intrusion nocturne au pays des humains

1.0. Il raconta la misère et la faim, les gamins se prostituant pour une chambre à air de bicyclette dans les soutes des cargos abandonnés du port d'Auckland. Il lui montra des images des milices néocommunistes tabassant les junkies défoncés à la colle à rustine. Ces images volées étaient exotiques et incroyables. Elles lui rappelaient sa jeunesse, la zone des bidonvilles brésiliens, et la criminalité hors de contrôle de la Russie dont se gargarisait CNN au début du siècle.

La Nouvelle-Zélande était une fascinante réserve naturelle, hors du temps et de la raison. L'île vivait en autarcie, et ne réclamait de l'aide à la Confédération qu'en cas de force majeure. La plupart du temps, le Singleton motivait son refus d'apporter son soutien en soulignant les engagements pris par les bioluddites lors de la signature du traité de Washington. Le peuple approuvait l'intransigeance de l'IA. La communauté posthumaine haïssait ces sauvages malades et dangereux, et ne voyait pas l'intérêt de leur larguer des vivres ou des machines par voie aérienne. Les humains biologiques étaient des terroristes en puissance et méritaient d'être traités comme tels. La nature, qu'ils chérissaient tant, allait s'occuper d'eux. De l'opinion générale, la Condéfération n'avait pas à se soucier de cette race en bout de course.

Le Singleton avait proposé un jour de vitrifier la Nouvelle-Zélande pour abrégier les souffrances de ses malheureux habitants. L'IA avait motivé sa proposition en soulignant le risque terroriste – faible mais bien réel – et le fait que ces sauvages n'étaient même plus interféconds avec les posthumains, et qu'ils ne faisaient donc plus partie de l'humanité. Le Conseil des sages fut contraint d'intervenir. Sergey dut mettre tout son poids de président du conseil dans la balance pour sauver la réserve des freaks.

Une forme de nostalgie le hantait. Aucune drogue, aucune distraction ne pouvait effacer les souvenirs des débuts de Google. Il pensait à Larry Mage, à l'émergence de l'IA, à ses parents et à tout un monde disparu. Toutes ces images jaunies occupaient trop souvent son esprit, le plongeaient dans un état végétatif et douloureux. La disparition du monde de sa jeunesse le rendait inconsolable. Il tenait le coup comme il pouvait. Bill Henrickson était une béquille sur laquelle s'appuyer. Le surf, sa nouvelle passion, en était une autre.

Un jour, Sergey en était persuadé, il déciderait d'en finir. Cette pensée le terrifiait, mais elle revenait régulièrement à son esprit. Un

beau jour, il abandonnerait ce nouveau monde qu'il avait contribué à créer, et dans lequel il n'avait plus rien à faire.

Il prendrait la route de la Nouvelle-Zélande, et vivrait le grand frisson une dernière fois. Il sentirait la vie, l'odeur des hommes. Il plongerait dans l'agitation malsaine du marché aux puces d'Auckland, muy caliente, il se frotterait à des corps balafrés en traversant la foule de ses ennemis. Peut-être lui laisserait-on le temps de copuler avec une femelle syphilitique avant de le dépouiller et de le laisser se vider de son sang sur un tas d'ordures.

Le grand frisson, pour tirer sa révérence en beauté.

Une dernière fois.